



ALI
CRONIN

3 - UN DE TROP

GIRL
HEART
BOY

ALI
CRONIN



3 - Un de trop

Traduit de l'anglais
par Élodie Meste et Thomas Bauduret



Un de trop

Girl Heart Boy 3

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais par Élodie Meste et Thomas Bauduret

Penguin Books Ltd, 2013

Pour la traduction française : Éditions J'ai lu, 2014

Dépôt légal : mars 2014

ISBN numérique : 9782290084946

ISBN du pdf web : 9782290084953

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290055335

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

4 filles et 3 garçons : une bande inséparable.

Dernière année de lycée et premières expériences : la série de toute une génération !

« Rich est complètement paumé, Ollie n'a pas envie de s'engager, et Donna ne trouve personne à son goût. Comparée à eux, je mène une vie de rêve... Quoique.

Mes potes et mon copain se détestent, mon meilleur ami est ambigu, et moi, Cassie, "l'intello réfléchie", je n'ai jamais été aussi peu sûre de tous les choix que je m'appête à faire... »

Avant de se consacrer à l'écriture, Ali Cronin a collaboré avec les magazines britanniques Bliss, Sugar et J17. C'est à elle que l'on doit la novellisation de la série Skins.

Photographie de
couverture : ©
Matrix Studios /
Oredia

© Penguin Books
Ltd, 2013
All rights reserved

*Pour la traduction
française :*
© Éditions J'ai lu,
2014

***Du même auteur
aux Éditions J'ai lu***

GIRLHEART BOY

1 – Amour ne rime pas avec toujours

N° 10492

2 – Un bruit qui court

N° 10493

Retrouvez l'univers de *Girl Heart Boy* sur
www.facebook.com/girlheartboyfrance

*Pour Lola, avec amour.
P.-S. : Désolée de jurer autant.*

1

Je me réveillai en sursaut, faisant s'envoler le rêve dans lequel mon père était présentateur télé. Encore tout embrumée, je regardai autour de moi pour chercher ce qui m'avait tirée de ma torpeur. Pour une fois, Adam dormait en silence, ça ne pouvait donc pas venir de ses ronflements. Je plissai les yeux en direction d'une lueur venant de ma table de chevet. *Ah*. Je fis de telles grimaces pour tenter d'y voir clair que je devais ressembler au masque de *Scream*. J'attrapai mon téléphone. Je venais de recevoir un message de Sarah, ma meilleure amie.

« Bonne année ! »

Ah oui, c'était le Nouvel an ! Mon cœur rata un battement quand je me rendis compte que 2012 était partie pour de bon. 2013 serait l'année où les choses se compliqueraient. Ce n'était pas du pessimisme, mais du pragmatisme. Je le savais depuis des mois. Je chassai mes idées noires et continuai à lire.

« Ct 1 super fête, ma puce. J'auré voulu ke tu sois là. Ashley sort avec DYLAN !!! Rich c éclipsé avec un BEAU GOSSE blond !!! Tu vois ce ke tu as raT sans moi ?! Tu t bien amusée ? Bisous. »

J'eus un hoquet de surprise. C'était incroyable ! J'eus la tentation de me glisser hors du lit pour l'appeler, mais elle devait encore dormir, et ça énerverait Adam. Je répondis rapidement :

« OH, MON DIEU ! Je veux TOUT savoir !! Je t'appelle plus tard. Je me suis bien amusée aussi, merci. Bisous. »

Ça me faisait toujours mal de rater une soirée avec les filles, ce qui était ridicule puisque être avec Adam compensait largement. Et nous nous étions réellement bien amusés. Nous étions passés en coup de vent voir les filles avant d'aller chez Ryan, un ami d'Adam. Becky, la fiancée de Ryan, avait préparé ce poulet délicieux et un gratin de pâtes au chorizo avec du pain à l'ail. J'avais fait un gâteau au chocolat. Nous avons bu des litres de vin, discuté et regardé Big Ben à la télé à minuit. C'était bien. Mes amies Ashley et Donna auraient préféré se tailler les veines plutôt que de passer un Nouvel an comme ça, mais j'avais toujours aimé les soirées calmes – en tout cas plus que celles qui partent en vrille. Mon père plaisantait souvent sur le fait que j'étais née adulte, et je me demandais s'il me manquait une sorte de gêne d'adolescente. Enfin, je ne suis pas une cause perdue, je me soûle et je danse comme une idiote avec les plus fêtards, mais pas grand-chose ne pourrait plus me satisfaire qu'une soirée où l'on mange bien, en compagnie d'amis sympa. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire n'importe quoi pour s'amuser.

Je suppose que c'est pour ça que mon petit copain a quatre ans de plus que moi. Ses amis étaient à présent devenus les miens, surtout Ryan et Becky. Elle était adorable. Elle avait vingt et un ans –

comme les garçons – et était manager chez Topshop, en ville. Elle m'avait laissé utiliser son pourcentage de remise deux ou trois fois, même si je culpabilisais un peu. Ce n'est pas comme si je ne pouvais pas payer le prix fort (oui, je plaide coupable, mes parents me donnent une belle somme d'argent de poche), mais je m'étais dit que Sir Philip Green – c'est lui le dirigeant de Topshop, pas vrai ? – n'aurait pas à annuler ses vacances de Noël à la Barbade parce que j'avais eu cinq livres de réduction sur une veste.

Alors oui, c'était la meilleure façon de passer le Nouvel an, et j'avais pu embrasser mon adorable copain quand l'horloge avait sonné minuit, mais bon, ça n'était pas une fête à danser et à rire avec mes amis en assistant à des scènes croustillantes.

Je regardai de nouveau Adam dormir. Il avait un bras autour de sa tête, et les muscles de son épaule et de son bras jouaient dans son sommeil. Les poils sur son torse et ses aisselles me firent frissonner de plaisir. Je sortais avec un homme, pas un garçon. Il était vraiment magnifique. Je me sentais chanceuse chaque fois que je le contemplais. Je soufflai légèrement sur ses tétons, et gloussai quand ils se dressèrent sur l'instant.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? grommela Adam sans ouvrir les paupières.

— Rien, bébé, souris-je, juste tes tétons qui réagissent au quart de tour.

Il entrouvrit un œil et me sourit en retour.

— Qui réagissent au quart de tour ? Espèce de petite folle.

Il rejeta les couvertures et sortit du lit. Il était doté de cette faculté de se réveiller en une seconde. Il resta nu un moment, cherchant quelque chose à enfiler, et attrapa un jean au sol. (J'avais arrêté depuis longtemps d'essayer de lui faire au moins plier ses affaires. Les questions de rangement poseraient problème quand nous emménagerions ensemble, mais nous les surmonterions.) Il se pencha pour m'embrasser sur le front.

— Reste là, bébé. Aujourd'hui, c'est petit déjeuner au lit.

Je haussai les sourcils.

— Ooh ! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

— Tu as été fidèle à toi-même, adorable, sourit-il.

Un autre baiser, sur la bouche cette fois, puis il marcha le long du couloir vers la cuisine, ses pieds nus claquant sur le plancher. Il ne ressentait pas le froid comme les gens normaux. Il faisait toujours une température polaire dans son appartement.

Je me mordis la lèvre. Mon mec sexy. J'envoyai un message à mes parents pour leur souhaiter une bonne année et leur dire que je rentrerais plus tard, puis récupérai la télécommande sur la table de chevet d'Adam pour mettre les informations. J'ai une habitude étrange concernant les chaînes d'info en continu : j'adore zapper de l'une à l'autre pour comparer les façons de décrire les nouvelles. Peut-être que je suis simplement paranoïaque, mais je trouve hallucinant que des producteurs de télé aient le pouvoir de décider ce que nous autres devrions savoir. Bon, les rédacteurs en chef en font autant pour la presse écrite, et je suppose qu'avec Twitter, il n'y a plus vraiment de secrets, mais beaucoup de gens ne lisent pas les journaux (désolée, mais un tabloïd n'est pas un journal, malgré ce qu'en dit mon père) et n'utilisent pas Twitter, alors que *tout le monde* regarde la télé. Bref. Adam ne captait que la BBC et Sky et, pour une raison obscure, la réception était mauvaise, alors j'éteignis l'appareil et m'enfonçai sous la couette en attendant mon petit déjeuner. J'entendais des bruits de vaisselle. Adam ne cuisinait jamais, je savais donc que je ne pouvais pas espérer mieux que du thé et des toasts, mais c'était quand même adorable.

— Pourquoi tu souris maintenant, petite folle ? demanda-t-il en posant un plateau au pied du lit.

— Je me disais que j'avais un mec super, dis-je en tendant la main pour attraper un toast. J'adore quand tu fais des trucs romantiques.

Adam ôta son jean et revint se coucher.

— C'est tout moi, Cassie.

Il avala alors une longue gorgée de thé, qu'il fit suivre d'un énorme rot pour que je ne pense pas qu'il devenait mou et métrosexuel. Je lui tapai gentiment sur le bras, sans me faire d'illusions. Empêcher Adam de roter tenait de la cruauté, tant cela lui faisait plaisir. Parfois, après un renvoi particulièrement long et bruyant, il souriait comme s'il avait gagné au loto. Au moins, j'avais obtenu qu'il arrête de me souffler son haleine fétide. C'était vraiment dégoûtant.

— Bonne année, au fait, continua-t-il en se penchant pour recevoir un autre baiser.

— Bonne année à toi aussi, mon chéri. (Je me saisis d'un autre toast.) Pourquoi est-ce que j'ai si faim ? On s'est gavés, hier.

— Tu devrais faire attention, plaisanta Adam. Je ne voudrais pas sortir avec une baleine.

Avec humour, il me pinça la taille – plutôt svelte, non mais !

— Je pourrais en dire autant, rétorquai-je, mais il se contenta de rire.

Adam était musclé mais fin, comme son père le restait, à quarante-sept ans. Mon copain avait un métabolisme de rêve. Ma mère, en revanche, même si elle avait du style et portait – comme moi – le gène de l'organisation, était plus ronde.

— Hé ho !

Adam passa sa main devant mon visage.

— Allez, bébé, je plaisantais. Tu sais que je te trouve sexy.

Je clignai les yeux.

— Oh, je le sais. Je pensais juste à ma mère, je ne sais pas pourquoi.

Adam grogna en se fourrant la moitié d'un toast dans la bouche. L'amour de la nourriture et des rots allait de pair, je suppose. Ce qui me rappela :

— Tu viens bien au dîner d'anniversaire de Sarah mercredi, pas vrai ?

— Ouais, évidemment. Je serais fou de manquer un repas cuisiné par toi, bébé. (Il se pencha, en équilibre au bord du lit, et posa l'assiette vide sur le sol.) Mais je ne pense pas rester tard, par contre.

— Oh, chééééééiiiiii, couinai-je. Tu avais promis.

Il passa son bras autour de moi, m'attirant contre sa poitrine.

— J'avais promis de venir dîner, Cass. Je ne vais pas passer toute la soirée avec tes amis. (Il frémit.) Je vais me faire démonter.

Je ravalai mon irritation. Adam haïssait mes copains. Je détestais ça, mais je ne pouvais rien y faire. Ils ressentait la même chose à son égard, bien sûr. Bref, je savais pourquoi il ne les appréciait pas. Il était jaloux. Ils me voyaient trop. Ou peut-être que je me donnais trop d'importance et que c'était simplement un problème d'incompatibilité. Dans tous les cas, c'était deux composantes importantes de ma vie qui ne s'accorderaient jamais.

Je soupirai et me laissai aller contre lui. Pourquoi est-ce qu'il refusait de comprendre qu'ils n'étaient pas en compétition ? Je lui appartenais, et ce serait toujours le cas. J'imagine que c'était lié à ses choix de vie. Il avait quitté l'école à dix-huit ans pour travailler dans l'entreprise de construction de mon père. Il semblait aimer son travail, gagnait pas mal d'argent, et Papa l'adorait (et

il était incroyablement sexy quand il transportait des briques, son torse nu luisant de sueur). Se pouvait-il effectivement qu'il soit jaloux de mes amis ? La plupart d'entre nous prévoyaient d'aller à l'université. Je lui avais répété des millions de fois que je voulais m'inscrire à celle du Sussex pour être près de lui (nous vivions à Brighton), néanmoins cela l'angoissait malgré tout. Jusqu'à présent, il voyait mes amis comme des gamins, seulement, bientôt, ils ne seraient pas seulement des adultes eux aussi, mais également des gens plus qualifiés avec de meilleures chances d'avoir un bon salaire. L'argent compte pour Adam (et pour chacun d'entre nous, je suppose, dans une certaine mesure). Personnellement, je voudrais être avocate, puis me lancer dans la politique jusqu'à devenir Premier ministre. (C'est beau de rêver...)

Bref. Ça ne servait à rien de me torturer au sujet de mes amis, ni même d'en parler. Ce serait une mauvaise façon de commencer l'année. J'inclinai la tête en arrière, et Adam se pencha de nouveau pour m'embrasser. Même quand il faisait sombre, il arrivait toujours – *toujours* – à savoir quand je réclamais un bisou. Je me laissai aller contre lui, notre baiser s'intensifia, puis il me poussa gentiment jusqu'à m'allonger sur le dos ; il me sourit alors d'une façon qu'il me réservait.

— Déshabille-toi, grogna-t-il.

J'obéis, ôtant maladroitement le tee-shirt Homer Simpson d'Adam que je portais quand il faisait froid et que je dormais chez lui, principalement pour l'empêcher de le mettre la journée.

— C'est mieux, dit-il en souriant. (Il commença à m'embrasser le cou, puis descendit.) Salut mon gros, murmura-t-il affectueusement en bécotant mon sein droit. (Il passa au gauche.) Salut, mon petit.

Mon petit ? Euh, pardon ? Mes seins n'étaient *pas de la même taille* ? Même dans mes bons jours, ils me complexaient – Adam plaisantait souvent en me disant qu'il m'en achèterait pour mes dix-huit ans –, mais le fait qu'ils ne soient pas symétriques, c'était nouveau. Je payais déjà quelqu'un pour épiler régulièrement la plupart de mes poils pubiens, juste pour Adam. Est-ce que je devrais faire quelque chose pour mes seins, aussi ? Enfin, pas *devoir* faire quelque chose. Ce n'était pas comme s'il m'avait jamais forcée à faire quoi que ce soit. Je savais simplement ce qu'il aimait, et je voulais le rendre heureux.

Pfft. *Oublie ça*, pensai-je. Je fermai les yeux et tentai de me concentrer sur ce qu'Adam faisait. Ce n'était pas difficile. Comme pour tout le reste, Adam était, en matière de sexe, confiant et débrouillard. Je ne suis pas pour raconter des détails de ma vie intime – contrairement à la plupart de mes amis –, alors je dirai juste que la demi-heure qui suivit fut magnifique et idéale pour entamer 2013. Adam savait d'instinct quand faire part de romantisme et quand se diriger vers des choses plus athlétiques qui me faisaient gémir. Il excellait dans les deux domaines.

Plus tard, alors que notre bulle de bonheur se dissolvait et que nous étions enlacés, son commentaire sur mes seins bizarres me revint en tête. J'allais lui dire quelque chose – faire une sorte de remarque sur le ton de la plaisanterie –, mais le mouvement de son torse m'indiqua qu'il s'était endormi. C'était sûrement mieux. Certaines copines des amis d'Adam réclamaient énormément de temps et d'attention, cherchaient constamment à être rassurées. Je ne serais jamais comme ça.

Dès que je quittai Adam, plus tard cet après-midi-là, je téléphonai à Sarah. Elle ne répondit pas et je laissai un message lui demandant de me rappeler au plus vite. Je n'arrivais pas à croire que Rich ait fait des choses avec un garçon. (Qu'il se soit *peut-être* passé des choses avec un garçon, me rappelai-je. Le message n'était pas clair. Hé, les avocats ont besoin de précision...) Nous savions tous plus ou moins que Rich n'était pas vraiment hétéro, mais nous n'avions encore jamais eu de

preuve. Non pas qu'il doive nous prouver quoi que ce soit, mais vous voyez ce que je veux dire. Et Ashley et Dylan ! J'étais vraiment contente pour Ash. J'avais toujours pensé que le fait qu'elle couche à droite et à gauche était un signe de manque de confiance en elle, mais je n'en avais parlé qu'à Sarah. Ashley et Donna – sa meilleure amie – ne l'auraient pas vu même œil.

J'allais rappeler Sarah quand elle me précéda. Je répondis avant même la fin de la première sonnerie.

— Raconte-moi TOUT !

Elle rit.

— Oh, ma puce, tu aurais dû rester. C'était une soirée géniale.

(Bien sûr que ça l'était ! Ça m'énervait que mes amis s'extasient sur la soirée qu'ils avaient passée sans moi. Pourquoi est-ce que les fêtes desquelles je m'absentais étaient forcément mieux que celles où je restais ? Mais bien entendu, je me tus.)

— On dirait bien, ma chérie. Je n'arrive pas à croire que Rich soit sorti avec un mec !

— En fait, il ne s'est rien passé, soupira-t-elle, déçue. En tout cas, c'est ce qu'il affirme. Il a raconté à Ashley que c'était juste quelqu'un qu'il connaissait quand il était petit. Ils n'ont fait que « parler », apparemment.

— Oh, non !

— Je sais ! Je suis dégoûtée... Il s'est bien passé un truc entre Ash et Dylan, par contre.

— Ash couche avec un mec, quelle nouvelle, grognai-je. Ce n'est pas vraiment un scoop, si ?

— Ah, mais elle n'est pas allée chez lui, répondit Sarah. Ils. N'ont. Pas. Couché. Ensemble.

— Ouah, elle était malade ?

Est-ce que ça semble méchant ? Ça n'était vraiment pas voulu. Ashley avait gaiement avoué qu'elle aimait le sexe sans attaches. C'était presque un truc honorifique pour elle. En fait, il fallait enlever le « presque ». C'était son truc. J'étais celle qui fait des listes, Sarah l'innocente, Donna la fêtarde et Ashley la chaudasse. Voilà tout.

— Je vois tout à fait ce que tu veux dire ! acquiesça Sarah. Rich m'a dit qu'il lui avait dit qu'elle avait besoin de se retrouver. Ils se sont vraiment disputés, mais elle a compris ses erreurs, ou quelque chose comme ça, et elle s'est excusée auprès de lui juste avant la soirée. C'était vraiment bizarre, Cass. D'abord, Ashley n'a pas bu...

— Quoi, rien du tout ? l'interrompis-je.

— Eh bien, elle a pris un Coca, mais pas d'alcool.

— Non ? !

Ça, c'était une vraie nouvelle.

— Eh non ! Et puis, elle et Dylan se sont ignorés toute la soirée, même si elle le surveillait clairement ; et tout à coup, ils étaient ensemble. Ils se voient tout à l'heure, pour un vrai rencard.

— Est-ce qu'Ashley a déjà eu un rendez-vous un jour ? demandai-je.

Je n'arrivais pas à imaginer le tableau : Ash et Dylan dans un restaurant, se regardant timidement dans les yeux par-dessus la table en sirotant un milk-shake, puis s'embrassant chastement en fin de soirée.

— Carrément, répondit-elle après que je lui eus décrit cette scène. Ce genre de rendez-vous ne se déroule que dans les films des années 1950. Mais devine où ils se retrouvent.

Je passai environ une seconde et demie à essayer d'imaginer un lieu suffisamment original et hors des sentiers battus, avant de donner ma langue au chat. Je voulais connaître la suite de l'histoire.

— Je sais pas.

— Tu vas adorer. (Je l’entendais sourire.) Ils se rejoignent au centre commercial.

Je reniflai.

— Oh, mon Dieu ! C’est tellement... conventionnel !

— Grave !

Je me demandais si je devais ou non parler de la révélation qu’Adam m’avait faite concernant mes seins quand Sarah dut raccrocher – des amis de ses parents étaient chez elle. Ce n’était sûrement pas une mauvaise chose que je n’aie pas pu l’évoquer. Elle essayait d’être gentille avec Adam, toutefois, elle n’avait pas besoin de plus de munitions. C’étaient mes propres craintes qui me déprimaient, mais Sarah ne le verrait pas comme ça. J’essayai d’arrêter d’y penser, mais tous les abribus devant lesquels je passais semblaient mettre en avant une femme aux seins parfaits qui me souriait avec orgueil. Bien entendu, je savais que toutes ces images étaient retouchées, mais quand même. Ce n’était pas normal que mes seins n’aient pas la même taille. Sinon, ils fabriqueraient des soutiens-gorge avec des bonnets différents. J’avais visiblement vécu dans le déni toutes ces années. Comme les anorexiques qui se regardent dans un miroir et se trouvent grosses, je voyais dans le mien une personne avec une poitrine normale.

C’était stupide. J’aurais dû m’estimer heureuse pour des tas de choses. J’avais commencé l’année avec un petit déjeuner au lit, déjà. Tout en marchant, je croisai les bras devant ma poitrine et entrepris d’énumérer chaque chose pour laquelle j’étais chanceuse, jusqu’à ce que ça m’énerve et que je me secoue.

Ma mère sortit précipitamment de la cuisine dès qu’elle m’entendit ouvrir la porte d’entrée.

— Bonne année ! chanta-t-elle en me déposant un baiser sur la joue. Est-ce que tu as passé une bonne soirée ?

— Oui. (J’étais légèrement étonnée par son enthousiasme.) On dirait que toi aussi.

— Oh, c’était *merveilleux* ! dit-elle en tapant dans ses mains. Ton père m’a fait la surprise de m’emmener dîner au *9 George Street*.

— Ouah.

Le *9 George Street* était un restaurant du centre-ville qui avait récemment reçu deux étoiles Michelin. Je le savais parce qu’on en avait parlé aux informations. Maintenant, il fallait réserver des mois à l’avance pour avoir une table, et pourtant mon père avait réussi à en dénicher une pour le Nouvel an. Je n’étais pas surprise. Dans certains cercles, Papa était une sorte de célébrité locale – un millionnaire qui était parti de rien, qui participait à des œuvres de charité, qui était incroyable, etc. (Il avait cet argent en propriétés et investissements, en tout cas. Je suis pratiquement sûre qu’il ne disposait pas d’une somme pareille sur son compte en banque.) Bien entendu, j’étais extrêmement fière de lui.

— Oui, « ouah », acquiesça ma mère. La nourriture était tout simplement... (elle marqua une pause le temps de trouver le bon adjectif)... *délicieuse*. (Elle se pencha vers moi comme pour me dire un secret.) Papa a commandé une bouteille de champagne outrageusement chère. Oh, c’était vraiment incroyable.

Je ne pus m’empêcher de sourire en la voyant aussi heureuse. Rien que le fait de ne pas avoir à cuisiner, pour une fois, avait dû être un plaisir et, en règle générale, Maman n’était jamais la bénéficiaire des cadeaux les plus extravagants de mon père. Ce rôle était toujours occupé par mon

frère Charlie et moi. S'il y avait un prix à obtenir pour avoir vendu le plus de billets de loterie, nous étions sûrs de l'avoir. Pas besoin de les proposer à nos grands-parents, Papa se contentait de glisser deux billets de cinquante livres dans une enveloppe pour que Charlie et moi achetions des pleines poignées de petits papiers. Nous avons gagné des TONNES d'assortiments de produits de beauté et de mauvais vin. Il nous organisait également des fêtes d'anniversaire formidables, avec des cadeaux pour les participants si géniaux que des filles qui ne m'avaient jamais adressé la parole venaient me voir dans la cour de récréation pour me réclamer une invitation. Une année, j'étais obsédée par le film *Barbie Casse-noisette*, alors Papa avait offert à chaque invité – ils étaient trente – le DVD et une poupée Barbie. Je restai par la suite le sujet de conversation principal de la cour de récréation pendant longtemps, ce que j'avais détesté, mais globalement, je ne me plaignais pas. J'aimais avoir un papa généreux.

Maman n'était pas une pauvre mère au foyer sans autre choix de carrière. Elle était diplômée de Cambridge, mais avait appris qu'elle attendait mon frère le jour où elle avait rendu son dernier mémoire. Ma grand-mère n'avait pas été ravie, parce que celui qui avait engrossé sa fille était un garçon du coin sans perspective et pas vraiment qualifié. Bref, Papa et Maman se sont mariés, elle a accouché de Charlie, Papa a réussi professionnellement, quelques années plus tard je suis arrivée et, pour résumer, Maman n'a jamais travaillé. Et si vous vous demandez ce qu'il est advenu de toutes ses ambitions non réalisées, ne cherchez plus. Elle les a naturellement transposées sur moi : l'héritière de l'intelligence familiale. Aucune pression...

2

Deux jours plus tard, je retrouvai Sarah au cinéma. Ils passaient *Princesse malgré elle* pendant les vacances de Noël, dans le cadre d'une programmation pour enfants les après-midi. Nous avions toutes deux été obsédées par ce film à sa sortie, et j'étais tellement excitée à l'idée de le voir sur grand écran après plus de dix ans que c'en était ridicule. L'histoire sur mes drôles de seins m'avait préoccupée, mais je n'étais pas sûre de vouloir m'en ouvrir à quelqu'un. Sarah était incapable de se contenter d'écouter, elle devait donner son avis. Ses intentions étaient bonnes – elle souhaitait seulement aider –, mais ça pouvait devenir usant. Et je suspectais fortement que ses conseils seraient anti-Adam. Alors je me résolus à ne pas en parler. Plus facile à dire qu'à faire. Je me sentais mal de révéler des choses sur un coup de tête, alors que je m'étais promis de les garder pour moi. Je me garai et me dépêchai d'entrer dans le cinéma à cause du froid mordant, en comparaison avec la chaleur de mon habitacle. Sarah attendait près des machines pour retirer les tickets prépayés.

— Bonne année ! me lança-t-elle en m'enlaçant. Tu veux du pop-corn ou quelque chose d'autre ? J'ai fait des courses au Tesco sur le chemin.

Elle ouvrit son sac et me montra deux canettes, du pop-corn et un gros paquet de chocolats.

— Ça ira, merci, répondis-je. Tu as les places ?

Elle hocha la tête et tapota la poche de son manteau.

— Super, allons-y. Ne ratons pas l'occasion de regarder au moins cinq minutes des rideaux fermés en écoutant des versions électroniques et orchestrales de vieux tubes.

Sarah me lança un regard signifiant « pauvre petite ignorante ».

— C'est le moment idéal pour discuter, Cassandra. (Elle se tapota la tête de l'index.) Les gens intelligents sont en avance, c'est Socrate qui l'a dit.

— Mais oui, ris-je.

Je la suivis le long des tapis sentant le pop-corn ; nous passâmes cinq salles de projection. Elle s'arrêta devant la sixième, ce qui n'augurait rien de bon. Sarah se tourna vers moi avec un regard qui reflétait mes sentiments avant de pousser les deux battants. Et, bien entendu, l'écran sur le mur était à peine plus grand qu'une grosse télé. Génial. À ce prix-là, autant rester chez soi.

Nous nous installâmes à notre place favorite : au quatrième rang, plein centre.

— C'est quoi, les nouvelles à propos de Rich et l'autre garçon ? m'enquis-je alors que Sarah se débattait pour sortir la nourriture de son sac avant de caler celui-ci entre ses pieds.

— Aucune idée, répondit-elle à la hauteur de mes genoux. (Elle se redressa, les cheveux en bataille après avoir eu la tête à l'envers.) J'ai envoyé un message à Ashley et, apparemment, Rich lui

a demandé d'arrêter de parler de ça parce que c'est fatigant. Le garçon de la fête était un vieil ami, point.

— Hmm... C'est de plus en plus étrange. Tu penses qu'il vit une liaison sulfureuse ?

— Ça n'y ressemble pas, si ? J'aimerais bien que ça soit le cas. (Elle ouvrit bruyamment le sac de pop-corn.) J'aime les liaisons torrides.

— Moi aussi, soupirai-je. En parlant de ça, il se passe quoi entre Ash et Dylan ?

— C'est « très bien », si je m'en réfère à ses messages. On devra attendre la rentrée pour les détails.

— Argh. Je ne tiendrai jamais quatre jours.

J'attrapai mon téléphone dans mon sac, que je gardais toujours sur mes genoux au cinéma, et le passai en mode silencieux.

— Oh MERDE ! (Sarah se pencha vers son sac et le remonta en grognant.) Il n'y a pas assez d'espace entre les rangées, se plaignit-elle. Je manque de me casser le cou dès que je me baisse.

— Est-ce que je peux émettre une suggestion ? demandai-je avec douceur.

— Va te faire !

Je ris et m'installai confortablement pour regarder les bandes-annonces. Les lumières se tamisaient – toujours un moment étrangement excitant, qu'importe le film.

— Garder ton sac sur les genoux va te donner une thrombose veineuse profonde, tu sais, chuchota Sarah.

— Mais oui, dis-je en souriant. S'il était lourd.

Sarah fit la moue et plissa les paupières pour me dire silencieusement « ne viens pas dire que je ne t'ai pas prévenue », puis nous nous tûmes. Aucune de nous ne supportait que l'on parle au ciné, alors nous restâmes silencieuses pendant environ une heure et demie. C'était sympa.

— Un vrai classique qui ne vieillit pas, dis-je alors que nous quittions le cinéma. Que Dieu bénisse Anne Hathaway et ses grandes dents.

— Elle a la bouche d'un être humain qui aurait une plus grosse tête, remarqua Sarah alors qu'elle cherchait quelque chose dans son sac. Mais où est passée cette SALETÉ de carte de bus ?

— Oh, arrête. Tu sais que je vais te ramener.

Elle applaudit rapidement.

— Hourra ! Merci, ma puce. Mais je croyais que tu voyais Becky...

— J'ai le temps de te déposer chez toi d'abord. La réunion Tricot et potins ne commencera pas avant une vingtaine de minutes.

— Je n'arrive pas à croire que tu assistes à quelque chose appelé « Tricot et potins », dit-elle en secouant la tête. Qui va à ce genre de trucs ?

— Euh... coucou ?

Je me désignai de l'index.

— Ouais, mais tu y vas seulement parce que Becky te l'a proposé.

— Je trouve que ça a l'air sympa, répondis-je sur la défensive. Ne t'inquiète pas, ma chérie, je te promets de ne rien balancer sur toi.

— J'espère bien.

Elle ne plaisantait pas vraiment. Je pense qu'elle trouvait ma relation avec Becky légèrement menaçante. Becky était, après tout, de quatre ans notre aînée. Mais Sarah ne m'en avait pas parlé,

alors je ne lui avais jamais dit qu'elle n'avait rien à craindre. J'aimais beaucoup Becky et on s'entendait bien – en partie parce qu'elle était ma seule amie qui appréciait Adam (triste mais véridique). Cependant, notre amitié ne s'approchait en rien de celle que nous avions avec Sarah.

Après l'avoir déposée chez elle, je me rendis au café où le groupe Tricot et potins se réunissait. Becky y était déjà allée, mais c'était ma première fois. Je ne trouvais pas que ça avait l'air sympa, en réalité, mais plutôt bizarre. D'abord, je ne sais pas tricoter. Ensuite, où était le problème avec le simple fait de s'asseoir en buvant un thé ? Je suppose que ça convenait si l'on accomplissait quelque chose – faire une écharpe, par exemple –, mais j'étais sûre de rater le premier point. Je souhaitais avec une certaine envie être à la maison à regarder la télé, et je regardai par la fenêtre du café. Six femmes étaient assises sur deux grands canapés en cuir. Des tasses de thé et des pâtisseries étaient posées sur la table entre elles. Toutes manipulaient des aiguilles à tricoter. La plupart avaient des carrés colorés qui semblaient sortir de leurs aiguilles comme du papier hors d'une imprimante. J'envisageais de partir et d'envoyer un message d'excuse à Becky, quand elle leva les yeux et m'aperçut. Je la vis articuler les mots « Ah ! Cass ! », et tout le monde me dévisagea. Super. Un rapide sourire et un geste de la main, et je m'éloignai de la fenêtre, poussai la porte et les rejoignis.

Becky se leva et m'embrassa sur la joue.

— Tout le monde, voici mon amie Cass, dont je vous ai parlé.

— Salut, dis-je en leur souriant.

— Cass, voici... (Et elle enchaîna avec cinq prénoms, que j'oubliai instantanément.) Assieds-toi là, ajouta-t-elle en tirant une chaise d'une autre table. Je t'ai apporté des aiguilles et de la laine.

Elle me tendit une pelote bleue avec des aiguilles enfoncées à l'intérieur. Ça ressemblait à une icône informatique, et ça aurait pu en être une, vu que je ne savais pas comment m'en servir.

— Tu as déjà tricoté ? m'interrogea l'une des autres femmes, qui semblait un peu hippie, mais avait des dents parfaites et un chapeau de cow-boy.

— Jamais. Je suis vierge du tricot.

Les autres rirent poliment.

— Ne t'inquiète pas, la plupart d'entre nous sont passées par là, répondit une autre, qui devait sortir du travail, puisqu'elle portait un tailleur et des talons. Je n'y arrive toujours pas, pour être honnête.

Je souris.

— Je ne sais même pas recoudre un bouton, mais je vais essayer.

Après dix minutes où tout le monde tenta de m'apprendre les bases du tricot, j'arrivai je ne sais comment à monter (regardez, j'utilise les bons mots !) des mailles et à faire un début plutôt tremblant et hésitant. C'était étrangement satisfaisant. Mieux encore : dès que je donnai l'impression de savoir ce que je faisais, le groupe détourna son attention, et je pus discuter avec Becky.

— Alors, comment ça va ? demandai-je.

— Je suis CRE-VÉE. (Elle lâcha son tricot sur ses genoux et se frotta les yeux.) Les soldes d'après Noël sont un cauchemar. Il y a même eu une bagarre au magasin aujourd'hui – on a dû appeler la police et tout.

— Non ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu sais, cette veste qui était dans *Grazia* et dont ils disaient que c'était un must-have ?

— Oh, oui. Je l'adore. Mais elle n'est pas soldée, si ?

Becky me gratifia d'un regard légèrement méprisant.

— Non, bien sûr que non. Mais une cliente l'avait laissée avec des articles en soldes, et ces deux femmes ont voulu l'attraper au même moment. Elles criaient et juraient, s'insultaient... (Elle secoua la tête.) Des folles.

— Tu en as eu une ? demandai-je.

— Veste ? Non. (Elle secoua la tête.) Ça ne me va pas, je suis trop trapue.

Je hochai la tête avec compréhension et nous tricotâmes en silence pendant un moment. Ou plutôt, Becky tricota pendant que je me débattais avec un nœud.

— Est-ce que Ryan a repris le travail, lui aussi ? m'enquis-je.

— Oui, nous n'étions en congé que le jour de Noël. J'ai repris le boulot dès le lendemain. Par contre, on part en république Dominicaine la semaine prochaine. (Elle ferma les yeux et bascula la tête en arrière comme si elle sentait déjà le soleil sur son visage.) Il était temps.

— Mais oui, c'est vrai ! Vous avez vraiment de la chance !

— Ah, ma puce, plus que quelques mois et tu ne seras plus obligée de partir pendant les vacances scolaires. Sérieusement, qui choisirait de prendre ses congés à ces périodes ? (Elle rit et je souris, même si je détestais qu'elle fasse remarquer que j'étais toujours à l'école.) Il suffira que tu dises à Adam de se bouger et de réserver quelque chose. Il a besoin d'être poussé de temps en temps, le petit chéri, même si c'est le cas de tous les hommes.

Je produisis un son manifestant mon approbation et souris, mais elle fronçait les sourcils en examinant son tricot. C'était différent quand elle critiquait Adam. Elle l'aimait bien et le connaissait depuis plus longtemps que moi, alors elle avait le droit.

— Vous partez combien de temps, déjà ?

— Deux semaines. Ryan a trouvé un hôtel magnifique avec une piscine à débordement, un spa et tout. (Elle couina d'excitation.) Je suis impatiente !

— Ça a l'air génial, dis-je en notant mentalement que je devrais chercher « piscine à débordement » sur Internet en rentrant à la maison. (Je considérai son tricot.) Qu'est-ce que tu fais, au fait ?

Elle sourit.

— Je n'en ai aucune idée.

J'ai toujours aimé le premier jour du trimestre. C'est facile d'aller à l'école quand on trouve que les cours sont simples. Et je ne me vante pas, j'étais juste bonne dans ce que je faisais – et je travaillais dur. J'aimais le rituel qui consistait à sortir mes vêtements la veille, faire mon sac, et même être tirée du sommeil par mon réveil aux aurores. Il y avait quelque chose de satisfaisant dans le fait d'être habillée, les cheveux propres et lissés, et bien maquillée à huit heures du matin. (Bien entendu, je ne partagerais jamais ce ressenti avec mes amis – déjà qu'ils me trouvaient bizarre...)

Au rez-de-chaussée, mon père et mon grand frère Charlie étaient assis au comptoir de la cuisine et mangeaient du bacon et des œufs pendant que ma mère préparait le reste du petit déjeuner.

— Cassie ! Ma chérie !

Mon père tendit son bras et m'attira pour m'enlacer de toutes ses forces. J'embrassai la joue qu'il me tendait. Mon père pensait qu'être grognon le matin était réservé aux perdants.

— Un sandwich au bacon ? me proposa-t-il avec un clin d'œil.

— Non merci. Et tu ne devrais pas en manger non plus. Toute cette graisse saturée... répondis-je en regardant son ventre qui grossissait de plus en plus pour faire passer le message.

Il se contenta de rire.

Je ne prenais jamais de petit déjeuner maison, en partie parce que tous ces lipides me rendaient malade et, pour être honnête, parce que ça *faisait* grossir. Mon père croyait dur comme fer que toutes les femmes étaient préoccupées par leur poids. Point. (En fait, ce n'était pas le cas de ma mère, mais il fallait plus que des preuves tangibles pour le faire changer d'avis.)

— J'achèterai quelque chose sur le chemin, dis-je. (Je fis mine de partir, mais me retournai de façon théâtrale en remarquant la tenue de mon frère.) Charlie, est-ce que c'est un... COSTUME ? !

Il resta impassible.

— Ouais.

— Charlie a un entretien, expliqua mon père en haussant les sourcils. Tu es impatient, pas vrai, fiston ?

Il sourit et me décocha un nouveau clin d'œil. Charlie n'était jamais impatient. Il ne ressentait aucune émotion intense, pour tout dire. Un peu plus de self-control et il serait dans le coma.

— Ouais, ça devrait bien se passer, tenta Charlie. (Il leva les yeux pour croiser les miens, ses paupières ne se relevant pas entièrement, comme toujours.) C'est pour être videur au *Courtney's*.

Le *Courtney's* était une boîte de nuit du centre-ville. C'était loin d'être à la mode, mais si on y allait pour déconner, ça passait. Pour tout dire, mes amis et moi y avons vécu de vrais bons moments les rares fois où nous y étions allés. Danser sur des tubes redonne le moral. En tout cas, moi, ça me rend heureuse. Connaître les paroles d'une chanson rend le fait de danser dessus encore plus drôle – et si elle passe à la radio, à la télé et qu'on l'entend en permanence dans tous les magasins, il est impossible de ne pas les connaître. C'est aussi simple que ça. Bref, malgré son attitude impassible, mon frère avait ce qu'il fallait pour être un bon videur. Il faisait 1,85 mètre avec des épaules larges. (Dieu seul sait d'où il tenait ces gènes. Nous autres étions soit de taille moyenne, soit petits.) En plus, dans les conditions adéquates, son calme pouvait être considéré comme dangereux. Quand lui et Adam (j'avais rencontré ce dernier grâce à Charlie) étaient ensemble, les gens restaient généralement hors de leur chemin.

— Bien joué, dis-je en souriant.

J'étais heureuse pour lui. Contrairement aux apparences, mon frère avait de l'ambition. Il était obsédé par les ordinateurs, les jeux de réalité virtuelle, etc., et il avait apparemment des idées innovantes qui changeraient la façon de jouer pour toujours. Du moins, il l'espérait. Alors il passait ses journées sur son ordinateur à y travailler. Mais il avait besoin d'un plus gros hébergement, ou quelque chose comme ça, et nos parents lui avaient dit que, même s'ils croyaient en lui et voulaient qu'il poursuive son rêve, même s'ils étaient ravis de le loger et le nourrir, ils refusaient de financer ces expérimentations. Il avait vingt-cinq ans, après tout. D'où le besoin de se trouver un job de nuit. Travailler dans un pub était hors de question – mon frère n'avait pas un très bon contact avec les gens –, mais être videur lui conviendrait parfaitement. Il signala qu'il avait entendu ma remarque en haussant une épaule.

Ma mère vint leur resservir du bacon.

— Tu as ta dissertation de politique ? me demanda-t-elle.

Je levai les yeux au ciel.

— Oui, mère...

— J'ai compris... m'interrompit-elle avec un sourire en coin.

Maman était très fière de moi et de mes notes, ce qui était adorable, mais parfois la pression était, eh bien, trop présente. J'attendais pour lui annoncer que je voulais m'inscrire à l'université du Sussex pour rester proche d'Adam. Si je n'étais pas acceptée à Cambridge – j'avais passé l'entretien et j'attendais les résultats par courrier –, il n'y aurait aucun problème, alors je m'étais dit qu'il était inutile d'en parler avant. Ça me rendait malade d'y penser. Disons qu'au moins elle ne pourrait pas s'en prendre à Adam, dans ce cas. Elle aimait dire que j'étais « maîtresse de mon destin » et qu'elle ne voulait pas que je fasse « les mêmes erreurs qu'elle ».

Comme d'habitude, Papa me déposa à *Bel Caffè*, mon épicerie préférée, où j'allais chercher mon *latte* matinal avant de marcher jusqu'à l'école. J'avais eu une voiture pour Noël (je sais, je suis gâtée, mais je suis vraiment reconnaissante pour tout ça et je ne me vante pas, alors je ne suis pas une « peste »), mais c'était difficile de se garer près de l'école, et les élèves ne pouvaient pas utiliser le parking du personnel. La journée était magnifique : le ciel était très bleu, il faisait frais et l'air était vif. Je mis en place le rond en carton autour de mon gobelet et pris le tout entre mes mains gantées. La chaleur de la boisson les réchauffa. J'avais chaud aux pieds grâce à mes bottes fourrées et mes cheveux étaient bien disciplinés. La vie était belle ! Je regardai ma montre : sept minutes avant l'appel. Parfait.

Six minutes plus tard, je m'installai à notre table habituelle dans l'une des salles de maths (notre tuteur, Paul, était professeur principal de la discipline), où je retrouvai Sarah et nos amis Ollie et Jack. Les trois autres qui complétaient le groupe, Rich, Donna et Ashley, n'étaient pas encore là. Comme d'habitude.

— Salut, copine, lança distraitement Sarah en envoyant un texto.

— Salut !

Je fis un signe de la main à Ollie et à Jack, accrochai soigneusement mon manteau au dos de ma chaise, sortis mon cahier et mon stylo de leur poche sur le côté de mon sac, rangeai ce dernier sous ma chaise et m'assis. Je levai les yeux et vis Ollie me sourire d'un air taquin.

Je haussai les sourcils.

— Tu veux quelque chose ?

Il se vautra sur son siège et commença à tapoter son stylo contre la table.

— Par curiosité, quel genre de résolutions du Nouvel an est-ce que quelqu'un comme toi peut formuler ? C'est que, tu ne peux pas être plus organisée, tu ne te ronges pas les ongles et, pour ce que j'en sais, tu n'es pas nymphomane... ?

Il haussa un sourcil inquisiteur.

J'éclatai de rire.

— Tu serais le premier à savoir, si je l'étais. Je n'ai pas de résolutions pour cette année. Je n'y ai même pas réfléchi.

— J'en ai formulé quelques-unes, intervint Jack, et sans nous laisser le temps de faire le moindre commentaire il ramassa précipitamment son téléphone et l'observa comme s'il affichait l'explication à l'apparition de la vie sur Terre.

Je connais Jack depuis toujours, et c'est un garçon plutôt prévisible qui ne fait rien de bizarre, alors qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ? J'étais sur le point de lui poser la question quand Sarah prit la parole.

— Je pense que les résolutions sont comme les vœux : si on les dit, elles ne se réalisent pas.

— Bonne théorie, commenta Donna, qui venait d'arriver avec Ashley et Rich. Sauf que les vœux ne se réalisent que par hasard et que les résolutions arrivent parce qu'on y travaille. (Elle nous adressa un sourire pincé, puis jura en fouillant dans son sac.) Crotte, où est cette saleté de téléphone ?

Je ne fais pas ma prude, c'est précisément ce qu'elle dit. Je ne suis pas fan de vulgarité, mais pas jusqu'à ne pas pouvoir citer les paroles de quelqu'un d'autre. Ça serait ridicule.

— Tu t'es levée du pied gauche ? demanda Ollie en souriant avec douceur.

Donna soupira.

— Ça va, sérieusement. Je suis juste dégoûtée de devoir revenir à l'école.

Je vis Sarah jeter un rapide coup d'œil vers Ashley, qui souriait toute seule en lisant quelque chose sur son téléphone avant de le ranger dans son sac. Deux choses inhabituelles, Ashley souriante et utilisant son téléphone en public. C'était l'une des choses qu'elle détestait. Sarah croisa mon regard et nous fîmes une grimace. J'eus mal au cœur pour Donna. Elle était un peu trop directe parfois, mais elle était cool. Grande, drôle, talentueuse, belle... elle aurait dû les éconduire à la pelle, mais, au lieu de ça, elle n'avait jamais eu d'histoire sérieuse avec un garçon. Elle et Ashley avaient toujours été célibataires ensemble. Maintenant, Ash était avec Dylan – je supposais que c'était la raison de son bonheur.

— Je compatis, ma sœur, lui dit Rich. Mais vois ça autrement : plus que deux trimestres avant la quille.

Pour une raison obscure, il ponctua cette affirmation d'un claquement de doigts, comme le font les filles cool dans les émissions américaines. Il regarda Donna et rougit.

Elle leva les yeux au ciel.

— T'es vraiment trop con, mon poussin.

Sa mère était noire, mais pourquoi est-ce que Donna devrait se sentir offensée par quelque chose que l'on ne voyait que dans les séries télé ? C'était un moment bizarre qui ne leur ressemblait pas. Rich se recroquevilla sur sa chaise et s'empourpra encore plus, mais la tension s'envola rapidement avec l'arrivée de Paul, notre tuteur.

Ollie sourit et murmura :

— Paul a une utilité ! Qui l'eût cru ?

Sarah renifla de rire – une de ses spécialités – et les lèvres de Rich se retroussèrent même un peu.

— OOOOOK, chantonna Paul alors qu'il sortait sa chaise de derrière le bureau et la tournait pour s'y asseoir à l'envers. Bonne année à tous. (Il se pencha pour attraper une feuille sur son bureau.) J'ai des nouvelles... (Il regarda la liste.) Vos candidatures seront à envoyer avant le 15 janvier, à moins que vous n'ayez déjà postulé pour Oxbridge ou des études de médecine. Sue Beattie vous conseillera sur les orientations cette semaine. La feuille de rendez-vous est accrochée au panneau d'affichage devant la bibliothèque. Les toilettes des garçons du niveau supérieur sont inondées, alors merci d'utiliser celles des classes inférieures jusqu'à nouvel ordre... Et le menu spécial d'aujourd'hui est du chili, végétarien ou non. Et voilà. (Il leva les yeux.) Est-ce qu'il manque quelqu'un ?

Il parcourut rapidement la pièce du regard puis, comme personne ne prenait la parole, il se leva et rangea sa chaise derrière le bureau. Il hocha la tête en direction d'une pile de feuilles.

— C'est l'emploi du temps de ce trimestre. Servez-vous. Je vous dis à demain alors, d'accord ?

Et il sortit rapidement de la salle, le bas de sa veste se soulevant dans son sillage. Voilà en quoi consistaient faire l'appel et s'occuper de nous dans l'esprit de Paul. Ce n'était sûrement pas une mauvaise chose. Si jamais j'avais un problème, il serait de toute façon la dernière personne à qui je voudrais en parler. Mais c'était pareil avec tout le personnel de l'école. La simple idée de pleurer sur mes histoires de couple devant un professeur me donnait envie de mourir de honte.

— Merde, j'ai complètement oublié mon formulaire de candidature, s'exclama Donna en me sortant de ma rêverie et de ma honte (eh oui, j'étais tout à fait capable d'être embarrassée par des événements qui n'avaient pas eu lieu). Je ne sais pas du tout où je l'ai mis.

(Comment est-ce qu'elle pouvait vivre comme ça ? Mon formulaire de candidature était la seule chose à laquelle j'avais pensé ces derniers mois, et je savais toujours où étaient mes affaires, même quand il ne s'agissait pas de documents indispensables susceptibles de conditionner mon avenir.)

— Moi aussi, acquiesça Rich en haussant les épaules. Et je ne sais pas quoi y écrire, si je le remplis. (Il fit une grimace.) Bref.

Jack – le meilleur ami de Rich – lui lança un regard inquiet, mais ne dit rien. Ashley avait moins de tact.

— Reprends-toi, mon chéri, lança-t-elle gaiement. Tu as oublié de prendre tes pilules du bonheur ce matin ?

Elle lui ébouriffa les cheveux et il frissonna. Apparemment, il faudrait un moment pour s'habituer à Ashley heureuse. Personnellement, j'approuvais totalement. La mauvaise humeur m'énerve. Si tu as un problème, fais quelque chose pour que ça s'arrête. S'apitoyer, c'est perdre son temps. (Écoutez-moi, je ressemble tellement à mon père. Hmm. Je devrais faire attention...)

— Pour tout dire, j'ai déjà postulé, lança Ashley avec désinvolture. (Depuis combien de temps est-ce qu'elle attendait pour sortir cette énorme nouvelle ? Elle se mordit la lèvre et jeta un coup d'œil à Donna.) Je n'étais pas sûre de le faire avant d'avoir le A pour mon documentaire, le trimestre dernier.

Donna haussa les épaules, mais sa désinvolture à elle était exagérée. Je ne lui en voulais pas. J'aurais été dégoûtée que Sarah me cache quelque chose d'aussi important.

— Alors : pour faire quoi, et où ? demandai-je. Tu vas étudier les médias ?

Elle secoua la tête.

— Le cinéma, à Kingston, Middlesex, ou à la fac de Communication de Londres.

Nous la regardâmes tous. Entendre ces mots sortir de la bouche d'Ashley était plutôt surnaturel. Je ne savais pas du tout qu'elle avait envisagé de s'inscrire à la fac. Elle avait dit qu'elle ne postulerait pas. À en croire les expressions des autres, ils pensaient la même chose. Je fus la première à m'en remettre.

— Eh bien, ton documentaire était exceptionnel. Tu mérites tellement d'être prise.

(Ça parlait des expériences de mort imminente, quelque chose qu'Ashley connaissait bien, puisqu'elle avait failli se noyer lors des dernières vacances ; et son film était vraiment bien, il collait des frissons.)

Tout le monde acquiesça.

Elle sourit.

— Merci, les copains. J'ai regardé le programme de l'université d'East Anglia, mais il ne me convenait pas. UEA est juste en dessous de Cambridge, pas vrai ?

— Ooh, UEA, plaisanta Rich. Je comprends tout à tes acronymes.

— Et moi à tes mots de plus de deux syllabes, rétorqua-t-elle. Tu as encore lu le dictionnaire ?

Rich lui fit un doigt d'honneur, qu'elle lui retourna avec empressement. Ces deux-là faisaient ça tellement souvent qu'il était impossible de compter. Heureusement qu'ils s'entendaient bien.

— Oh, eh bien, je ne sais même pas si Cambridge veut de moi pour l'instant, pas vrai ? dis-je en sentant le stress monter.

Sarah plissa les yeux.

— C'est vrai ? Tu n'as pas eu de réponse ?

— Ouais, comment être sûrs qu'on peut te faire confiance ? demanda Jack en souriant. Tu ne nous as même pas dit que tu allais passer l'entretien avant d'être dans le train.

— Je vous le dirai dès que je saurai, insistai-je. (Flûte.) Je le saurai à la fin du mois, OK ? toussai-je. Bref, quoi de neuf concernant vos études à vous tous ?

Sarah haussa les épaules.

— Rien de neuf, je vais étudier l'histoire de l'art.

— Ouais, et moi faire un cursus sciences et sport, répondit Jack, qui était une sorte de génie du sport – du genre qui gagne des médailles.

Nous nous tournâmes tous vers Rich, Donna et Ollie qui, malheureusement pour eux, étaient côte à côte. Donna haussa les épaules.

— Je ne sais toujours pas si je veux étudier le théâtre à l'université ou trouver un agent pour commencer à travailler tout de suite.

— Pourquoi ne pas postuler quand même ? suggérai-je. Ça ne peut pas te faire de mal, et tu peux toujours refuser la place si on t'en propose une.

Elle fit la moue.

— Je n'ai aucune raison de postuler si je sais que je n'aurai jamais mon diplôme, pas vrai ?

— Tu l'auras, répondis-je avec entrain, mais elle se contenta de hausser les sourcils. Tu pourrais peut-être... trouver un prof particulier ou quelque chose comme ça, proposai-je lamentablement.

— Mais bien sûr. Quelqu'un qui m'apprendrait tout le programme avant les exams qui sont dans... (Elle consulta sa montre, comme si elle contenait la réponse.) Dans deux mois. Ouais, c'est jouable.

Elle secoua la tête et je me sentis rougir. Je voulais vraiment compatir, mais Donna ne semblait pas se soucier des devoirs. C'était dur de savoir si elle s'inquiétait vraiment pour les examens.

— Bref, on devrait y aller, dit Sarah en me lançant un regard de soutien. (Elle se leva, puis s'arrêta.) Attendez. Pourquoi est-ce que Paul a laissé les emplois du temps sur son bureau ? Ils ont changé depuis le semestre dernier ?

— Bien vu, dis-je en m'inquiétant tout à coup de ne pas avoir les bons livres avec moi.

Sarah ramassa sept exemplaires et nous les tendit.

— Non, c'est le même, déclara-t-elle en lisant le sien avant de le fourrer dans la poche de son manteau.

— Pas pour moi, répondis-je en découvrant le mien. Le cours de politique durera plus longtemps le mercredi pour qu'on puisse regarder *Question Time*, une émission où le Premier ministre répond à des questions. On nous avait dit que ça arriverait peut-être. (Je levai les yeux au ciel.) Ça veut dire que je déjeunerais plus tard.

— Zut, dit Ashley. Tu vas devoir manger avec ces sales types.

Ollie se lécha les lèvres d'une façon dégoûtante et me tapota le bras.

— Ne t'inquiète pas, petite, on va bien s'occuper de toi.

Je ris et fis semblant de vomir, comme il s'y attendait, mais j'étais déçue. Même un peu paniquée. Je n'aimais pas que mes habitudes changent, ça me rendait nerveuse. Je me sentais ridicule d'être mal à l'aise à cause de quelque chose de si insignifiant, mais Sarah dit :

— Oh non. Tu vas me manquer.

C'était un peu surjoué, mais je sais qu'elle le pensait.

Nous étions tous de très bons amis, mais ça serait plus simple pour Sarah et moi si nous n'étions que toutes les deux. Je supposais que ça serait pareil pour Donna et Ashley, même si ce n'était pas évident de prime abord. Elles avaient toutes deux vraiment confiance en elles quelle que soit la situation. Bref, j'étais ridicule. Je m'entendais bien avec tous les garçons, en particulier Jack. On ne peut pas se sentir mal avec quelqu'un qu'on connaît depuis toujours, et Jack était un amour.

Ollie soupira.

— Alors : les exams, ma candidature qui s'est perdue, un emploi du temps pourri... (Il compta sur ses doigts chacune de ces catastrophes, puis se tourna vers Sarah.) Merci mon Dieu d'avoir donné vie à ma petite fleur.

Je frappai dans mes mains avec excitation.

— Plus qu'un soir !

Sarah sautilla sur place.

— Mon dîner d'anniversaire cuisiné par ma très talentueuse amie, Cass ! (Elle attrapa mes mains et nous sautâmes ensemble.) Gé-nial !

— Très bien, calmez-vous, les puces, dit Ashley, qui jouait avec les franges de son sac. Qu'est-ce qu'on mange, au fait ?

— C'est une surprise, répondis-je. Mais ne t'inquiète pas, pas de noix.

— Ni de rhubarbe, me rappela Rich.

— Ouais, et pas de meringue non plus, assurai-je à Donna.

Ollie secoua tristement la tête.

— Tu es bizarre, Dixon. Pourquoi est-ce que tu n'aimes pas la meringue ? C'est juste du sucre, non ?

— Avec des blancs d'œufs, corrigea Donna. Du sucre et des blancs d'œufs.

Elle nous regarda bouche bée, comme si ces deux ingrédients étaient particulièrement répugnants. Je suppose que certaines personnes ont un problème avec les œufs. Je me mis la main sur le cœur en signe de bonne foi.

— Ça ne sera que de la nourriture que vous aurez tous validée, je vous le jure. Bref. On se voit au déjeuner. (Je fis mine de partir et jetai négligemment par-dessus mon épaule :) Au fait, aucun d'entre vous n'a précisé qu'il n'aimait pas les abats.

En quittant la pièce, j'entendis Rich commenter :

— Un ragoût de foie et de cœur, super !

Les autres rirent. Je savais qu'ils riaient de ce que j'avais dit, pas de moi, mais quand même, je me sentais tiraillée intérieurement. Alors que je me dépêchais pour rejoindre la classe de politique, je sortis mon téléphone et appelai rapidement Adam pour lui dire bonjour.

3

Le jour suivant, j'allai déjeuner plus tard avec les garçons, en essayant de ne pas penser que je manquais des instants avec mes copines, en particulier pour l'anniversaire de Sarah. Elles avaient probablement chanté *Joyeux anniversaire* avec mauvais goût et étalé ses cartes de vœux sur la table. Je soupirai. D'abord Adam, maintenant l'émission avec le Premier ministre : j'étais teeeeeeeellement demandée ! (Je plaisante, bien sûr. Bon, je savais qu'Adam me voulait, mais j'avais eu beau écrire depuis des années à tous les chefs de partis politiques et aux femmes ministres, les ennuyant avec mes questions sur des points précis ou leur carrière, ils ne m'avaient renvoyé que des réponses sommaires. Je ne leur en voulais pas vraiment. Ils avaient des choses *légèrement* plus importantes à faire que d'écrire à une lycéenne inconnue.)

Jack et Ollie étaient à notre table habituelle. Aucun signe des filles. Elles devaient déjà être parties. Mon dernier cours s'était terminé en retard, mais j'avais espéré qu'elles m'attendraient. Moi je les aurais attendues, mais tout le monde n'est pas comme moi, visiblement. Jack me fit signe et je les rejoignis.

— Rich n'est toujours pas là ? demandai-je en posant ma bouteille d'eau et une pomme sur la table.

Je sortis ensuite de mon sac le sandwich que j'avais acheté à *Bel Caffè* sur le chemin. Rich était absent pendant l'heure d'appel du matin, mais ce n'était pas inhabituel. Il était souvent en retard.

Jack secoua la tête.

— Je lui ai envoyé un message, mais il n'a pas répondu.

— Il a sûrement la gueule de bois, affirma Ollie en mâchant un morceau de roulé à la saucisse.

— Il n'a pas dit qu'il sortait, hier soir, répondit Jack en fronçant les sourcils. Mais il peut l'avoir prévu au dernier moment.

— Il a probablement attrapé un petit rhume et il est resté au lit, le rassurai-je. Il te répondra quand il sera rétabli.

Jack me sourit.

— Tu as raison.

— J'espère qu'il ira mieux pour le dîner de Sarah, ce soir, dis-je en ajustant mentalement le menu pour sept au lieu de huit.

— Il serait bête de manquer ça, lança Jack. J'ai attendu ça toute la semaine.

— Oh, tu es adorable ! (Je parlais en regardant mon sandwich, et pas Jack. Ils ne m'avaient pas donné celui que je voulais.) Mince, combien de fois est-ce que je vais devoir leur dire SANS MAYONNAISE ?! C'est si dur que ça à retenir ?

— C'est une honte, répondit Ollie avec sérieux. (Il posa un doigt sur ses lèvres et regarda autour de lui.) Si seulement il y avait un endroit pour acheter de la nourriture par ici ou, je ne sais pas, une cantine...

Je souris.

— Que tu es drôle. Ce n'est pas la question, pas vrai ? Ce n'est pas commercial de ne pas respecter la commande d'un client régulier. Je vais enlever la mayonnaise.

Je me levai pour aller chercher un couteau, mais Jack me tendit le sien, qu'il n'avait pas utilisé.

— Tiens.

— Merci, mon poussin.

Il haussa les épaules.

— C'est normal.

— Alors, vous avez passé une bonne matinée ? demandai-je en essuyant la sauce sur une serviette de l'école.

Elle semblait dégoûtante.

— Pas mal, répondit Ollie, la bouche pleine. (Il avala et dit :) Plutôt bien, pour tout dire. J'ai eu un éclair de génie pour cette composition que je fais pour le cours de musique. J'étais bloqué sur le pont, mais je crois que je m'en suis tiré.

— Génial. Je suis contente pour toi, dis-je sans oser avouer que je ne savais pas ce qu'était un pont.

— Qu'est-ce que c'est, un pont ? s'informa Jack en haussant un sourcil et en me souriant pendant qu'Ollie était occupé à empiler des frites sur sa fourchette.

— Eh bien, c'est plutôt compliqué, répondit-il avec sérieux. C'est au milieu de la chanson, et ça fait huit barres.

— Ouah, c'est technique ! s'exclama Jack.

— Ouais. (Il fourra les dernières frites dans sa bouche, utilisa un morceau de pain pour ramasser ce qui restait de ketchup, puis se leva.) Bon, je dois aller voir un mec pour une histoire de chien. À plus tard.

Nous lui dûmes au revoir et le regardâmes partir. Je me tournai vers Jack.

— Est-ce qu'il a dit ce que je l'ai entendu dire ?

Il sourit.

— Je pense qu'il va avoir La Discussion avec cette fille de première avec qui il sortait.

— Oh-ho. La pauvre.

— Ouais. (Il hochait lentement la tête.) Même si, pour voir le bon côté des choses, Ollie va s'en sortir avec une super réputation.

— Mais oui ! Comment est-ce qu'il fait ?

Ollie était prolifique sur le plan de sa vie sexuelle, mais pour une raison ou une autre les filles avec qui il couchait ne lui en voulaient jamais. Jack se laissa glisser sur sa chaise et tendit les mains.

— Son charme, sa sincérité, sa capacité à faire comme s'il n'y avait que nous dans la pièce ?

Je penchai la tête sur le côté et lui souris.

— Oh, c'est ce que tu ressens avec lui ?

— Ouais, bien sûr, répondit-il, tout sourire. Mais j'ai toujours l'impression d'être le centre du monde.

— menteur.

Jack était aussi nerveux que n'importe qui en société, sauf quand il venait de gagner, pour être précise. Dans ces cas-là, il se comportait comme le roi du monde.

Il changea de sujet.

— Comment ça s'est passé pour toi, Noël et le Nouvel an ? On n'a pas vraiment eu l'occasion d'en discuter.

Je hochai la tête.

— C'était bien.

— Est-ce que ton père s'est de nouveau déguisé en père Noël ?

— Bien sûr ! Il était plus soûl que d'habitude, cette année. Pour tout te dire, il est tombé sur mon lit en me livrant mes cadeaux. J'ai eu la peur de ma vie.

Jack rit.

— Je n'arrive pas à croire qu'il fasse toujours ça... S'habiller en père Noël, je veux dire. (Il fit semblant d'être horrifié.) Je ne suis pas en train de dire qu'il envahit régulièrement ton lit.

Je couinai et battis des mains dans l'air.

— Beurk, arrête ! C'est trop bizarre.

— Désolée, dit-il en souriant. (Il regarda sa montre.) On a le temps de prendre un café. Tu en veux un ?

Je cherchai mon porte-monnaie dans mon sac.

— Un thé, s'il te plaît.

Il refusa d'un geste mon argent.

— Tu paieras la prochaine fois.

Je souris à son dos alors qu'il s'éloignait. C'était incroyable combien je me sentais à l'aise avec Jack. Je pouvais être plus moi-même avec lui qu'avec n'importe qui d'autre. Je me sentis mal à cette pensée. Je m'éclaircis la voix et regardai mon téléphone. Adam m'avait envoyé un message pour me prévenir qu'il serait sûrement un peu en retard au dîner d'anniversaire de ce soir – *quelle surprise* –, et Charlie voulait savoir si je serais à la maison vendredi soir pour l'emmener au travail. Je répondis rapidement que je le ferais s'il venait me chercher à l'école ce soir pour avoir plus de temps pour tout préparer. Je souris. J'aimais bien quand tout s'imbriquait sans problème.

Une fois à la maison, Charlie disparut instantanément à l'étage pour poursuivre son Grand Projet, et j'allai à la cuisine m'asseoir à la table avec du papier et un stylo. Je regardai la pendule : 15 h 45, ce qui me laissait deux heures et quart pour tout préparer. Je suçotai le bout de mon stylo en consultant le menu que j'avais composé. Nous aurions du saumon fumé et des blinis au fromage frais, pour faire une sorte d'entrée/apéritif. Ensuite, nous mangerions les saucisses et la purée préférées de Sarah en plat principal (j'allais donner une touche de glamour à ce plat avec des épinards à la poêle et une sauce aux oignons rouges). Pour finir, nous allions nous régaler avec un brownie chaud et de la glace. J'aimais vraiment cuisiner. Je fis un planning pour savoir quand lancer les différentes parties du repas, et nouai mon tablier. (Il était en liberty, et je ne l'aimais pas parce qu'il était kitsch, semblait vintage ou quoi que ce soit du genre, mais parce qu'il était joli. Même si je le pensais, aucun de mes amis ne m'avait vue le porter – ou ne savait même que je le possédais. C'était une sorte de plaisir coupable, je suppose.)

Pendant que le brownie cuisait, emplissant la cuisine d'une bonne odeur de chocolat chaud, je dressai la table. Nous mangerions dans le jardin d'hiver, qui avait été redécoré récemment dans des

tons or pâle et bleu-gris. Ça semble moche, dit comme ça, mais c'était en fait subtil et adorable, même si on y était allés un peu fort. Maman avait passé des mois à faire des plans en s'inspirant de magazines de décoration chic, et le résultat était un peu tape-à-l'œil. Tout était accordé, et il n'y avait pas assez de photos de famille. Malgré ça, c'était l'endroit rêvé pour un dîner d'anniversaire. Je couvris la table de notre deuxième plus belle nappe blanche (je ne pourrais pas me détendre en utilisant la plus belle, en vieille dentelle, qui ne pouvait être lavée que par un professionnel), et déposai huit sets de table.

J'avais imprimé huit photos de Sarah prises à différents moments, que sa mère avait secrètement scannées avant de me les envoyer. On commençait avec un bébé plissé et criard qui venait à peine de naître. J'avais d'abord pensé que ça pourrait être un peu sale et sanguinolent pour un repas, mais j'avais finalement considéré que, si je m'en fichais, les autres en feraient de même. J'étais la plus impressionnable. Bref, comment pourrait-on être choqué par la photo d'un nouvel être humain qui vient de naître ? C'était impressionnant. Sifflotant, j'accrochai une photo à chaque set avant d'y déposer les couverts et les verres – un à vin, un à eau. Après une pause pour sortir le brownie du four, j'arrangeai deux beaux bouquets de fougères dans des vases, puis disposai ces derniers sur la table. Pour finir, je déposai des bougies dans la pièce qui seraient allumées à dix-sept heures cinquante – d'après mon planning.

Je restai dans l'embrasure de la porte quelques minutes et soupirai d'aise. C'était super, sans fausse modestie. Bref, je savais que Sarah allait adorer, et c'était le principal. Je voulais tellement que la soirée soit parfaite. Ça rattraperait le fait d'avoir manqué la fête du Nouvel an et peut-être qu'une occasion plus formelle rapprocherait Adam et mes amis... Une occasion sans autre distraction.

De retour dans la cuisine, j'épluchai et coupai les patates, puis les mis à bouillir. Ensuite, je sortis mon glaçage du placard et écrivis consciencieusement « Joyeux 18^e anniversaire, Sarah ! » sur le brownie désormais froid. Je vérifiai mon planning, même si c'était inutile. Je m'accordais toujours plus de temps que nécessaire.

— Salut, ma chérie.

Maman ne faisait aucun bruit en se déplaçant, car elle portait toujours des chaussons en velours dans la maison. Ça nous rendait fous, mais je crois qu'elle appréciait de pouvoir nous surprendre. Bref, comme d'habitude, je ne l'avais pas entendue arriver, alors je fis un bond quand elle parla. Elle rit.

— Oh, pardon.

Je levai les yeux au ciel avant de me tourner pour lui faire face.

— Coucou. Tu as passé une bonne journée ?

— Pas mauvaise. À quelle heure est-ce que tes amis arrivent, déjà ?

— Dix-huit heures, dis-je en essayant de ne pas m'énerver du fait qu'elle oublie tout ce que je lui disais.

Elle hocha la tête et attrapa ses sachets de thé sans théine dans le placard. Avant, elle les conservait dans leur propre pot à côté des autres variétés et du sucre, mais Papa les prenait toujours par erreur, alors elle avait dû les exiler.

— Le jardin d'hiver est magnifique, Cass. Tu as fait du très bon travail.

Je souris. J'apprécie trop les compliments...

— Merci. J'ai eu l'idée des fougères grâce à l'un de tes magazines.

— Eh bien, c'est très joli... Comment s'est passée l'école, au fait ? demanda-t-elle. Tu as eu des nouvelles concernant ta dissertation de politique ?

Et bam ! J'étais stressée. Un sifflement, comme celui d'une cocotte-minute, résonna dans ma tête. Bien sûr que je n'avais pas eu ma note ! Je l'avais rendu la veille. Mais je dis simplement :

— Pas encore. La semaine prochaine au plus tôt, Maman. On est, genre, quarante à suivre le cours. C'est impossible de noter quarante dissertations en vingt-quatre heures.

Maman me scruta par-dessus ses lunettes.

— Genre quarante personnes, ou précisément quarante personnes.

— Genre, dis-je avec un air assuré. Je crois qu'on est trente-neuf, exactement.

Elle fit la moue.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, « genre » n'est pas le mot qu'il fallait utiliser. On dit « environ quarante personnes » ou simplement « trente-neuf personnes ». Tu le sais pourtant, ma chérie. (Elle ne me regardait même pas, mais se concentrait pour essorer son sachet de thé.) Tu es trop intelligente pour parler de cette façon. Ça ne te fait pas honneur.

— Si tu le dis, répliquai-je pour couper court.

— Bref, reprit-elle brusquement. Je dois avouer que je ne pense qu'à ta lettre de Cambridge. Je trépigne d'impatience, ma chérie.

Elle me sourit avec indulgence, et je fus soudain frappée par le fait que, dans sa tête, j'étais déjà acceptée. Elle me voyait aussi première de la promo de droit et sur le point de devenir la deuxième Premier ministre du pays. J'avais un peu mal au cœur.

— Maman, je pourrais ne pas être reçue. D'ailleurs, il y a de très fortes chances que je ne le sois pas.

Elle ne cessa pas de sourire, mais ses lèvres se crispèrent légèrement aux commissures.

— Oh, Cassie, bien sûr qu'ils vont t'accepter. Ils seraient fous de te dire non. De toute façon, ils cherchent vraiment à intégrer de plus en plus d'élèves issus de l'école publique. Tu es faite pour ça, crois-moi.

Oh, mon Dieu, quelle pression. Je ne voulais pas que l'on se dispute ce soir-là, et je risquais d'être en retard sur mon planning, alors je sifflai :

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à attendre, pas vrai ?

J'essayai de ne pas m'écarter quand elle me caressa les cheveux.

— Bien sûr. Dis-moi si je peux t'aider, même si je ne serai plus là dans... (elle regarda sa montre)... dans sept minutes. Amuse-toi bien, ma chérie !

Et tout en m'adressant un signe par-dessus son épaule, elle sortit précipitamment de la pièce, l'absence de bruit de ses chaussons sur le sol aussi irritante qu'un raclement d'ongles sur un tableau noir. Est-ce qu'elle parlait de m'aider ce soir-là ou dans ma vie en général ? Je regardai dans le vide quelques minutes en essayant de ne pas paniquer, puis me secouai. Ce n'était pas le moment. Je versai agressivement du lait dans le thé de Maman, qu'elle n'avait pas touché – aucune raison qu'il se perde –, et me remis à cuisiner.

Une voix retentit derrière moi :

— Tu as failli faire un milk-shake au thé, ma puce.

Je bondis réellement de peur. Pourquoi est-ce que les gens me terrorisaient-ils tous aujourd'hui ?

— Désolée, je ne voulais pas te faire peur, s'excusa Sarah en m'embrassant. Ta mère m'a laissée entrer.

Je l'enlaçai.

— Joyeux anniversaire ! m'exclamai-je.

Bien entendu, je le lui avais déjà souhaité, mais les célébrations officielles commençaient maintenant. En plus, je savais qu'elle était née à seize heures trente-deux précisément, alors son anniversaire débutait à l'instant.

— On va se préparer ? demanda-t-elle en examinant la cuisine.

— Laisse-moi cinq minutes, dis-je en attrapant l'apéritif dans le réfrigérateur et en lui servant un verre. Va regarder la télé dans ma chambre. J'arrive tout de suite.

Sarah se fendit d'un salut militaire et se tourna pour partir.

— Chouette tablier, au fait, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Va te faire ! rétorquai-je.

(Ce n'est pas parce que je n'aime pas jurer que je ne le fais pas. C'est évident.)

Elle gloussa et m'envoya un baiser. Petite garce ! Je souris et sortis le sachet d'épinards du réfrigérateur.

Quand j'arrivai à l'étage, je trouvai Sarah assise dans mon canapé en train de regarder une chaîne musicale. Je ne connaissais personne d'autre aimant autant rester béatement devant. Sa préférence allait au top quarante. Je ne la comprenais pas, mais je savais qu'elle ne comprenait pas non plus mon besoin de mettre les infos vingt fois par jour.

— Mais tu sais déjà ce qui se passe, disait-elle.

Elle avait raison.

— Qu'est-ce que tu vas mettre ? demandai-je, perchée sur le bord de mon lit pour éviter de froisser la tenue que j'y avais étalée le matin avant de partir à l'école.

J'avais choisi mon jean skinny J Brand (j'avais dû économiser pour le payer, même mon argent de poche n'était pas SI élevé), un sweat de chez Gap et des chaussures à talons Topshop.

Sarah considéra ma tenue avec envie. *Peut-être* avec envie. Je ne savais pas. Elle n'avait pas autant d'argent que moi pour s'acheter des fringues et, de toute façon, je ne crois pas qu'elle s'intéressait tant que ça à la mode – mais elle était toujours belle.

— J'ai mon jean skinny noir, un tee-shirt à paillettes et ces chaussures.

Elle désigna du doigt les ballerines qu'elle portait.

— Parfait, j'adore ce haut, dis-je. Et comment est-ce que tu vas te coiffer ? (Elle me dévisagea froidement.) Tu n'as rien besoin de faire, bien sûr. C'est très bien comme ça.

Elle leva les yeux au ciel et rit.

— Charmant ! Bref, je peux ressembler à une clocharde aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

— Tu ne ressembles pas à une clocharde, ma puce.

J'estimais qu'elle pourrait quand même faire quelque chose avec ses cheveux. Ils étaient beaux et épais, mais toujours un peu trop en bataille et, je ne sais pas... ternes. J'avais une cinquantaine de sprays ou de sérums à lui recommander pour les illuminer. Enfin. Nous étions différentes. Ce n'était pas une critique. Ashley me trouvait superficielle parce que je m'occupais beaucoup de mon apparence. Chacun a le droit d'avoir son opinion, mais je ne pensais vraiment pas être superficielle. J'aimais juste être jolie. Ce n'est pas dangereux. En un mot, Ashley avait ses cheveux teints et son attitude rebelle pour attirer l'attention. Qu'est-ce que j'avais ? Tous mes talents étaient invisibles. Ce

n'était pas comme si j'allais me promener en récitant des faits historiques, en débitant des calculs ou en distribuant des photocopiés.

Sarah et moi ôtâmes rapidement nos habits d'école et enfilâmes nos tenues de fête.

— Tu es magnifique, lui assurai-je alors qu'elle tournait maladroitement sur elle-même. Tes seins sont vraiment mis en valeur.

— Merci, répondit-elle, tout sourire. Tu es vraiment belle aussi.

(Elle n'avait pas fait de compliment sur mes seins. Parce que les miens étaient de tailles différentes et qu'elle ne savait pas comment me le dire ? Argh !)

Bien entendu, je n'avais pas le temps de me laver les cheveux, alors je les passai rapidement au fer à lisser avant de les asperger de spray pour les illuminer, puis je me maquillai. Alors que je terminais, Sarah s'assit sur le canapé et feuilleta l'un des nombreux magazines que je rangeais proprement à côté. C'était un moment d'amitié agréable. C'est amusant comme on peut juger d'une amitié par ses silences.

— Au fait, tu es géniale de faire tout ça pour moi, me remercia Sarah en me sortant du vague état de transe dans lequel je suis quand je lisse mes cheveux. Et c'est tellement agréable de pouvoir passer un peu de temps ensemble, juste toutes les deux. Ça n'arrive plus très souvent. (Elle me sourit.) Ça me manque.

— À moi aussi, répondis-je avec méfiance.

Est-ce que ça allait se transformer en séance de critique sur le temps que je passais avec Adam ? Il y avait eu... comment dire, un échange de points de vue pendant la fête du Nouvel an, avant qu'Adam et moi ne partions. Ça s'était arrangé depuis, mais quand même. Malgré ça, il y avait toujours des non-dits entre Sarah et moi. Ils flottaient autour de notre amitié comme des fantômes incapables de décider s'ils sont maléfiques ou non, alors nous ne faisons rien. Parce qu'il y avait toujours le risque qu'ils ruinent notre relation, et nous ne pouvions pas courir ce risque. Il y avait eu une terrible, horrible dispute au trimestre précédent quand elle voyait cet étudiant londonien débile, Joe. Nous avons été plus proches de la rupture que jamais auparavant, et j'allais faire en sorte que ça ne se produise plus jamais.

— Je sais que les autres voudraient te voir plus aussi, continua-t-elle. Ce n'est pas pareil, quand tu n'es pas là.

Je marquai une sorte de pause, me mettant dans ma bulle un moment pour y méditer, mais je revins à moi en sentant mes cheveux brûler.

— J'aime être avec vous aussi, me contentai-je de dire en inspectant ma mèche roussie pour constater les dégâts.

Je n'étais pas d'humeur à me chamailler – encore – sur le gouffre existant entre Adam et mes amis. Bref, j'espérais toujours que, ce soir, tout cela changerait. Je l'espérais, mais sans trop y croire non plus. Sarah me sourit d'un air étrange, lèvres pincées. Je ne pus pas l'interpréter. Elle était probablement déçue par mon attitude. Mes amis l'étaient souvent.

Je consultai ma montre.

— Bon, on devrait y aller. Je n'ai que trois minutes et demie d'avance sur mon planning.

Sarah couina.

— Vite ! Descends ! Va préparer, va cuisiner !

Je courus au rez-de-chaussée à toute allure et en riant. Sarah me suivait en gloussant, et, en atteignant la cuisine, nous découvrîmes que tout allait bien.

La sonnette retentit alors que je sortais les blinis du réfrigérateur. Je claquai la langue pour marquer ma désapprobation.

— Qui est en avance ?

Sarah fronça les sourcils d'un air interrogateur et nous pointa du doigt l'une après l'autre. Je ris. *Nous sommes là toutes les deux, qui est-ce que ça peut bien être ?* Elle sauta de son tabouret et courut dans le couloir vers la porte d'entrée.

À la vitesse de la lumière, j'ôtai le film plastique des blinis, les arrangeai rapidement et les glissai sur le bar, où les coupes à champagne brillaient de mille feux.

— Qui est-ce ? criai-je.

— Moi, dit Adam en entrant tranquillement dans la cuisine. (Il passa ses bras autour de ma taille et me mordilla le cou.) Je voulais être le premier arrivé, une manière de te soutenir pour ton grand soir, mais je vois que quelqu'un m'a devancé.

Il se concentra pour planter ce qui était (dans ces circonstances), des baisers irritants le long de mon cou. Sans tenir compte du reste, ça me chatouillait de façon désagréable. Je m'esquivai et me retournai pour l'embrasser rapidement sur les lèvres.

— Coucou, mon chéri. Sarah, qui fête son anniversaire, est arrivée plus tôt pour qu'on puisse se préparer ensemble.

J'appuyai bien sur les mots « qui fête son anniversaire » et écarquillai les yeux pour qu'il saisisse le message.

— Ah ouais. Joyeux anniversaire, lança-t-il sans conviction en direction de Sarah.

Elle se tenait sur le côté, et jouait avec les ongles de son majeur et de son pouce. Elle sourit brièvement.

— Merci.

Pendant une seconde, j'eus envie de fondre en larmes, mais ça passa aussi vite que c'était venu.

— Adam, mon chéri, est-ce que tu veux bien accueillir les invités pendant que j'accompagne Sarah à table ? demandai-je.

Je passai ma main le long de son bras pour tenter par le toucher de le convaincre de bien se comporter. *S'il te plaît*, le suppliai-je silencieusement. *S'il te plaît, pour une fois, ne fais pas l'imbécile devant mes amis.* Il me regarda dans les yeux d'un air moqueur.

— Bien sûr, bébé.

Je lui souris avec reconnaissance et articulai : *Merci*. Il haussa les épaules et prit un blini dans le plat.

— Ne fais pas ça, le grondai-je. Tu vas gâcher la symétrie, et il n'y en aura pas assez.

Il fit la grimace et recula exagérément. Je me tournai vers Sarah.

— Viens, ma puce, on va dans le jardin d'hiver.

Elle me suivit à travers la pièce de derrière. J'avais peur, parce que je me demandais si elle aimerait la décoration ; je craignais que ça ne soit pas le cas.

— Merde ! (Elle s'arrêta dans l'embrasure.) Je voulais dire... *Merde !*

Je ris en voyant son expression.

— Tu aimes bien ?

Elle se rapprocha de la table, ses yeux s'écarquillant encore plus en voyant les photos. Elle hoqueta et attrapa l'une d'elles, qui la représentait comme une enfant de sept ans sérieuse levant tout juste les yeux de son livre, visiblement surprise par le photographe. Elle portait un jean et un tee-shirt

Britney Spears, et était étendue de tout son long sur le canapé qui était toujours dans son salon. Elle reposa le cliché et observa les autres en se mordant la lèvre.

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle en remarquant celle de sa naissance. (Elle se tourna lentement vers moi, un immense sourire éclairait son visage.) J'adore, j'adore, j'adore, j'adore ! couina-t-elle en se jetant dans mes bras. Merci beaucoupuuuuuuup !

Sa voix se brisa légèrement, et je l'enlaçai en retour. Le bonheur me réchauffait tout le corps.

— Eh bien, on n'a pas dix-huit ans tous les jours, dis-je en souriant de toutes mes dents et en gloussant à cette vérité absolue.

Ensuite, je dirais : « Oh, les bébés grandissent si vite ! » Mais l'arrivée de tous les autres m'épargna cette honte.

— JOYEUX ANNIVERSAIRE ! hurlèrent Rich, Ollie, Jack, Donna et Ashley depuis l'embrasement de la porte alors qu'ils essayaient tous d'entrer en même temps.

— LES FEMMES D'ABORD, LES MECS ! cria Donna en tirant Ashley pour qu'elle lui emboîte le pas.

— On est entrés tout seuls, expliqua Ash en attirant Sarah à elle pour l'embrasser de toutes ses forces. La porte était entrebâillée.

Sarah fit une grimace, peut-être par culpabilité, peut-être parce que Ashley l'étouffait.

— Oups, désolée, me lança-t-elle.

— Ne t'en fais pas pour ça.

Je me rappelai tout à coup Adam et son rôle maintenant qu'il faisait son apparition.

Sarah, Dieu merci, se précipita pour dire :

— Je suis désolée, Adam, c'est sûrement ma faute. La porte n'était pas bien fermée, alors ils n'ont pas eu besoin de sonner.

Il haussa les épaules.

— C'est pas grave.

Mais il allait être énervé. Il ne se dirait pas que je lui avais confié une tâche inutile pour me débarrasser de lui, mais il serait humilié et en colère que les autres puissent le penser. Bref, des hauts et des bas.

Je ravalai le nœud qui s'était soudain formé dans ma gorge et lui pris la main.

— Viens m'aider à servir le vin, mon chéri.

Je lui lançai un sourire que j'espérais réconciliateur. Il me suivit en silence. Dans la cuisine, je lui tendis la bouteille pour qu'il l'ouvre.

— Je suis désolée, mon chéri, dis-je comme si ça n'avait pas d'importance. Ça ne ressemble pas à Sarah d'être tête en l'air, c'est sûrement dû à son anniversaire.

— Ouais, sans doute.

Il ouvrit le vin avec un « pop » satisfaisant et zéro gaspillage, et me le tendit sans croiser mon regard.

— Allez, bébé, couinai-je. Elle ne l'a pas fait exprès.

— Hé, ça ne me dérange pas. Oublie ça.

— Pour de vrai ?

— Pour de vrai.

Je passai mes bras autour de sa taille et posai ma tête sur son torse.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi, bébé.

Une demi-heure plus tard, nous étions à table, et le vin avait depuis un moment arrondi les angles. Les blinis avaient plu, et tout le monde savourait avec enthousiasme la purée et les saucisses, sauf Rich, qui jouait avec sa nourriture, l'air perdu. Quelqu'un lui demanda s'il allait bien, et il répondit juste un « Ouais, super » surpris. Il devait être encore en convalescence, le pauvre. C'était gentil à lui d'être venu.

— C'est vraiment incroyable, dit Sarah pour la centième fois environ. Sans rire, c'est si facile d'oublier un anniversaire qui a lieu juste après le Nouvel an, mais vous autres en faites toujours une occasion spéciale.

Ash sourit et haussa un sourcil.

— « Vous autres » ? Tu plaisantes ?

Sarah lui rendit son sourire.

— Va te faire voir.

— Toutes les raisons sont bonnes pour faire la fête en janvier, continua Ash. Janvier, ça craint.

— Ouais, on n'est là que pour ça. Rien à voir avec ton anniversaire, lança Ollie. (Sarah lui donna un coup de poing dans le bras et il grimaça.) Ouah, tu es trop violente !

— Ouais, et je vais continuer à l'être si tu ne te calmes pas, monsieur, rétorqua-t-elle. Tu as affaire à une adulte, maintenant.

Elle lui décocha un regard froid, et il rit de bon cœur.

— Bref. Pour parler de choses plus importantes... reprit Sarah en regardant Ashley.

— Oh oui, continuai-je, comment ça se passe avec Dylan ?

Ash haussa les épaules ; elle semblait presque embarrassée. Enfin, autant qu'elle pouvait l'être, c'est-à-dire pas beaucoup. Il s'agissait après tout de la fille qui pouvait péter dans des soirées guindées et s'en féliciter comme si c'était un honneur d'être tenue pour responsable d'un vent nauséabond. C'était un point commun avec Adam. Sûrement la seule chose qu'ils partageaient ; à part moi, bien sûr.

— Oh, c'est chouette, répondit-elle. Il est trop tôt pour l'emmener à des soirées avec vous, mais... ouais. (Elle sourit et hocha la tête.) Tout va bien.

— Meuf, je suis tellement contente pour toi, dit Donna. Tu as l'air... tellement heureuse.

— Ouais, carrément, ça te va bien, la complimenta Jack.

Tout le monde hocha la tête avec enthousiasme et couina pour acquiescer, sauf Rich, qui jouait avec un fil de la nappe d'un air absent. Je fronçai les sourcils et tentai de capter le regard de Sarah, mais elle était occupée à entasser de la purée sur sa fourchette. Je balançai un petit coup de pied à Rich sous la table et il leva la tête, les yeux dans le vague, avant de les baisser de nouveau. Bizarre.

— Aaah, soupira Ollie en laissant claquer ses couverts sur son assiette. C'était délicieux, Cass.

— Tu es un porc, Oliver Glazer, tu sais ça ? dit Donna en désignant les assiettes encore à moitié pleines de tout le monde.

— Mais il a raison. C'est les meilleures saucisses et... purée qui aient jamais existé, me complimenta Jack en me désignant de sa fourchette. Sérieusement, c'est incroyable.

— Oh, merci beaucoup, Jack, répondis-je en souriant de plaisir. On ne sait jamais si la nourriture sera bonne, au final, mais c'est plutôt pas mauvais. (Je rougis.) Enfin, si je puis me permettre.

Ashley hocha la tête et grommela la bouche pleine :

— Tu peux, copine.

— Ouais, carrément, acquiesça Jack. Tu es vraiment talentueuse, ma puce.

Je jetai un coup d'œil à Adam. Vous vous rappelez cet « échange de points de vue » de la fête du Nouvel an ? La conversation s'était principalement déroulée entre Jack et Adam. Et ce n'était pas la première fois que ça arrivait. Adam – cet idiot ! – se sentait menacé par l'amitié que je partageais avec Jack. Je suppose que c'était flatteur, d'une certaine manière, mais il n'y avait pas matière à se prendre la tête. Peu importe le nombre de fois où je lui avais expliqué ça, Adam continuait. Et, comme je le pensais, Adam jetait des regards noirs à Jack, plein de dédain et de dégoût – des émotions qui ne vont pas à son beau visage. Il semblait pincé et amer. Il murmura quelque chose qui ressemblait vraiment à : « Tu veux l'emmener à l'étage et te la taper maintenant ? Connard. » Mais c'était tellement agressif, et ce sur plusieurs plans, que je décidai que j'avais mal entendu. Je fis semblant de me concentrer sur ma nourriture tout en tentant de jauger, à travers mes cils, si quelqu'un avait entendu. Ils échangeaient effectivement des regards. Donna et Ashley, Ollie et Sarah. Je ne pus me résoudre à observer Jack. Je me sentais constamment coupable à son égard – il ne méritait pas la haine d'Adam.

Ollie toussa et brandit la photographie du nourrisson.

— Alors, Sarah, dis-moi, est-ce qu'il y a d'autres photos de toi nue ou est-ce que c'est la seule ?

Et tout le monde s'esclaffa de nouveau. Sauf Adam, dont la bouche formait une ligne agressive, mais je ne pouvais pas m'attendre à un miracle.

— Bon, passons au dessert, m'exclamai-je en tapant dans mes mains. Passez-moi vos assiettes.

Dans la cuisine, je m'appuyai quelques minutes sur le plan de travail et pris de profondes inspirations. Sarah passait une excellente soirée, mais je voulais tellement – TELLEMENT – que Jack et Adam s'entendent. Était-ce une demande irréalisable ? Ça ne me semblait pas si *énorme*.

Je fermai les yeux et comptai lentement jusqu'à dix, puis attrapai le plateau sur lequel étaient posés les coupes de glace et le brownie. L'expression de Sarah alors que nous chantions tous *Joyeux anniversaire* était adorable, tout comme les sourires de chacun lorsque nous applaudîmes. Je fus complimentée sur le brownie, ce qui n'était pas désagréable non plus. J'essayai de croiser le regard d'Adam pour pouvoir partager mon succès avec lui, mais il pianotait quelque chose sur son téléphone. Alors, je jouai avec ma part de dessert et tentai de me mêler à la conversation tout en me sentant extérieure à la scène.

4

Je ne vis quasiment personne le lendemain, ce qui ne fit qu'aggraver mon impression d'étrangeté après le dîner de Sarah. Si je les avais vus, ils en auraient probablement parlé, et ça serait devenu normal, au lieu de rester un souvenir bizarre. Je ne savais pas pourquoi je me sentais mal. J'avais raté l'heure d'étude du matin à cause de la préparation d'un voyage du cours de politique jusqu'au Parlement et du tournage des questions au Premier ministre prévus le mois suivant. Ensuite, j'avais retrouvé Adam pour déjeuner, puisqu'il travaillait à côté. Quand je vis Jack en quittant l'école le soir, je courus presque pour le rejoindre.

— JACK ! Coucou.

Je lui touchai l'épaule et il se retourna.

— Oh, salut, Cass, répondit-il, surpris. Ça va ?

— Oui, très bien, fis-je, essoufflée. Je me disais qu'on pourrait rentrer ensemble.

— Cool. (Il passa son bras sous le mien et nous partîmes.) Pourquoi est-ce que tu n'étais pas là pour l'heure d'étude ?

— Un rendez-vous pour le cours de politique. J'ai manqué quelque chose ?

— Rien du tout... Merci pour hier soir, au fait. La nourriture était délicieuse.

Je souris.

— Oh, merci. Ça m'a bien plu. (Je marquai une pause.) Je ne sais pas trop. La soirée était un peu bizarre.

— Oui, je t'ai trouvé un peu lointaine, acquiesça-t-il en m'observant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oh, comme d'habitude, tu sais, soupirai-je. C'est lié à Adam. Pas à *lui* directement, il est génial. C'est juste lui d'un côté, et vous et ma mère de l'autre, tu vois ? C'est tellement fatigant.

Penser à tout ça me rendait encore plus malheureuse.

— Ça doit être dur, commenta-t-il simplement.

Je hochai la tête.

— Une partie de moi ne vous en veut pas de ne pas l'aimer. Il peut être exécration avec vous. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi. Il n'est pas comme ça avec moi.

Jack haussa les épaules et inspira comme s'il voulait parler, mais il ne dit rien.

— Quoi ? demandai-je.

— Eh bien, je ne sais pas. Peut-être qu'il est un peu... jaloux. Qu'il se sent menacé ?

— J'y ai pensé aussi. (Je déglutis.) Et peut-être... je ne sais pas... (Sans le vouloir, j'imitais son intonation.) Peut-être que ce n'est pas entièrement sa faute ?

Jack m'étudia quelques secondes, puis dit :

— Ouais, peut-être. (Il s'éclaircit la voix et serra mon bras avec le sien.) Bref, on te trouve tous géniale. Au moins, on a ça en commun.

Je souris et me laissai aller contre son épaule.

— Merci, Jack, tu es tellement adorable.

— Eh oui, pas vrai ? soupira-t-il. On peut discuter de ça si tu veux.

Je ris.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire le reste de la semaine ?

— Pas grand-chose, aller à l'école, à l'entraînement, normal. Et toi ?

— Pareil, étudier. Pour tout te dire, on fait une soirée entre filles chez Donna, vendredi. Ça va être rock'n'roll, pas vrai ?

— Oui, totalement, souffla-t-il.

— Est-ce que ça fait bizarre de te dire que ton père passe le week-end avec une femme ? demanda Sarah en fouillant dans la collection de DVD de Donna. Oooh, celui-ci ? (Elle tendit *Les Boloss*.) Je ne l'ai pas vu depuis des siècles.

Donna plissa le nez.

— Naaan, je m'en suis lassée.

Ashley arracha le DVD des mains de Sarah.

— Oh, allez, Dixon. Ça sera juste du bruit de fond... Et réponds à la question.

Donna regarda Ashley les yeux en partie clos.

— J'ai *répondu* à la question. Et oui, Sarah, ce DVD sera parfait.

Sarah et moi gloussâmes en découvrant l'expression d'Ashley. Elle était sur le point de rougir.

— Est-ce que ça veut dire que tu ne veux pas en discuter ? insista Sarah. Je parle de la nouvelle copine de ton père.

Donna continua de feuilleter *Heat*.

— Je m'en fiche. Mais ce n'est pas sa copine.

Nous restâmes silencieuses en attendant qu'elle en dévoile plus. Elle nous observa et leva les yeux au ciel en voyant nos visages avides de potins.

— Mais bordel ! Écoutez, elle s'appelle Barbie, même si elle n'est pas blonde et, à en croire la vitesse à laquelle mon père court derrière, ses parties génitales sont loin d'être en plastique.

Nous fîmes la grimace. L'une d'entre nous émit même un « Beurk ». Donna hocha la tête.

— Ouais... Ils se sont rencontrés au pot de Noël du travail de mon père. Pour l'instant, ils « se voient ».

Elle dessina des guillemets dans les airs.

— Où est-ce qu'ils sont partis en week-end ? m'enquis-je.

Donna s'étira et plongea la main dans la toute petite poche de son jean avant d'en extirper un Post-it chiffonné. Elle le déplia et lut à haute voix :

— L'hôtel Royal Crescent, à Bath.

— C'est pas vrai ! m'exclamai-je. Il doit avoir, genre, cinq étoiles. C'est là que mes parents sont descendus pour leurs noces d'argent. Ils ont dit que c'était magnifique.

Donna rangea le Post-it dans sa poche.

— Je suppose que la poupée Barbie paie, alors, dit-elle d'un ton monocorde.

Ashley remplit de nouveau nos verres.

— Eh bien, cette tournée est pour ton tombeur de père et sa nouvelle conquête, mais aussi pour le fait qu'il ne veuille pas que ta mère le sache, ce qui nous offre un week-end entier avec toi, ta maison et le contenu de ton frigo.

— Je vais trinquer à ça, dit Donna. Mais oublie le « tombeur », merci.

Elle fit semblant de vomir.

— Alors, à quoi elle ressemble ? l'interrogea Sarah. Est-ce qu'elle est sympa ?

— Ouais, ça va, elle est pas mal. (Donna se leva du canapé et attrapa le DVD.) Bref, assez parlé de ça. (Elle mit le disque dans le lecteur et appuya sur le bouton « lecture ».) Je vais mettre les pizzas au four. Faites comme chez vous.

Elle marqua une pause pour considérer Ashley qui, assise en tailleur sur le canapé, était occupée à fourrer dans sa bouche des chips provenant du bol sur ses genoux ; Sarah qui, allongée sur le tapis, feuilletait l'un des magazines de son père ; et moi, qui me faisais les ongles avec son nouveau vernis effet craquelé. Elle secoua la tête, et un sourire apparut doucement sur son visage. Enfin, elle disparut dans la cuisine.

Dès qu'elle fut partie, Ashley se redressa et murmura exagérément.

— Vite, parlons de la copine de son père pendant que Don n'est pas là.

— Ta gueule, Greene ! s'égosilla Donna depuis l'autre pièce. Sinon, je crache sur ta pizza.

Ashley rit et, après s'être brièvement levée pour envoyer sur la moquette les miettes qu'elle avait sur elle, elle se rassit sur ses pieds.

Je frémis.

— Comment est-ce que tu peux faire ça ?

Elle sembla vraiment confuse.

— Quoi ?

Sarah pouffa.

— Pauvre Cass. Je suis sûre que Donna te laisserait utiliser son aspirateur si tu lui demandais gentiment.

Ashley ouvrit la bouche pour appeler Donna, mais je l'en empêchai.

— Ne fais pas ça, Ash.

Je souris et elle ferma la bouche d'un coup en haussant les épaules pour signifier que ça n'avait pas d'importance.

— Ne fais pas quoi ? s'enquit Donna, revenue avec un nouveau paquet de chips. Les pizzas seront prêtes dans dix minutes, continua-t-elle sans attendre de réponse. Vous m'y ferez penser ?

Elle ouvrit le sachet et nous les proposa.

— Je vais en prendre quelques-unes, dit Sarah en joignant le geste à la parole.

Elle se servit une poignée puis me les tendit.

Je secouai la tête.

— J'attends la pizza.

Donna se laissa tomber sur le canapé.

— Au fait, qu'est-ce qu'il a, Rich, en ce moment ?

Aucune d'entre nous ne fut surprise du changement de sujet. Nous pensions probablement toutes à lui.

— Je craignais d'être parano, dis-je. Il se passe vraiment quelque chose, pas vrai ?

Ash hocha la tête.

— Carrément. Je crains qu'il ne nage dans des eaux vraiment troubles.

— Vous pensez que c'est encore à cause de sa grand-mère ? s'inquiéta Sarah. Ça fait quoi, trois mois qu'elle est morte ?

— Ouais, c'est vraiment peu quand on sait combien ils étaient proches, lança Donna. (Elle regarda Ashley.) Est-ce que tu n'as pas dit qu'il fumait de l'herbe chez lui, maintenant ?

— Ouais, même si ça ne veut pas forcément dire quoi que ce soit, continua Ash en fronçant les sourcils.

— Enfin, bref, ça ne lui ressemble pas, c'est tout, répliqua Sarah avec un brin d'impatience.

Ashley pouvait être un peu ennuyeuse tellement elle était libérée pour certaines choses, et elle n'y réfléchissait pas forcément. *L'herbe, c'est pas mauvais* était un exemple.

— Ouais, c'est vrai, concéda Ashley de façon plutôt sympa.

— Et il a la fâcheuse tendance à voir le verre à moitié vide, dis-je. Je ne l'ai pas vu sourire une fois depuis la rentrée.

— J'ai demandé à Jack, mais il ne veut pas en parler, renchérit Donna. Vous savez comment il est.

Nous acquiesçâmes toutes en hochant la tête. Jack ne parlait jamais des gens dans leur dos, encore moins s'il s'agissait de son meilleur ami. Il avait toujours été comme ça. Il était tellement adorable. On pouvait lui confier n'importe quoi en sachant qu'il ne le répéterait pas. Je n'avais autant confiance en personne d'autre, même pas en Sarah.

— Je pense qu'il fait simplement son deuil, dit Ashley. Il a besoin de temps. Il va s'en remettre.

Et, parce que Ashley était plus proche de Rich que nous, nous changeâmes de sujet. Avec le recul, nous n'aurions pas dû.

Une demi-heure plus tard, nous mangions avec plaisir des pizzas légèrement croustillantes sur les bords, et avions entamé une nouvelle bouteille de vin. Je regardai Donna, allongée par terre sur le dos. Elle tenait un triangle de pizza au-dessus de son visage et tirait des fils de mozzarella dans sa bouche avec sa langue. Nous avions les mêmes goûts en matière de vêtements, mais nous n'aurions pas pu avoir un look plus différent. Donna était grande et imposante, avec de gros seins. Tout le contraire de moi. Elle avait des cheveux frisés en bataille. Les miens sont longs, clairs et raides.

— Tu as un nouveau haut, Don ? m'enquis-je.

C'était un pull moulant en mohair – en tout cas, ça y ressemblait – avec des sequins brillant ça et là. Le col en V était juste assez bas pour révéler un soupçon de décolleté.

— Oui, il te plaît ?

— Je l'adore ! Il ferait moche sur moi. Je ne peux pas porter des hauts moulants.

— Pardon ? lança Sarah d'un ton amer. N'importe quoi. Tu as des tas de hauts moulants.

— Ouais, eh bien, je ne les porte plus, rétorquai-je en regrettant déjà d'avoir parlé.

— Mais... pourquoi ? Tu es bien fichue, continua-t-elle, lancée comme une locomotive.

— Attends, par pitié, ne me dis pas que tu n'as pas confiance en toi à cause d'une chose qu'Adam t'aurait dite, lança Ashley avec mépris.

Je rougis.

— Non, bien sûr que non ! Enfin, pas exprès en tout cas, ajoutai-je stupidement.

Pourquoi est-ce que je fais toujours ça ? Je savais que j'aurais dû garder ma bouche fermée, mais ça sortit tout de même, et je l'entendis à travers le filtre que mes amies projetaient et qui répétait à

l'envi « Adam est un connard ». Mes amis allaient penser qu'il avait dit quelque chose d'idiot sans faire attention à mes sentiments, alors qu'en réalité il avait complimenté mes seins. Mais essayer de leur expliquer ce malentendu ne ferait qu'envenimer les choses. Oh... mon *Dieu*.

— Écoutez, mes seins sont bizarres, d'accord ?

Pendant quelques secondes, elles restèrent silencieuses tellement elles étaient surprises. Puis Ashley et Donna éclatèrent de rire.

— N'importe quoi ! gloussa Donna. Des seins bizarres. Tu me tues des fois, ma chérie, vraiment. Elle soupira et fit semblant d'essuyer une larme sur sa joue.

— Qu'est-ce que je t'ai dit ? Tu ne dois pas lire les courriers d'adolescents à problème dans les magazines, s'esclaffa Ashley.

Je tentai de sourire également, mais je sentais que ça ne fonctionnait pas.

— Attends, tu ne plaisantes pas, pas vrai ? comprit Sarah en me considérant avec surprise et inquiétude. Ma chérie, tu n'as pas des seins bizarres.

Je haussai les épaules.

— Si tu le dis.

— Non, sans rire, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien ! Est-ce qu'on pourrait changer de sujet, s'il vous plaît ?

À cet instant, je me haïssais vraiment de n'avoir pas tenu ma langue. Mais pour être honnête, je ressentais une pointe... je ne sais pas, mais quelque chose d'un peu positif dans toute cette masse de honte et d'humiliation qui me tournait dans l'estomac. Personne ne m'avait vue nue. Personne. Sauf Adam, bien entendu, mais même avec lui, je me sentais mieux dans le noir. Le fait que mes seins soient de tailles différentes m'était resté en tête toute la semaine. À l'idée de partager ça avec mes copines, j'étais presque aussi excitée qu'avant un saut en parachute.

Sarah m'étudia à travers ses paupières plissées.

— Sérieusement, ma chérie, qu'est-ce qui se passe ?

Je les regardai – Donna et Ashley ne riaient plus du tout. Oh, et puis zut. Je fermai les paupières aussi fort que possible et débitai rapidement :

— Nous étions au lit et Adam a appelé mes seins « mon gros » et « mon petit ».

J'entrouvris un œil en attendant qu'elles rient. Mais au lieu de ça, Ashley saisit l'opportunité de s'en prendre encore une fois à mon copain. Vous voyez ce que je veux dire au sujet de sa grande gueule ?

— Argh, je n'arrive pas à croire que ton mec soit aussi con, parfois, râla-t-elle. Quel genre de type fait des commentaires comme ça sur le corps de sa copine ? C'est misogyne, voilà tout.

Elle jeta de dégoût la croûte de sa pizza.

— Ce n'est pas misogyne, m'offusquai-je, la voix tremblant de colère. C'était affectueux, pour tout dire. Je n'avais juste pas conscience que mes seins étaient de tailles différentes. Ça m'a choquée, c'est tout.

— Ma chérie, tes seins sont parfaits, me rassura Sarah. Je n'arrive pas à croire que tu te sois inquiétée pour ça. Tu ne crois pas que tu le saurais déjà, s'ils étaient bizarres ?

Je secouai la tête.

— Je ne me regarde pas vraiment quand je suis nue.

— Oh, mais par pitié ! lança Donna en se levant brusquement et en ôtant son sweat.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'inquiétai-je.

— Je vous montre mes seins, c'est évident, non ?

Elle défit son soutien-gorge et secoua les épaules pour le faire tomber. Puis elle se tint bien droite, les mains sur les hanches, la poitrine complètement exposée.

Pendant ce temps, Ashley l'avait imitée avec enthousiasme, déboutonnant rapidement sa chemise.

— Allez, Millar, dit-elle en lançant son soutien-gorge violet étrangement féminin. Fais-le pour tes copines.

Sarah les contempla tour à tour, et elles la fixèrent, chacune avec un sourcil haussé.

— Mais je porte une robe... (Puis elle rit.) Oh, et puis zut !

Quelques secondes plus tard, mes trois meilleures amies me regardaient d'un air vaguement agressif, seins nus. Sarah ne portait que son collant et sa culotte.

— Tu saisis le message ? demanda Donna en les désignant.

Je luttai contre mon envie de poliment détourner les yeux et contemplai les énormes seins de Donna : ils tombaient légèrement, maintenant qu'ils n'étaient plus soutenus. Et oui, l'un d'entre eux était un peu plus gros que l'autre. Sarah avait une poitrine plus petite et ferme avec des aréoles foncées et larges. Et celle d'Ashley était presque inexistante – un bonnet B au mieux. Elle avait une tache de naissance sombre près de son téton droit.

— Nous sommes toutes différentes, et toutes normales. Tu n'es pas bizarre, m'expliqua Donna.

Je ris en hochant la tête.

— Ouais, je comprends.

— Enfin ! (Elle s'approcha de moi et commença à tirer sur mon sweat pour que je l'enlève.)

Allez, vas-y alors. Tu ne peux pas être la seule habillée, ça fait pervers.

La proximité de ses seins nus était légèrement dérangement, comme si j'entrais dans la sphère privée de Donna. Adam avait sa propre odeur, que je ne sentais que lorsqu'il m'embrassait ou que nous étions ensemble au lit. En me trouvant aussi près de Donna, un effluve de son odeur passa à portée de mon nez. Ce n'était pas désagréable – plutôt le contraire –, mais ça semblait mal. Trop intime.

— C'est obligatoire ? plaidai-je en ne plaisantant qu'à moitié alors qu'Ashley passait derrière moi pour défaire mon soutien-gorge.

— Ferme-la et montre-nous tes seins, dit-elle sèchement. Tu sais que tu en as envie... Voilà.

Elle se mit face à moi, et elles me fixèrent silencieusement. J'essayai de ne pas rentrer les épaules. C'était vraiment bizarre de sentir de l'air sur mes tétons.

— Merde, ma chérie, ils sont magnifiques, commenta Donna au bout de quelques secondes.

— Mais carrément, saleté, confirma Sarah. Ils sont de la bonne taille, mignons, fermes...

— Ouais, et tu as de très jolis tétons, miss. Bien joué, ajouta Ashley en opinant avec approbation. (Elle pencha la tête sur le côté.) Je suppose que l'un des deux est plus petit que l'autre, mais ce n'est pas flagrant.

— Si tu n'avais pas été aussi timorée au moment de te changer pour les cours d'EPS, tu aurais déjà vu tout ça, lança Sarah en faisant une moue réprobatrice. Tu l'as bien cherché.

Tout à coup, Donna commença à rire, et ses seins rebondirent. Elle poussa un petit cri et serra ses bras contre sa poitrine.

— Aaah ! Mes seins vibrent !

— Pourquoi tu ris, espèce de chelou ? demanda Ashley en reniflant de mépris.

— Qu'est-ce que les garçons diraient s'ils nous voyaient à cet instant ? postillonna Donna.

Et nous prîmes tout à coup conscience de la scène : quatre filles poitrine nue en cercle dans le salon de Donna. Le collant de Sarah, pas flatteur, formait un bourrelet au-dessus et en dessous de l'élastique de sa culotte. De la pizza à moitié mangée et des miettes de chips nous entouraient. C'était tout ce qu'il fallait. Je pouvais à peine respirer tellement je riais.

— Ollie cracherait involontairement, c'est obligé, couina Ashley en remettant son soutien-gorge. Et Jack exploserait.

— On ne devra jamais reparler de ça, décréta Sarah avec sérieux. Ça doit rester notre secret.

Elle passa sa robe par-dessus sa tête et se tortilla pour lui faire franchir les hanches.

— Pour toujours, soufflai-je. Le dossier « Poitrine » doit rester classé pour toujours.

— Vous êtes sérieuses ? protesta Donna en faisant la moue. Parce que j'aime bien le nudisme. La prochaine fois, on enlève tout, OK ?

Elle fit semblant de déboutonner son jean, mais Ashley lui lança son pull.

— Ne fais pas ça, Dixon, tu vas nous rendre jalouses.

— Clairement, répondit Donna en se rhabillant.

Nous reprîmes nos places sur le canapé/la chaise/le sol. Un silence satisfait nous enveloppa pendant quelques secondes, alors qu'à la télé *Les Boloss* continuait à passer comme si de rien n'était. Mais Donna sauta de nouveau sur ses pieds.

— Merde ! J'avais oublié la glace ! Je l'ai sortie du congélateur pour la faire ramollir il y a plus d'une demi-heure.

Ashley haussa un sourcil.

— Et on retourne dans la vraie vie... (Elle se leva d'un bond et se dirigea vers la télévision.) Est-ce que quelqu'un regarde ? On pourrait mettre de la musique... (Elle marqua une pause et attrapa un DVD derrière le lecteur.) *Cinquante classiques du karaoké* ? lut-elle avec stupeur. (Elle haussa un sourcil.) Avec un *k* ? (Sans bouger, elle hurla :) DONNA !

— QUOI ?

— *CINQUANTE CLASSIQUES DU KARAOKÉ* ?

Silence. Nous nous regardâmes en gloussant. Donna apparut dans l'embrasement.

— Ce n'est pas à moi.

Ash sourit d'un air entendu.

— Bien sûr.

— C'est vrai ! C'est à Barbie !

— Alors *voilà* ce que les vieux font au lieu de coucher ensemble, commenta Sarah en remplissant nos verres. Je dois bien admettre que je suis soulagée.

— Elle l'a apporté l'autre jour, continua Donna en l'arrachant des mains d'Ashley. Elle était là, genre « Hé, Donna, si on se faisait une soirée entre filles ? ». Elle avait le DVD dans une main et une bouteille de chardonnay dans l'autre ; elle a cligné l'œil style « Ooooooh, on est tellement copines ! ».

Elle fit semblant de vomir.

— Tu as répondu quoi ? demandai-je, les yeux écarquillés.

Donna haussa les épaules.

— Que je devais faire mes devoirs. (Elle parcourut la liste des titres du regard et sourit.) Hé, Cass, j'aurais dû l'envoyer chez toi.

Elle jeta le DVD sur mes genoux. Chanson numéro sept : « You're Still the One », de Shania Twain. Une horrible chanson. En tout cas, c'est ce que j'étais censée penser. Personnellement, je la

trouvais géniale. J'adorais aussi « Man ! I Feel Like a Woman ! » et « That Don't Impress Me Much ».

— Laisse-moi deviner, fit Ashley. C'est sûrement Shania. Ou S Club 7.

Elle ne faisait pas que deviner, elle savait. Mon amour pour eux était bien connu, et les filles m'avaient offert des compilations de Shania et de S Club 7 qu'elles avaient faites pour mes seize ans.

— Mets-le ! s'écria Sarah en faisant mine de me prendre le DVD. Tu connais les paroles, en plus.

Je le serrai contre moi.

— Hors de question. Je ne chante pas en publiIIIIC ! m'écriai-je quand les filles se jetèrent d'un coup sur moi.

— ABANDONNE, HENDERSON ! hurla Ashley en détachant mes doigts du boîtier. Tu VIS pour le karaoké !

— C'EST FAUX ! me défendis-je. LAISSEZ-MOI !

Mais je riais tellement que je ne pouvais pas me défendre et, peu de temps après, Ash brandissait triomphalement le DVD. Elle éjecta *Les Boloss* et mit Shania.

Dès le premier accord, je sautai sur mes pieds comme une possédée, renversant du liquide sur la moquette, mais m'en moquant. Voilà l'effet que me font trois verres de vin.

— Je dois... chanter, entonnai-je. Chanter... Shania.

J'attrapai une bouteille vide sur la table basse pour faire office de micro pendant que les filles m'encourageaient. Je mis un pied sur la table et me tournai vers Donna, un doigt sur les lèvres.

— Est-ce que ça va supporter mon poids ? chuchotai-je.

— Mais on s'en fout, grogna-t-elle. Monte, femme !

Oh, tant pis, si c'était ce que mon public voulait. Je grimpai et, en toute franchise, je ne fis qu'un avec la chanson. Ashley avait raison. Je connaissais toutes les paroles, alors j'avais le droit de fermer les yeux avec bonheur, tout en multipliant les trémolos et les mouvements passionnés. Pendant les trois minutes et quelques qui suivirent, je fus Shania. J'ajoutai un peu de vibrato à la dernière note, en écartant doucement la bouteille/micro de ma bouche, et me fendis d'un salut profond tandis que la pièce explosait sous les hurras et les applaudissements. J'acceptai tout cela avec reconnaissance et descendis de la table.

— Merde, je meurs de chaud, dis-je en soulevant le bas de mon haut pour m'essuyer le front.

Sarah passa ses bras autour de moi tout en riant.

— Cass Henderson, je t'aime !

— Oh, mon Dieu, c'était un grand moment, dit Ashley en essuyant des larmes de joie. J'ai presque failli aimer Shania.

— Eh bien, tu devrais, répondis-je avec sérieux, mais heureuse que mes amies aient apprécié ma prestation. Cette femme est un génie... Bref, qui est la suivante ?

Je n'avais même pas besoin de demander. Les premières notes de Firework retentirent et Sarah m'arracha la bouteille.

— Je déteste cette chanson, lança-t-elle joyeusement avant de monter sur la table.

Ashley, Donna et moi nous mîmes bras dessus, bras dessous et l'accompagnâmes. Nous sautâmes sur place en braillant le plus fort possible. Katy Perry aurait été fière de nous.

Nous nous couchâmes finalement à quatre heures du matin, mais seulement parce que Donna s'était endormie sur le canapé alors qu'Ashley entonnait du Plan B. Le DVD avait rapidement perdu de son attrait, alors nous avons choisi des chansons de nos iPods pour chanter dessus : le top ayant été une reprise en groupe de « *Don't Stop Believin'* » qui aurait fait saliver d'envie tout producteur digne de ce nom. Ashley emmena Donna à l'étage jusqu'à son lit, et Sarah et moi nous installâmes dans le clic-clac. Elle s'endormit immédiatement, mais je restai éveillée plusieurs minutes à contempler le plafond en ricanant toute seule en repensant à la façon dont Donna nous avait toutes poussées à nous déshabiller. Je soupirai d'aise. Mes seins étaient normaux ! Je corrige, ils étaient, je cite, magnifiques. J'allais vraiment dire à Adam de garder la lumière allumée la prochaine fois que nous allions le faire. Mais je ne lui raconterais sûrement pas que je m'étais déshabillée avec mes copines. Il voudrait savoir pourquoi, et après il serait fâché que je parle de notre vie privée avec elles... Ça n'en valait pas la peine. Bref, ça n'avait plus d'importance. Et les chansons ! Shania ! Je souris dans le noir à ce souvenir. Parfois, je me demandais pourquoi les autres avaient choisi de devenir amies avec moi, mais pas ce soir-là. À ce moment-là, j'avais ma place. C'était *ma* soirée ! Je m'endormis le sourire aux lèvres.

5

— Il est adorable, Ash, dit Sarah alors que j'arrivais dans la salle d'étude, un peu en retard parce que mon cours précédent s'était éternisé.

— Qui ? demandai-je en m'asseyant, légèrement essoufflée.

— Dylan, répondit Ashley, qui tentait de paraître sardonique tout en souriant. Le verdict du jury est sans appel.

— Ooh, quand est-ce que tu l'as vu ? insistai-je en me frottant les mains.

Je m'arrêtai quand je vis l'expression de Sarah changer subtilement.

— Nous sommes sortis tous ensemble samedi soir, ma puce.

— Ah, d'accord.

J'espérais vraiment avoir l'air impassible.

— Ce n'est pas qu'on ne voulait pas de toi. (Elle produisit une sorte de rire.) Genre, c'est évident. On s'est juste dit que tu serais avec Adam, parce que tu étais avec nous la veille.

— Ouais, on ne pensait pas que tu avais droit à deux soirées de libre d'affilée, lança Donna, ce qui lui valut un regard assassin de Sarah.

Je m'éclaircis la voix.

— Pour tout dire, je n'avais rien de prévu samedi soir, ce que vous auriez pu apprendre en me posant la question.

Je tentai de sourire, mais je n'y parvins pas. Des larmes me piquaient les yeux. Être mise à l'écart ne devrait plus poser de problème depuis la maternelle, cela reste pourtant l'une des pires choses qui soient. Ça veut dire que vos amis ont parlé de vous, ont pris ensemble la décision de vous exclure. Est-ce que « nous » n'était pas censé m'inclure ? *Nous sommes sortis tous ensemble samedi soir*. Des mots basiques. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Faire un scandale et m'en aller en claquant la porte ? Ce serait leur donner la clé pour m'enfermer à l'extérieur. Comment est-ce que les choses avaient pu autant changer depuis le vendredi soir ? Je me sentais humiliée, comme une sorte de singe savant qui aurait fait l'idiot pour être accepté par ses amis en chantant du karaoké. J'avais visiblement trop bu pour faire la différence entre « elles rient avec moi » et « elles se moquent de moi ». Est-ce que c'était pathétique que ça me touche ? J'écarquillai les yeux, aspirai mes joues et haussai les épaules. J'espérais qu'ils se diraient « Quel étrange comportement. Bon, passons à autre chose... » Je ne regardai pas Sarah. Je ne voulais pas recevoir de petit sourire navré et, pour tout dire, à ce moment-là, je la haïssais. « Ma meilleure amie », mais bien sûr... Je fis semblant de chercher quelque chose dans mon sac et, pendant que mon visage était caché, dis :

— Alors, quel est le verdict concernant Dylan ?

— Oh, tu l'adorerais, répondit rapidement Sarah. J'ai tout de suite pensé ça en discutant avec lui.

— Ah bon ? réagit Donna, surprise. Je n'aurais pas cru qu'il pourrait devenir très ami avec Cass.

— Oh... Eh bien, je pense que si, insista Sarah en rougissant.

Comme moyen de m'intégrer après coup, ce n'était vraiment pas subtil. Mais je lui lançai un regard reconnaissant auquel elle se raccrocha en articulant silencieusement « Désolée ». Je souris et haussai légèrement les épaules. Une tentative de pardon.

— Pour tout dire, c'est dommage que tu n'aies pas été là, continua Donna. On s'est tellement marrés. (Bien sûr !) Dylan est cool, et il est carrément raide dingue d'Ashley. (Elle leva les yeux au ciel.) Dieu seul sait pourquoi. C'est une horreur.

Ashley se laissa aller dans sa chaise et s'étira langoureusement.

— Et toi, tu pues la pisse, Dixon.

— Ouais, celle des anges, rétorqua-t-elle.

Je les coupai. L'échange de politesses pouvait durer indéfiniment.

— Alors, vous étiez où ?

— Juste au pub, répondit Ashley. Marv aussi était là.

Marv était le cousin de Donna, et ami avec Dylan. C'était d'ailleurs comme ça qu'Ashley avait rencontré ce dernier.

— OK. (Je posai les mains sur mes genoux et remuai, comme si j'essayais de m'installer confortablement.) Faites-moi un topo sur Dylan.

Donna et Sarah se tournèrent vers Ashley, qui fit la grimace.

— Hé, c'est à vous, les filles qui viennent de faire l'expérience Dylan, qu'elle demande ça. Moi, j'ai déjà dit tout ce que je savais.

Sarah rit.

— Oh. D'accord. Eh bien... Il est grand...

— Je le sais déjà, repartis-je. Je l'ai déjà vu. Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Il a parlé d'Ashley ?

Celle-ci se redressa.

— Oooh oui, il l'a fait ?

Ce fut au tour de Donna de prendre un air méprisant.

— Ash, tu étais assise à côté de lui tout le temps.

L'intéressée gloussa, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

— Oh, ouais, bien sûr.

Sarah leva les yeux au ciel et grogna.

— Mon Dieu ! OK, je me rappelle qu'il a parlé de tout ça... (Elle leva un doigt.) Premièrement, il postule pour étudier l'écriture de scénarios dans quasiment toutes les universités où Ashley veut aller...

Elle se frotta le menton comme Sherlock Holmes.

— Une coïncidence, je t'assure, dit Ashley sérieusement. C'est ce qui arrive quand deux personnes postulent pour suivre un cursus de cinéma.

Peut-être que c'était effectivement une coïncidence. J'imaginai Adam postuler à Cambridge, lui aussi. Sans tenir compte de son niveau académique, c'était le plus improbable des candidats. Comme si David Cameron essayait d'intégrer les One Direction. Le simple fait d'imaginer Adam passer un entretien semblait bizarre. Je déglutis bruyamment. *Ne pense pas à ça maintenant.*

Sarah sourit et leva un deuxième doigt.

— Une autre info sur Dylan : samedi, il se déguise en magicien pour l'anniversaire de son demi-frère. Il se fait appeler le Grand Dylandio.

— C'était une blague ! protesta Ashley. Il ne se fait pas appeler comme ça !

— Il se déguise pour l'anniversaire de son frère ? Mais c'est trop mignon, soupirai-je.

— Carrément, acquiesça Donna. Et la cape lui ira vraiment bien.

— Hé ! Touche pas à mon mec, Dixon.

Ashley tenta d'avoir l'air en colère, mais elle semblait juste rayonnante. Je savais ce qu'elle éprouvait : c'était incroyable de se sentir tellement en sécurité dans sa relation que le fait que votre copain plaise à d'autres gens vous rende heureuse.

— Bref. Info suivante, Sarah, l'encourageai-je.

Elle haussa les épaules.

— C'est tout ce que je sais, je crois. Il n'a pas beaucoup parlé de lui.

Je hoquetai avec une touche d'incrédulité.

— Un homme qui ne parle pas de lui ?

Ash leva les mains comme si elle acceptait des applaudissements.

— Oui, merci, merci, j'ai le plus formidable des petits amis du monde. (Elle sortit une mèche de cheveux de sa queue de cheval négligée, et joua avec.) Ah, au fait, continua-t-elle comme si de rien n'était, il en a une grosse.

— ASHLEY ! Sarah et moi nous écriâmes en chœur alors que Donna hoquetait de rire.

— Oh, mon Dieu, maintenant ça va vraiment être difficile pour moi de ne pas regarder son entrejambe, grogna Sarah. Merci beaucoup.

Ashley haussa les épaules et sourit. Nous marquâmes une pause le temps de ne pas penser au pénis de Dylan (en tout cas, c'est ce que je fis), puis Ashley se tourna vers moi.

— La prochaine fois, tu devras venir, toi aussi. J'aimerais que tu le rencontres officiellement. (Elle me toucha le genou.) Tu n'es pas blessée ou quoi que ce soit, pas vrai ? C'est évident qu'on ne voulait pas te faire de peine.

Et maintenant, voilà le « on ». Je haussai les épaules.

— Je sais, ça va.

Et ça allait, à peu près. Mais c'était comme si j'avais été giflée. Surtout par Sarah. Il ne me serait jamais venu à l'idée de sortir avec Donna et Ashley sans lui proposer de venir. Jamais de la vie. Je ne pouvais m'empêcher d'y penser en marchant jusque chez moi. J'avais l'impression d'être coincée à l'extérieur, comme dans un diagramme de Venn ; Ashley, Donna et Sarah se trouvaient dans un cercle, moi dans l'autre, seule. Et qu'est-ce que Dylan avait de plus qu'Adam ? Pourquoi est-ce qu'ils l'adoraient alors qu'ils détestaient mon copain ? Je tremblai. Il faisait vraiment froid. Je rentrai la tête contre ma poitrine et fourrai mes mains dans les poches de mon manteau. La droite cogna mon téléphone. Si je pouvais parler à quelqu'un... J'ôtai mon gant avec les dents et appelai Becky.

— Coucou, Cass !

Quand elle était au téléphone, on aurait dit qu'elle mettait des points d'exclamation partout.

— Salut. Tu vas bien ?

— Ouais, merci. Tu as de la chance de m'avoir attrapée, je suis en pause. Tout va bien ? Ah, attends, une seconde... (J'entendis des cris étouffés, il y avait visiblement un problème avec des

stocks, avant qu'elle reprenne la conversation aussi fort qu'avant.) Désolée, ma puce, tu disais ?

— Rien, tu me demandais comment j'allais.

— Oh bien sûr, désolée. (Elle gloussa.) Alors tu vas bien, hein ?

J'inspirai. Maintenant que j'étais sur le point d'en parler, je ne pouvais pas jurer que je n'allais pas me mettre à pleurer, ce qui serait humiliant.

— Euh, ouais, à peu près... Enfin, oui, je vais bien. C'est juste que Sarah a fait quelque chose de blessant, c'est tout. Je ne devrais pas être touchée.

— Oh, ma chérie. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui fis un bref résumé des récents événements, et elle m'écouta en produisant des sons indignés qui me rassurèrent.

— C'est vraiment méchant, dit-elle quand j'eus terminé. Pas étonnant que tu sois blessée. Pour tout te dire, je suis surprise que Sarah ait fait quelque chose comme ça. Et je n'arrive pas à croire ce que Donna a dit sur Adam ! Bien sûr qu'il te laisse sortir ! C'est tellement gamin.

Elle n'avait jamais rencontré Sarah, mais j'en parlais beaucoup. C'était sûrement horrible de ma part, mais quand j'étais énervée contre elle, je me tournais vers Becky – seulement parce que je ne parlerais pas de ça avec Ashley, Donna ou les garçons. Enfin, peut-être avec Jack, mais c'était différent : si on lui demandait de garder le secret, il l'emporterait dans la tombe.

— Je crois que c'est pour ça que ça me touche autant, admis-je. J'étais tellement choquée que Sarah ait fait ça. Elle s'est excusée après coup, mais...

— ... ça ne suffit pas, compléta Becky.

— Ouais, enfin, non.

Ça me faisait du bien de lui parler. Sarah serait dégoûtée si elle le savait, et une part de moi mesquine y prenait du plaisir. C'était vraiment cathartique – elle ne le saurait jamais, après tout.

— Bref, je suis désolée, ma chérie, mais je dois vraiment y aller. Est-ce que ça ira ? Tu veux passer à la maison plus tard ? Je crois que Ryan sort ce soir, on pourra boire du vin et papoter tranquillement.

— Ce serait génial, dis-je honnêtement, mais je serais de mauvaise compagnie. Je vais sauter dans mon pyjama et végéter devant la télé.

— Bonne idée. On se voit bientôt de toute façon, hein ? Je t'embrasse.

Elle achevait toujours ses appels comme ça – comme si elle signait une lettre. J'appuyai sur le bouton pour raccrocher, rangeai mon téléphone dans ma poche et tournai l'angle de ma rue. J'accélérai en voyant ma maison. Tout à coup, je fus abasourdie. Je remontai l'allée et remarquai qu'il y avait un (énorme et magnifique) bouquet de fleurs sur le perron. De la part de Sarah ? Ce n'était pas vraiment son genre. Adam m'avait déjà acheté des fleurs, bien entendu, mais jamais d'aussi belles que ça. Je m'agenouillai maladroitement pour les ramasser. Mon sac d'école menaçait de tomber de mon épaule et de me déséquilibrer. Une carte était glissée dans l'emballage. Je coinçai le bouquet sous mon bras et ouvris la porte en la poussant du pied, puis je laissai tomber mes affaires sur le paillason dès que je fus à l'intérieur. Le message imprimé sur la carte disait :

Pour Cass. Retrouve-moi au bar *Royal York* à 19 heures. X

Adam s'était souvenu de ma remarque du Nouvel an sur les gestes romantiques ! Je me mordis la lèvre d'excitation – et oubliai totalement mon pyjama et la télé – tout en ôtant mes chaussures et en les posant sur leur rangement, puis j'allai accrocher mon manteau. Je traversai le couloir et la cuisine

jusqu'au cellier, où je pris un vase pour les fleurs. Elles étaient si belles – toutes blanches et pâles, dans des tons pastel. Elles iraient parfaitement avec la décoration de ma chambre. Alors que je finissais de les arranger, j'entendis la porte d'entrée.

— C'est toi, Maman ?

Je retournai dans le couloir. Elle enlevait son manteau et enfilait ses chaussons de velours.

— Salut, ma chérie... Ooh, elles sont sublimes ! (Elle se pencha pour sentir le bouquet.) C'est pour quelle occasion ? (Je montrai la carte à Maman et elle fit un sourire pincé.) C'est mignon. Adam est en train de devenir romantique, alors.

Je souris.

— Il est génial.

Elle m'embrassa sur la joue.

— Hmm. Tu veux une tasse de thé pendant que tu te prépares pour ton rendez-vous ?

— Oui, merci.

Je me retournai et levai les yeux au ciel face à la démonstration si subtile du manque d'enthousiasme de ma mère. Je portai mon bouquet à l'étage et le déposai sur ma table de chevet. Je crois que c'est au moment où j'avais commencé à postuler pour des universités que ma mère avait cessé d'apprécier Adam. Elle l'aimait bien au début de notre relation, mais son approbation s'était détériorée avec le temps. Elle n'avait jamais dit quoi que ce soit – se contentant de commentaires à peine voilés –, mais elle n'était pas ravie. Je n'allais sûrement pas l'aider à lancer le sujet. Si elle avait quelque chose à me dire, elle devrait trouver le courage de le faire. Bref, ça ne la concernait vraiment pas. Heureusement que mon père appréciait Adam, même s'il changerait d'avis en apprenant ce qui s'était passé il y avait presque trois ans, quand Adam et moi avons commencé à sortir ensemble.

6

J'avais quinze ans quand Charlie m'avait présenté Adam ; même si, pour être honnête, ça n'a pas exactement été le cas. Maman et Papa étaient partis pour le week-end, et Charlie avait invité quelques amis à passer la soirée à la maison. Nos parents lui avaient donné la permission, mais seulement si j'étais là aussi. Je suppose qu'ils avaient présumé que je les empêcherais de trop faire la fête et que Charlie ferait attention pendant que sa petite sœur serait sous sa garde. Ils avaient plus ou moins raison.

C'était une nuit chaude d'un été indien de début septembre, de celles où l'on pouvait s'asseoir dehors jusqu'à minuit sans avoir besoin de veste. Adam était arrivé avec Ryan et deux de leurs amis. Je l'avais immédiatement remarqué, sûrement parce qu'il avait été le seul à me dire bonjour. Tous les autres m'avaient ignorée.

Puis, plus tard, alors que je regardais la télé dans la cuisine, il entra – ils étaient dans le jardin – pour chercher de la bière.

— Tu es Cass, c'est ça ? demanda-t-il en souriant. (Il tendit la main.) Moi, c'est Adam.

Je la serrai. Le contact de sa peau contre la mienne me donna des frissons.

— Salut, Adam, ravie de faire ta connaissance.

Grâce à l'éducation dispensée par ma mère, je suis excellente pour les interactions sociales.

Il me tendit une bière.

— Tu en veux une ?

— Non, merci.

Il fit mine de partir, puis s'arrêta et me fixa avec un demi-sourire. Puis il secoua la tête et rit comme si de rien n'était.

— Désolé... Je me demandais simplement comment cet idiot repoussant de Charlie pouvait avoir une sœur si belle.

Et, parce que j'avais quinze ans et que personne ne m'avait encore jamais embrassée, je rougis du sommet du crâne au bout des orteils, et décidai que j'aimais vraiment bien cet ami de mon frère grand et mignon. Je ne me rappelle pas exactement ce que j'ai dit. Je m'étais sans doute contentée de glousser sottement. Bref, Adam disparut avec les bières, et ce que je regardais à la télé perdit tout son intérêt. Je passai l'heure qui suivit assise en tailleur sur le tabouret, ma jambe du dessous légèrement relevée pour ne pas que ma cuisse soit écrasée et semble grosse. Je travaillai également une sorte de posture de trois quarts pour qu'Adam voie bien mes pommettes s'il revenait. Je jouai probablement avec mes cheveux. Je ne fis vraiment que ça : paraître sexy et attendre. Au bout d'une demi-heure, je sautai du tabouret et courus – littéralement – vers l'étagère où Maman rangeait ses

magazines d'intérieur, en attrapai un au hasard et retournai à ma place. Pendant les quarante minutes qui suivirent, j'étais la fille qui était belle tout en lisant un magazine. Quand Adam revint, je parcourais un article sur les accessoires de salle de bains en chrome, et je ne remarquai pas qu'il était dans la pièce avant qu'il se tienne juste à côté de moi.

— Bouh.

Il me tapa doucement sur l'épaule.

— Oh, mon Dieu ! Oh, Adam. Salut.

Je posai la main sur ma poitrine, où mon cœur battait la chamade et menaçait de sauter hors de mon corps sous le coup de la peur et de la présence de l'homme qui occupait mes rêves depuis très peu de temps. Il se tenait si près que je pouvais le sentir.

— Désolé, je ne voulais pas te faire bondir... Enfin, en fait si, un peu.

Et il me décocha le sourire coquin le plus adorable que j'aie jamais vu.

— Ah oui ? répondis-je dans un sourire tout en écarquillant les yeux.

Je flirtais ! Je ne savais même pas que j'en étais capable ! Pourtant, j'avais vu ma mère le faire souvent. Rien de choquant, seulement un rire de gorge à une plaisanterie d'un contact professionnel de mon père ou une main posée légèrement sur un bras alors qu'elle parlait. Peut-être que c'était génétique.

Adam haussa les épaules.

— Tu étais si jolie et tellement concentrée sur ton magazine... Je n'ai pas pu résister, désolé.

Il ne semblait pas l'être.

— Ça va, assurai-je. Ma lecture n'était pas si intéressante que ça.

Je tournai le magazine pour qu'il puisse le voir. Il survola rapidement la page, un sourcil haussé, avant de tourner la tête. Je rosis (était-ce ridicule ?) et me dépêchai de le poser avant de me redresser.

— Bref, pardon... Est-ce que tu cherchais quelque chose ?

Je réfléchis à ce que l'un des amis de mon frère pourrait vouloir dans la cuisine. Il savait visiblement déjà où se trouvait l'alcool.

— Des glaçons ? Ou autre chose ?

Il fourra ses mains dans les poches de son jean et haussa à nouveau les épaules.

— En fait je... euh... te cherchais, pour être honnête.

— Oh ! (Je tentai de paraître surprise et un peu confuse, pas comme si j'avais passé la dernière heure à espérer plus que tout que cela arriverait.) Eh bien, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Il me tendit la main.

— Tu viens faire un tour ?

— OK !

Je sautai du tabouret et enroulai mes doigts autour des siens. C'était le moment le plus excitant – sexuellement parlant – de toute ma vie. Je ne plaisante pas, c'était vraiment le cas. La sensation n'était pas seulement localisée dans ma main, et je dus me gratter vigoureusement derrière l'oreille pour m'empêcher de m'évanouir comme une dame du XIX^e siècle. Je me demandais où Adam avait prévu d'aller. Nous nous orientâmes vers le jardin, mais celui-ci était plein d'amis de Charlie, soûls, alors finalement il me fit faire le tour de ma propre maison, ce qui était plutôt étrange. Nous ririons en y repensant, plus tard : le premier rendez-vous le plus bizarre du monde. Je ne me souviens pas de

quoi nous avons discuté – la conversation devait être maladroite. Il s’arrêta devant la salle de bains et je l’imitai. Il me regarda. Je savais ce qui allait se passer, mais je n’arrivais pas à y croire.

— Cass, est-ce que je peux t’embrasser ?

Et sans attendre ma réponse, il se pencha et posa doucement ses lèvres sur les miennes. Tout mon corps réagit au quart de tour. Quand sa langue entra dans la danse quelques secondes plus tard, je fis mon possible pour garder l’équilibre. Les baisers restent ce que je préfère. J’aime tout ce qui va avec, bien sûr, mais c’est tellement intime quand nos lèvres touchent celles de quelqu’un d’autre. Au bout de quelques minutes, il s’écarta et me contempla longuement en faisant la moue. Il semblait réfléchir à quelque chose. Une seconde plus tard, il me demanda :

— Est-ce que tu crois que Charlie m’en voudrait si je te revoyais ?

— Charlie ? Pourquoi est-ce que ça l’ennuierait ? m’étonnai-je, réellement confuse.

— Eh bien, c’est ton frère.

— Ouais, mais il s’en fiche, assurai-je rapidement. Je suis sérieuse... Enfin, il s’intéresse à moi... mais il se fiche de ça. Je crois que la simple idée de se préoccuper de comment je vis ma vie le déconcerterait.

Adam attrapa mon menton entre son pouce et son index.

— Le « déconcerterait », hein ? (Il sourit.) Tu es mignonne.

Le jour suivant, Adam était venu me chercher. (Il était venu me chercher ! Dans sa voiture ! Je n’avais eu le droit de prendre le bus toute seule que l’année précédente !) Il me conduisit dans les South Downs, et nous marchâmes longtemps, tout en nous arrêtant régulièrement pour nous embrasser. Et cette fois-ci, nous discutâmes. Il me dit qu’il avait un grand frère, et un plus petit, que ses parents avaient divorcé quand il avait trois ans mais qu’il s’entendait bien avec eux, que ses frères lui prenaient la tête, et que son ambition était de devenir millionnaire avant ses vingt-cinq ans. Je lui parlai de ma famille et lui dis que je voulais être avocate. (Je ne lui parlai pas de mon but de devenir Premier ministre. Après qu’il m’aurait dit qu’il voulait être millionnaire, ça aurait donné l’impression que je voulais être meilleure que lui ou que je me moquais de lui.) Je n’arrivais à imaginer aucun des garçons de l’école avec une idée aussi précise de ce que serait sa vie. J’aimais l’idée qu’Adam soit aussi ambitieux que moi. J’aimais sa confiance en lui. Et j’étais vraiment fan de sa légère barbe de plusieurs jours, de sa mâchoire bien dessinée et de son corps fin et sexy.

Pendant le dernier intervalle baisers, il passa sa main sous mon haut et je le laissai faire. Après, nous allâmes chercher du chinois et il m’emmena chez lui.

Quand nous eûmes fini de manger, je ramassai les cartons vides et les empilai dans le sac en plastique d’où ils venaient avant de le refermer en nouant les lanières.

— Est-ce que je dois jeter ça dans la poubelle dehors ? m’enquis-je. Ça va remplir celle de ta cuisine... Quoi ? Qu’est-ce qui te fait rire ?

Il tremblait de rire. Il m’arracha le sac des mains et le jeta dans le couloir, au-delà de la porte, puis m’attira sur lui. Il m’enlaça.

— Je me fiche des poubelles, déclara-t-il en souriant. (Il m’embrassa, puis arrêta et me scruta sérieusement pendant quelques secondes.) C’est à toi que je pense, Cass.

Avec le recul, je me dis que c’était le dialogue le plus surfait du monde, mais nous étions jeunes et j’estimais alors que c’était le top du romantisme. Après plusieurs minutes de baisers délicieux, il fit mine d’ôter mon haut, et je me crispai.

— Ça va ? m'interrogea-t-il.

Je souris.

— Oui, c'est juste que...

Ses yeux plongèrent dans les miens, mais pas de façon gênante. Son regard était doux et intense à la fois... et très efficace. Je pus sentir mes résolutions – ou ma peur, peut-être – voler en éclats.

— Cass, je t'apprécie vraiment, murmura-t-il en me caressant la joue du pouce. On sera ensemble. Je veux être avec toi. Je veux exprimer la puissance de ce que je ressens pour toi.

Il prit ma main et la plaça... eh bien, sur son jean. Je n'ai pas besoin de préciser où. Ses pupilles étaient dilatées et son regard presque flou.

Je voulais le faire, mais en même temps mon cœur battait la chamade et je n'arrivais pas à inspirer assez fort.

— Adam, je suis vierge.

Il me sourit.

— Je sais, ma chérie. (Il coinça une mèche de cheveux derrière mon oreille.) Ça va aller. Laisse-moi t'apprendre.

Tout ce que je trouvais à répondre fut « OK ». Je n'aurais jamais cru perdre ma virginité comme ça, même dans mes rêves les plus fous. Je ne courais pas vraiment après des pétales de rose étalés sur les couvertures ou des bougies, mais j'espérais que je serais bien installée dans une relation longue et que ça serait notre première fois à tous les deux. Mais j'étais intelligente, pas vrai ? Je savais qu'un rêve restait imaginaire, loin de la réalité. Peut-être que ça serait toujours comme ça. Et j'aimais vraiment, vraiment beaucoup Adam. L'intensité de ces sentiments m'effrayait.

Étrangement, je ne me souviens pas vraiment de l'acte. J'eus mal au début, il transpira beaucoup et après je tentai de ne pas pleurer pour ma pauvre virginité perdue alors qu'il plantait de petits baisers sur ma gorge tremblante et qu'il me disait que j'étais incroyable. Mais finalement, Adam avait raison. Nous allions être ensemble.

Je me rappelle avoir parlé de lui à Sarah, Donna et Ashley à l'école, le jour suivant. Je ne leur dis pas que nous avons couché ensemble, même si j'admis une semaine plus tard que nous l'avions fait lors de notre second rendez-vous. Ashley et Donna étaient impressionnées et, comme je le pensais, Sarah fut choquée et un peu blessée que je ne le lui aie pas dit plus tôt. Je lui dis qu'elle comprendrait quand son tour viendrait, ce qui, je m'en rends compte, n'était pas très sympa, alors je n'aurais pas dû être étonnée qu'elle fasse la tête. Je n'aurais rien voulu leur dire du tout, mais j'étais incapable de garder les choses pour moi quand Adam était concerné. Depuis cette première nuit, nous nous étions parlé au téléphone tous les jours et avons passé tout le week-end ensemble.

Je m'enfuis presque de l'école pour aller le retrouver, le vendredi soir. Il était appuyé contre la grille, beau et délicieusement dangereux avec son jean qui descendait bas sur ses hanches et son blouson noir. Un groupe de filles de seconde avançait vraiment lentement et m'empêchait de passer, ce qui m'énerva mais me permit de voir qu'elles l'admiraient ouvertement.

— Tu adores ça, pas vrai ? lui demandai-je pour le saluer.

Il se tourna et se fendit d'un immense sourire. Il me serra si fort contre lui qu'il me fit décoller.

— Ma chérie ! Tu m'as *tellement* manqué !

— Ah ! Adam, repose-moi ! dis-je probablement sans conviction.

— Salut, tout le monde, lançai-je. Voici Adam. (Je posai ma main dans le bas de son dos.) Adam, je te présente Sarah, Ashley, Donna, Jack, Ollie et Rich.

Ils se saluèrent et je m'assis pendant qu'Adam allait nous chercher à boire. Il ne proposa rien aux autres, ce que je mis sur le compte du stress. (Environ trois ans plus tard, il n'avait toujours pas payé de tournée. Eh bien, personne n'est parfait...)

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? soufflai-je aux autres après m'être assuré qu'il ne pouvait pas entendre.

— Je pense que... tu as bien joué, miss, dit Ashley en m'offrant la paume de sa main pour que je la tope. Respect.

Sarah hocha la tête et sourit.

— Il est vraiment mignon, ma puce.

Tout le monde y alla de son commentaire positif, même si, bien évidemment, les garçons furent plus réservés. Les filles n'ont aucun problème à dire qu'une autre fille est belle, mais je n'ai jamais entendu un garçon hétéro dire qu'un autre garçon était séduisant. Nous autres les filles n'étions pas toujours avantagées, mais on était obligées d'éprouver de la pitié pour les garçons et la censure qu'ils s'imposent. C'est normal qu'ils deviennent fous par moments, leurs cerveaux doivent accumuler autant de pression qu'une cocotte-minute.

Bref, le reste de la soirée se passa bien. Mes amis discutèrent. Ollie et Ashley essayèrent tout particulièrement d'inclure Adam dans les conversations. Il ne dit pas grand-chose, mais ça n'était pas grave. Sur le moment, je pensais que la rencontre se passait vraiment bien. Peut-être que j'en faisais un peu trop, mais alors seulement un tout petit peu. Ce n'est pas comme si j'avais sauté sur la table pour y danser, mais après que nous avons quitté le pub, pendant qu'Adam me ramenait à la maison, il devint silencieux.

— Ça va ? lui demandai-je en lui serrant la main.

— Ouais.

Il se détourna et cracha dans le caniveau. La première fois qu'il l'avait fait, j'étais trop impressionnée par lui pour lui faire une remarque et c'était probablement trop tard à ce moment-là. Mais je détestais ça. C'était dégoûtant, seuls les porcs faisaient ça. Ça ne lui correspondait pas du tout.

— Ça n'a pas l'air.

Je tentai de conserver un ton léger. Il ne répondit pas, et un tourbillon de peur grossit dans mon estomac à chaque nouvelle seconde de silence. Tout à coup, il s'arrêta, m'attira contre lui et me serra dans ses bras.

— Je préfère *ma* Cass, dit-il, sa joue posée sur le sommet de mon crâne. Je n'aime pas comment tu es avec tes amis.

Le tourbillon s'était transformé en tornade. Je déglutis difficilement.

— Comment ça ?

— Eh bien, normalement, tu ne ressembles pas à quelqu'un de quinze ans. Mais avec eux, si. Ils sont tellement gamins comparés à la façon dont tu te comportes avec moi en temps normal. Et qu'est-ce qu'elle a, Ashley ? Elle est quoi, gothique ?

— Non, elle est juste elle-même.

Après coup, j'eus envie de dire à Ashley comment je l'avais décrite, parce que je pensais qu'elle serait impressionnée, mais je ne l'avais jamais fait. Adam renifla.

— Eh bien, je suppose que le fait de sortir avec une écolière m'oblige à supporter ses amis.

— Je suppose, répondis-je faiblement.

Ses mots m'avaient piquée et, au fond, je pensais que c'était un connard, mais j'avais trop peur de le perdre pour dire quoi que ce soit. Et même à ce moment-là l'idée qu'il puisse être jaloux me traversa l'esprit, même si je ne la laissai pas s'installer. Après tout, nous étions ensemble depuis moins d'un mois. Je ne voulais pas tirer la queue du diable en faisant des vagues.

Un an plus tard, Adam et moi étions fous amoureux et toujours aussi soudés. Lui et mes amis se haïssaient, mais mes parents l'adoraient et pour mon seizième anniversaire j'eus le droit de passer la nuit chez lui. C'était le bon temps...

De retour en 2013, Maman me sortit de mes songes en m'apportant une tasse de thé, et je me dépêchai de me préparer pour mon dîner romantique. Sous la douche, je chantai des classiques des Black Eyed Peas (enfin, pour moi, ce *sont* des classiques...) à tue-tête pour repousser la pensée « mes amis haïssent mon petit ami » et faire de la place au « youpi ! mon copain m'emmène dîner dehors ! ». Une fois propre, j'enfilai les sous-vêtements Agent Provocateur qu'Adam m'avait offerts pour Noël l'année précédente, la robe Topshop édition limitée qu'il adorait et mon boléro gris. Je préparai rapidement un sac avec mon maquillage et une tenue pour le lendemain (je gardais toujours une brosse à dents, du démaquillant et de l'hydratant chez Adam) et me brossai les dents. J'étais prête ! Je m'empêchai de crier pour parler à Maman en descendant l'escalier, parce que je savais que ça l'énervait, et je courus jusqu'à la cuisine, là où j'étais sûre de la trouver. Et elle y était effectivement, debout devant la cuisinière, à touiller quelque chose qui sentait délicieusement bon et devait être bourré de calories. Un ragoût à la saucisse, à moins que je ne me trompe royalement. Un des plats préférés de Papa. Il adore tout ce qui est à base de porc.

— Est-ce que tu peux me conduire en ville, Maman ?

J'allais boire, je préférais donc ne pas prendre ma voiture.

Elle se retourna et me sourit avec réticence tout en examinant ma tenue.

— Tu es ravissante, ma chérie. Quelles chaussures est-ce que tu vas porter ? Tes escarpins gris ?

Je remplis un verre d'eau de la carafe filtrante et le bus rapidement avant de répondre :

— Plutôt des bottines noires, je ne veux pas que ça soit accordé avec le boléro.

Elle pencha la tête sur le côté et fit une moue songeuse.

— Oui. Tu as probablement raison. (Elle sourit légèrement.) Ma fille a tellement de goût...

Elle éteignit la cuisinière, attrapa ses clés sur le portant dans le cellier, et nous fîmes crisser le gravier devant la maison pour rejoindre la voiture.

Maman se gara devant l'hôtel.

— Je suppose que tu vas rentrer à la maison ce soir, puisqu'on est en semaine ?

Je levai les yeux au ciel.

— Eh bien, je risque de passer la nuit chez Adam. Il habite plus près de l'école, Maman. (Comme elle le savait déjà. J'ouvris la portière.) Je te dirai ce que je fais, OK ? Bisous.

Je claquai la portière et, sans hésitation (je ne voulais pas me laisser le temps d'être intimidée par le luxe et la taille de l'imposant immeuble couleur crème), je gravis les marches menant à l'entrée avant de traverser le hall. (Est-ce qu'on parle bien de hall dans ce cas ? Un vestibule ? Une réception ? Bref, vous comprenez.) J'espérais que je trouverais le bar sans avoir à demander mon

chemin. Heureusement pour moi, ce fut ce qui se passa. Je savais que je serais là avant Adam, alors je ne jetai qu'un coup d'œil rapide à la pièce avant de choisir une table près de la fenêtre et de m'asseoir. Je venais de sortir mon téléphone pour lui dire où je m'étais installée quand une ombre passa devant moi.

— Oooh, tu es en avance ! dis-je en levant les yeux. (Mais ce n'était pas Adam. Je restai bouche bée de surprise.) Jack ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Il était sur son trente et un – pas un cheveu décoiffé, et une bonne odeur de parfum – et souriait nerveusement.

— Oh, mon Dieu, c'est tellement bizarre, continuai-je. Est-ce que tu as un rendez-vous galant ? souris-je d'un air taquin.

Mais mon sourire disparut. Il semblait un peu mal à l'aise.

Et tout à coup, je compris. Les fleurs ne venaient pas du tout d'Adam. Elles étaient de Jack ! Pendant quelques minutes, je restai coite. Je lui en voulais de m'avoir joué un tour (pourquoi est-ce qu'il n'avait pas précisé que c'était de sa part, sur la carte ?), mais j'étais également touchée qu'il ait fait un tel effort. On aurait dit que ses cheveux avaient été peignés par sa mère. Et j'étais vraiment déçue qu'Adam n'ait rien fait de romantique, finalement.

— Pourquoi ? demandai-je, plus stupéfaite qu'énervée.

Il sourit faiblement.

— Pour te faire une surprise, je crois... (Il attrapa une serviette et commença à la tordre.) J'ai juste trouvé ça sympa qu'on déjeune ensemble, l'autre jour, à l'école... et tu mérites, tu sais, une compensation. Pour ce qui s'est passé l'autre soir, tu vois. Tu as fait à manger pour Sarah, et tout. (Il prit une inspiration, posa la serviette puis la reprit.) Tu n'as pas souvent l'occasion d'aller prendre un verre avec tes amis, c'est tout.

Je souris de nouveau.

— Oh, cool, est-ce que tout le monde vient ?

Je me tournai vers la porte, tout à coup excitée à l'idée d'une soirée surprise avec tout le groupe.

— Euh, non, en fait, précisa-t-il rapidement. C'est juste, genre, toi et moi.

— Oh...

Je me frottai le front. Rien que le fait d'imaginer ce qu'Adam dirait s'il l'apprenait me donnait des palpitations.

— Alors, qu'est-ce que tu veux boire ? demanda Jack avec un peu trop d'entrain.

— Euh, un verre de vin blanc, s'il te plaît.

Je souris encore, car on m'avait inculqué la politesse.

— Super. Je reviens tout de suite.

Alors qu'il était parti, j'effaçai mon message pour Adam à moitié écrit en remerciant Dieu de n'avoir pas eu le temps de le terminer. J'envoyai rapidement à Sarah :

« Je suis dans le bar d'un hôtel avec Jack !!!! C'est fou !!! »

Je rangeai rapidement mon téléphone alors qu'il revenait avec nos verres. Je sirotai ma boisson tandis qu'il descendit la moitié de sa bière en une gorgée.

— Bon. C'est vraiment sympa. (Il me sourit de toutes ses dents.) Et j'adore ta tenue, tu es éblouissante.

Je lissai ma robe sur mes cuisses.

— Merci. C'est une de celles qu'Adam préfère.

Le sourire de Jack s'effaça.

— Ah, d'accord.

Mon cœur fit un bond et, tout à coup, je dus faire face à la vérité. Je suppose que j'avais toujours su que Jack m'aimait beaucoup, mais que je pensais que ce n'était qu'un coup de cœur. Je n'aurais jamais cru qu'il m'aimait à *ce point-là*. Pas comme ça. Mais à quoi est-ce qu'il pensait en me donnant rendez-vous ? J'étais avec Adam. Genre, totalement et ouvertement avec Adam. Mais Jack était un de mes meilleurs amis. Est-ce qu'il serait vraiment blessé si je refusais de rester pour un seul verre ? Est-ce que je l'avais induit en erreur sans le vouloir ? Peut-être que je lui devais un face-à-face. Alors je restai et priai pour qu'aucun ami d'Adam ne nous voie.

Je m'éclaircis la voix.

— Alors, comment ça va ?

Jack hocha la tête. Il était plus détendu maintenant qu'il avait bu un verre.

— Ça va. J'ai terminé ma candidature pour l'université, alors ça, c'est bon.

— Oh, bravo ! Est-ce qu'elle te convient ?

Ça, ça pouvait aller, c'était des sujets généraux.

— Je crois, oui... Et toi ?

Il croisa mon regard pour la première fois, mais ne comprit pas ce que j'essayais de lui dire. Il baissa les yeux vers sa bouteille de bière.

— J'attends une réponse de Cambridge, expliquai-je. Je suis presque sûre qu'ils vont me refuser. Mon entretien était raté.

Je gigotai sur ma chaise en me rappelant ce jour, le mois précédent. C'était comme s'il avait eu lieu des décennies auparavant, dans une autre vie.

Jack grimaça avec compassion.

— Mince. Tu es dégoûtée ?

Je haussai une épaule.

— Pas vraiment. Je pensais au Sussex, de toute façon, pour rester proche d'Adam.

Je me sentais mal de parler de lui tout le temps, mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? C'était mon petit ami. Je n'aurais pas dû culpabiliser à ce propos, pas vrai ?

— Ah ouais, bien sûr.

Il arracha l'étiquette de sa bouteille de bière en faisant la tête. J'eus pitié de lui et je changeai de sujet.

— Ashley semble vraiment heureuse, non ? C'est bizarre de la voir toute gnanngnan.

— Ouais, admit-il en souriant bravement. Je suppose que ça peut arriver à n'importe qui.

Je me sentais très mal. C'était ma faute. C'était obligé. Sinon, pourquoi aurait-il eu l'idée de m'inviter dans un bar comme ça ? Je passai à un sujet qui n'avait vraiment rien à voir avec les couples.

— Est-ce que tu as parlé à Rich ? Comment il va ?

— Hmm. Pas très bien.

Je pouvais le voir partagé entre le fait de ne pas vouloir parler d'un ami derrière son dos et l'occasion de pouvoir avoir une discussion à cœur ouvert avec moi. Cette dernière option l'emporta :

— C'est entièrement à cause de la mort de sa grand-mère. Enfin, pas complètement, mais... (Il se racla la gorge.) Il ne s'en remet pas.

— Pauvre Rich, dis-je. Aucun d'entre nous ne sait vraiment ce qu'il traverse.

Jack hocha la tête.

— Tout à fait, et ça fait partie de ce qu'il vit mal.

Je pris une nouvelle gorgée de vin.

— Je suppose que ce qui concerne sa sexualité doit être difficile aussi.

Mais là-dessus, il se referma. Jack n'aimait pas les potins. Alors il changea de sujet, je commandai une nouvelle tournée, et finalement il se détendit assez pour que nous puissions discuter plus ou moins normalement. Ce n'était pas exactement comme quand nous déjeunions ensemble ou sur le chemin de l'école, mais autant que possible au vu des circonstances. Je restai jusqu'à dix heures moins dix, puis me levai pour partir.

— Je vais y aller. On a école demain, et tout ça.

Je souris d'une façon que j'espérais nonchalante et enfilai mon boléro. Jack se leva.

— J'ai passé une excellente soirée, Cass. Merci d'être venue.

— Merci d'avoir organisé ça. C'était sympa, dis-je avec légèreté en boutonnant mon gilet.

Jack s'éclaircit la voix.

— Alors, euh... On devrait recommencer, un de ces jours.

Je levai les yeux pour croiser son regard, et le vis me fixer avec espoir. Mon estomac se contracta de nouveau. Je n'arrivais pas à croire que je doive lui dire ça, à lui. Je lui en voulais presque de me faire subir ça.

— Écoute, Jack... (Il baissa les yeux et se rassit lourdement.) Tu es une personne adorable, mon chéri... euh, Jack, dis-je doucement. J'aime vraiment être avec toi, mais c'est plus compliqué que ça. (Je cherchais un moyen de lui dire sans le blesser plus que nécessaire.) Je me concentre sur mes études, tu comprends ?

Je fis le tour de la table, me penchai et l'enlaçai avec force. Il m'étreignit en retour.

— OK, Cass, je comprends.

Il se leva et je l'observai, m'attendant à le voir détruit, mais au lieu de ça, il souriait.

— Alors, on ne devrait plus... faire ça, précisai-je en désignant la table et nos verres vides.

— Ouais, non, enfin, je comprends, d'accord. Est-ce que tu veux qu'on partage un taxi ?

— Non, Jack. (Je l'étudiaï, les yeux plissés.) On se voit à l'école, alors.

— Ouais, à plus.

Il me salua rapidement de la main et sortit de la pièce.

Je le regardai partir en ayant envie de pleurer. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond, chez moi ? Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas avoir de relation normale avec les gens ? Mes amis m'abandonnaient, à cause de moi Jack pensait avoir ses chances avec moi et il y avait mon entretien à Cambridge. J'avais failli laisser quelque chose arriver là-bas. Quelque chose qui aurait tout ruiné. *Tu penses que tu es douce et gentille*, me moquai-je. *Mais tu ne l'es pas*. Je chassai mes larmes, attrapai mon téléphone et appelai ma mère pour qu'elle vienne me chercher.

7

Mon entretien avait eu lieu la semaine précédant Noël. Maman avait voulu m'accompagner, mais je l'avais persuadée que j'avais besoin d'être seule. Comme une sorte de rite de passage, etc. Alors j'étais montée dans le train par un matin sombre et froid de décembre, et j'avais regardé par la fenêtre en m'imaginant toutes les façons possibles dont la journée pourrait se dérouler. Ma mère m'avait expliqué ce qui s'était passé lors de son propre entretien, mais c'était il y avait environ cent ans... (« N'exagère pas, ma chérie. ») J'étais pratiquement sûre que la forme avait changé. J'avais cependant fait des recherches sur Google et je m'étais entraînée avec le conseiller d'orientation de l'école, alors je me sentais aussi prête que je pouvais l'être. Ce qui ne m'empêcha pas de boire une bouteille entière de remède à base de fleurs de Bach, tellement j'étais nerveuse. Ma langue était endormie. Pas vraiment l'idéal pour se vendre. Heureusement, mon entretien aurait lieu le lendemain matin.

Alors que je parcourais le chemin entre la gare et l'université, je pris conscience de l'ancienneté et de l'importance de ce qui m'entourait et je ressentis une pointe d'excitation. C'était mon aventure – pas de parents, pas d'amis, pas d'Adam. Je me sentais petite et jeune, mais pas solitaire. Il faisait déjà sombre, et tout était éclairé et magnifique. L'université était vraiment incroyable. Et vieille. Tout était vieux et en bois, et craquait. On pouvait presque sentir l'histoire couler sur les murs comme du miel. Je me présentai à l'accueil, et l'on me dirigea vers ma chambre. Elle était immense et une baie vitrée donnait sur une pelouse. Une grande pelouse, pas simplement des petites étendues d'herbe. L'heure du dîner allait bientôt se terminer, alors je déposai mon sac et me dépêchai de rejoindre la salle à manger, qui n'était pas aussi impressionnante que le reste. Je m'étais imaginé le réfectoire de Poudlard, mais cela ressemblait davantage à une cantine d'hôpital. C'était sûrement mieux de toucher à la réalité des choses. Jusque-là, c'était un peu trop comme dans un rêve. Quelques personnes étaient encore en train de dîner, mais je m'assis seule pour avaler rapidement ma tourte au poisson. Je n'avais pas vraiment faim, de toute façon. Après ça, je retournai dans ma chambre et m'assis au bureau en bois usé pour préparer mon entretien. Ça semblait un peu bizarre d'utiliser le wifi de l'université sur mon ordinateur portable dans une chambre comme celle-là. Du vieux papier et un stylo-plume auraient été plus appropriés. (Ouais, et il y aurait aussi un vélo avec un panier sur le devant qui m'attendrait devant la porte, et je l'utiliserais pour aller jusqu'au dortoir de mon petit ami habillé d'un cardigan et d'un pantalon en toile. Il jouerait de l'alto et étudierait la neuroscience. *Tu as un petit ami, me rabrouai-je, qui est sexy, bien bâti, et qui ne voudrait pas jouer d'un instrument à cordes pour tout l'or du monde. Arrête de vouloir coller au mythe.*) Je me couchai tôt, dans mon lit étroit qui sentait l'école, et m'endormis.

Le matin suivant, je me levai tôt et me dépêchai d'aller prendre ma douche, mais apparemment, j'étais la première debout. Je pris mon temps pour m'habiller puis descendis pour le petit déjeuner. Je me servis quelques toasts et du jus de pamplemousse que j'apportai à une table où trois personnes étaient déjà assises autour d'assiettes pleines de bacon et d'œufs. Je souris rapidement en guise de salutations et m'installai. Je déteste manger devant des gens que je ne connais pas, alors je tripotai mes toasts tout en buvant mon jus.

— Tu es là pour quoi ? demanda un garçon à l'accent du Nord qui avait les cheveux frisés et l'air sérieux.

J'allais répondre « mon entretien » quand je me rappelai que nous étions tous là pour ça, alors je souris et répondis :

— Le droit, et toi ?

— La littérature anglaise. (Il but une gorgée de son thé, et sa pomme d'Adam fit un bond sous une barbe de plusieurs jours.) Milly veut étudier l'anthropologie.

Il désigna une fille noire avec de longs cheveux raides et des lunettes. Elle leva la main pour me saluer.

— Hello !

Je l'imitai.

— Salut. Moi, c'est Cass, au fait.

— Tom, dit le garçon aux cheveux frisés.

Milly, Tom et moi nous tournâmes vers la quatrième personne à notre table, un garçon indien qui portait un costume et qui était tellement concentré sur son iPad et des fiches de révision qu'il ne nous entendait pas.

— Alors, comment est-ce que vous vous connaissez ? demandai-je à Tom et à Milly.

Elle secoua la tête.

— On a juste parlé dans la salle commune hier soir. Tu viens d'où ? Je suis de Bristol. Ça m'a pris une éternité pour arriver ici hier.

Elle sourit rapidement et remonta ses lunettes du bout de l'index.

— Brighton, dis-je. C'est beaucoup moins loin.

Mon Dieu, c'était une vraie torture ! Personne ne pouvait vivre autre chose qu'un enfer de stress dans ces circonstances. Je n'allais certainement pas gagner un prix pour ma repartie.

— Mon Dieu, je raconte n'importe quoi, s'écria Milly comme si elle lisait dans mon esprit. Je n'arrive même pas à formuler une phrase complète. Qu'est-ce que ça va donner pendant l'entretien ?

Elle me lança un regard tellement paniqué qu'il en était amusant. Je ris.

— C'est clair, je ressens exactement la même chose, me plaignis-je. J'espère que je vais me calmer quand ça va commencer.

— Oh oui, moi aussi, abonda-t-elle. Je me mets dans la peau d'un étudiant de Cambridge à la seconde même.

Elle ferma les yeux et ondula des mains à côté de son visage comme un acteur se préparant à jouer du Shakespeare.

— Peut-être que l'on pourrait se retrouver plus tard et comparer nos impressions ? suggéra Tom. Tenez, voilà mon numéro.

Il énuméra une suite de nombres que nous rentrâmes avec obéissance dans nos téléphones, mais je n'étais pas sûre de vouloir faire un débriefing. Qu'est-ce que ça changerait ?

— Bon, je ferais mieux d’y aller, lança Tom. (Il essuya sa bouche avec sa serviette et se leva. Il était plutôt grand.) On se retrouve peut-être tout à l’heure.

— Je vais y aller aussi, ajouta Milly. Il me reste quelques révisions de dernière minute.

Et elle le suivit. Peut-être qu’ils avaient fait des choses ensemble, la veille au soir.

Mon entretien était... je ne sais pas. Bizarre. Deux hommes d’âge moyen m’ont posé des questions. Celui qui parla le plus avait des yeux pétillants et d’épais cheveux gris en bataille. Sa voix était douce et il parlait lentement, ce qui me donnait envie d’écouter ce qu’il avait à dire. Il était effrayant de façon inspirante. Je voulais l’impressionner. Je serais incapable de vous dire à quoi ressemblait l’autre. Il n’était là que pour prendre des notes, pour ce que j’en ai vu. Après coup, il m’était impossible de dire si je m’en étais bien sortie. Aucun d’entre eux ne m’avait laissé voir si mes réponses aux questions étaient bonnes ou mauvaises. En y réfléchissant bien, je supposais que c’était mauvais signe. J’étais surprise d’être aussi déçue.

Je traversai lentement « la cour », puisque c’est comme cela qu’on appelait l’espace entre les bâtiments, à ce qu’on m’avait dit. J’avais froid et je ne me sentais pas bien. Tom, le garçon du petit déjeuner, était assis sur un banc. Je sortis ma main de ma poche pour le saluer de loin, mais il me fit signe d’approcher.

— Coucou ! Alors, ça s’est passé comment ?

Je fis la moue et haussai les épaules. Il hocha la tête.

— Pareil pour moi. Écoute, on a prévu d’aller au pub à quatorze heures. Si ça te tente...

— Merci, je viendrai peut-être.

Je ne comptais pas m’y rendre, je voulais seulement rentrer chez moi. Il y eut un silence de quelques secondes et j’étais sur le point de prendre congé quand il dit tout à coup :

— Ils ne laissent rien transparaître, hein ?

Je m’assis à côté de lui.

— Non ! C’est incroyable, je ne sais pas comment ils font.

— C’est vrai. Ils m’ont même demandé quel était mon livre préféré et j’ai donné, genre, la réponse de ma vie, mais ils ont juste commenté avec un « Oui, oui » en griffonnant quelque chose.

Il tassa du talon le gravier sous le banc.

— Qu’est-ce que c’est, ton livre préféré ? m’informai-je, curieuse.

Allait-on commencer à avoir une vraie conversation ?

— *Le Maître et Marguerite*. (Il marqua une pause le temps de voir si je connaissais, mais quand il vit que non, il ajouta :) De Mikhaïl Boulgakov. C’est, en apparence, une satire sur le système soviétique des années 1930, mais c’est en fait simplement sur l’amour, le bien et le mal... (Il haussa les épaules comme pour s’excuser.) Et c’est marrant en plus. Ça m’a collé une claque la première fois que je l’ai lu.

— Ça a l’air intéressant, je vais regarder ça, dis-je.

Il était plutôt charmant, mais un peu trop passionné.

— Tu devrais, insista-t-il avec sérieux. Et toi, alors, c’est lequel ?

Je soufflai sur mes mains gelées. J’adorais Jane Austen, les Brontë, et j’avais lu tous les livres de Marian Keyes – peut-être la liste de lecture la moins intéressante et la plus féminine de toute l’histoire –, alors je répondis :

— Je n’en ai pas vraiment. J’aime lire, mais je crois bien que je préfère les journaux.

Ça, au moins, c'était vrai.

— Je suppose que tu vas dans une école privée, lança-t-il, l'air de rien.

— Non, répondis-je, surprise et un peu étonnée. (Je le pris presque comme une question très personnelle, ce qui était ridicule.) Non, pas du tout.

— Moi non plus. Tu crois qu'on a une chance d'être acceptés ici ?

Il leva les yeux sur les murs en pierre de l'université. Ses fenêtres reflétaient la faible lueur du milieu de la journée.

— Ma mère pense qu'on a de meilleures chances. Elle dit qu'ils cherchent désespérément à accepter plus d'élèves sortant de l'école publique.

— Hmm... J'aimerais pouvoir y croire. Bref, si je suis pris, je serai terrifié, pas toi ? (Il n'attendit pas ma réponse.) Mais ça vaudrait le coup. Qu'on le veuille ou non, pouvoir mettre Cambridge sur son CV donne une longueur d'avance sur tout le monde.

— Je n'en suis pas si sûre, pour tout te dire. Si tu es bon dans ce que tu fais, peu importe l'université où tu es.

— Oui, c'est totalement vrai, admit-il. Mais je te parle du tout début, avant que les gens aient pu voir ce que tu valais vraiment dans ton domaine. Dans ce monde, ce n'est pas ce que tu fais qui compte, mais qui tu connais, et Cambridge ouvre des portes.

Je soupirai. Il avait raison, je ne pouvais pas le nier.

— Je vois ce que tu veux dire. J'ai l'impression que ce n'est pas vraiment l'endroit où j'ai envie d'aller – je serais à des kilomètres de mon petit ami, déjà –, mais l'endroit où je *devrais* vouloir aller. Genre, ça serait stupide de ma part de ne pas désirer ça.

— C'est exactement ça.

Nous restâmes silencieux quelques minutes, à regarder dans le vide. En surface, c'était une conversation déprimante, mais en fait, ça me faisait du bien de discuter avec quelqu'un qui me comprenait. Aucun de mes amis n'était vraiment dans le même bateau, et mon petit chéri adoré encore moins.

— Alors, on se voit au pub ? demanda Tom tandis qu'il se levait et rajustait son jean.

— Ouais, pourquoi pas ? répondis-je, me surprenant moi-même. À tout à l'heure.

Pour ceux qui, comme moi, ont une vie plutôt facile, il n'y a rien de plus terrifiant que l'idée de pénétrer dans un pub inconnu dans une ville inconnue pour rencontrer des gens qui ne sont guère que des étrangers. J'aurais nettement préféré rentrer directement chez moi. Je restai plantée là, devant le petit miroir de ma chambre, trousse de maquillage en main, à hésiter. Et si je me défilais ? Serait-ce vraiment si terrible ? Ne vaudrait-il pas mieux prendre le premier train pour Brighton ? Mais je fis la grimace. *Les politiciens font tout le temps des trucs angoissants*, me tançai-je sévèrement. *Si tu ne peux même pas entrer dans un pub, qu'est-ce que ce sera lorsque tu passeras au journal de vingt heures ?* Je choisis donc d'y aller, au pas de course, car mes hésitations m'avaient mise en retard. Je n'eus aucun mal à trouver l'adresse – victoire ! – et poussai la lourde porte avant de me dégonfler. Je m'attendais presque à ce que tout le monde se taise en me voyant et que seuls les bruits de tabac à chiquer et de doigts se refermant sur la détente de revolvers rompent le silence qui s'ensuivrait, mais je me trompais. En fait, l'endroit était très, très, très bruyant. Serrant les dents, je me frayai un chemin au milieu de la clientèle – qui semblait majoritairement composée d'étudiants. La salle était bondée. Je ne retrouverais jamais Tom et Milly dans un tel capharnaüm ! Mais au moment même où je me

disais que bon, j'avais fait de mon mieux, c'était bien triste, mais que je ferais mieux de laisser tomber, j'aperçus Tom qui me faisait de grands signes. Super. Je me frayai un chemin vers lui.

— Salut, Cass. On t'a gardé une place.

Il désigna une chaise de bois coincée entre un garçon en pull marin avec des cheveux longs le faisant ressembler à Jésus et une fille portant des lunettes en sablier façon années 1960 et avec des lèvres très, très rouges. Je remerciai Tom et m'assis pendant qu'il me présentait à tout le monde. J'étais bien incapable de me souvenir de tous les noms et il me les souffla plusieurs fois, ce qui était rassurant. En plus de Tom et Milly, il y avait une fille du nom de Hazel qui, à sa manière de se balancer d'avant en arrière sur sa chaise avec un pied sur la table et ses cheveux passés au henné, me rappelait Ashley ; un garçon nommé Rohan qui avait les sourcils les plus stupéfiants que j'aie jamais vus ; et Aaron et Abby, alias Jésus et Rouge à lèvres. On s'est tous salués très poliment. J'acceptai avec reconnaissance le verre de vin que Tom me tendit et but une longue gorgée qui me monta tout droit au cerveau. Vous savez, ces moments où on doit avaler sans cesse et où vos yeux ne cessent de larmoyer ? Oui, ça. Je me repris, espérant ne pas avoir l'air trop émue.

— On était en train de se dire qu'il est difficile d'imaginer que, d'ici à septembre, on pourrait bien être étudiants, remarqua Abby.

J'acquiesçai :

— Mon Dieu, ne m'en parlez pas !

(J'ai tendance à devenir un peu trop souriante et emphatique quand je suis nerveuse.)

Aaron se pencha légèrement en avant :

— Vous croyez qu'ils se doutent qu'on n'est pas à notre place ici ? chuchota-t-il en jetant des regards à droite et à gauche.

Je gloussai.

— C'est ce que je me suis dit en entrant. J'imaginai des buissons virevoltants, comme dans les westerns.

Je croisai mes doigts devant moi.

Il applaudit en éclatant de rire, se laissant aller en arrière sur sa chaise.

— Des buissons ! Parfait ! J'adore !

J'eus un sourire enchanté – apparemment, je n'étais pas la seule à en faire un peu trop en société.

— Sur quoi portait ton entretien ? lui demandai-je.

— Lettres classiques, répondit-il. Je n'ai jamais su résister aux déclinaisons de verbes et aux héros grecs.

Je souris poliment, même si j'avais l'impression qu'il avait répété cette réplique.

— Tu es la seule à avoir choisi le droit, intervint Tom.

Avait-il seulement écouté ? En ce cas, étant donné le niveau de bruit ambiant, il lui aurait fallu tendre l'oreille. Il désigna les autres de la main :

— Rohan et Abby ont pris lettres anglaises et Hazel histoire.

Celle-ci eut un sourire railleur et dit d'une voix traînante :

— Oh, merci ! (Elle se passa les mains dans les cheveux et ferma les paupières.) Putain, je ferais n'importe quoi pour une clope. Vous fumez, vous ? (Nous secouâmes tous la tête.) Quels bons petits.

Elle leva les yeux au ciel, tira de Dieu sait où une petite boîte métallique et y ajouta un paquet de feuilles à rouler. Bien joué. Si on l'ennuyait tant que ça, elle pouvait toujours aller se faire voir chez les Grecs.

— Ne nous emballons pas, dit Abby d'une voix à la Enid Blyton. Chacun ses goûts et tout ça.

— Oh, nom d'une pipe en bois.

Hazel égrena un rire cristallin et nous observa, mais si elle croyait qu'on allait prendre son parti, elle se trompait. Faute de réactions, elle haussa les épaules et se remit à déposer du tabac sur sa Rizla. En y réfléchissant bien, elle n'avait rien à voir avec Ashley.

— J'imagine que vous venez tous du public, alors ? dit Tom, qui semblait faire une fixette sur le sujet.

Hazel étira ses lèvres en une fine ligne et fit jouer ses épaules comme pour dire, *Nnng, c'est compliqué.*

— Eh bien, je suis allée dans le privé jusqu'au certificat d'études, mais j'ai continué dans un collège public. C'est tellement plus *authentique*, non ? (Elle lécha le bord de sa feuille.) C'est sûr, y a que des racailles là-dedans, mais on ne peut pas tout avoir. De toute façon, on me prédit quatre « A », alors...

Elle ne finit pas sa phrase, si toutefois elle n'était pas terminée.

Ce fut à cet instant que, pour la première fois, je compris que quelqu'un pouvait être à la fois intelligent et borné, parce que, quelles que soient ses notes, Hazel était une idiote. Je croisai accidentellement le regard d'Aaron, qui grimaça et articula un « Ouah ! » silencieux. Je souris en lui décochant un regard signifiant, *Je sais !* Après ça, Hazel se retrouva toute seule pendant que nous autres discussions entre nous. Je les aimais bien ; ils étaient sympas. Et au fur et à mesure que la soirée avançait et que les verres se succédaient, la conversation se détendit.

— Est-ce que tu as repéré des clubs et des associations où tu pourrais t'inscrire ? demanda Abby après un échange endiablé sur les célébrités qui avaient étudié à Cambridge. Il y en a un nombre incroyable !

— Je sais, reprit Rohan, il y en a six cents, ou quelque chose comme ça. J'étais particulièrement intéressé par le « club des sciences amORAles » jusqu'à ce que j'y regarde de plus près et constate qu'il ne disait pas « immORAles ».

— « Sciences immORAles » sonne malsain... et passionnant, déclara Abby, qui commençait à me plaire.

Elle avait un sens de l'humour à froid tel que j'en avais rarement rencontré. Un quart d'heure plus tard, on parcourait les dépliants des différentes sociétés en brillant le nom des clubs où on s'inscrirait volontiers. Certains étaient débiles, d'autres captivants au point d'en être douloureux. La Société de débats, la Revue des étudiants, la Société du thé... Je voulais les rejoindre toutes.

— Argh, enlevez-moi ça ! s'écria Milly alors que les cris et les rires allaient crescendo. (Elle posa une main tremblante sur son cœur.) C'en est trop ! Je ne veux pas y penser tant que je ne suis pas sûre d'être acceptée. C'est une vraie torture !

J'acquiesçai frénétiquement :

— C'est vrai ! C'est vrai ! (HmMMM. Un peu bourrée.)

Tom leva son verre :

— D'accord, faisons un vœu. (Il ferma les yeux, impassible, pendant que nous autres nous moquions de lui. Il sourit.) Bon, d'accord, pas un vœu, une promesse... un pacte. Un PACTE ! Oui, voilà !

— Heureusement que ce rade refuse l'entrée à ceux qui ont trop de vocabulaire, remarqua Hazel d'un ton sarcastique en revenant de sa seconde pause-clope.

C'était certainement une blague, mais elle n'avait certainement pas mérité le droit de se moquer de nous. Nous décidâmes donc de l'ignorer.

— Et en quoi consiste ce pacte, Tom ? insista Aaron, qui levait déjà son verre en attendant le toast.

— Bien. Même endroit, à huit heures du soir, le premier jour du trimestre. On se retrouve tous ici même. (Il passa lentement son verre devant chacun de nous tour à tour.) Nous *tous*.

Et nous avons fait tinter nos verres en échangeant des sourires. À ce moment, nous pensions vraiment que nous nous retrouverions tous en septembre.

Plus tard, Tom m'accompagna jusqu'à la gare. Je lui dis qu'il n'avait pas à se donner cette peine, mais il y tenait et, en fait, j'avais tellement bu que je n'étais pas sûre de pouvoir me fier à mon sens de l'orientation. J'étais donc plutôt contente de l'avoir à mes côtés, même si je me gardai bien de le lui avouer.

— Même si on n'est pas acceptés, c'était marrant, déclara-t-il en chemin, nos pas confiants résonnant dans la nuit paisible comme si nous nous trouvions parfaitement à notre place.

— C'est vrai, acquiesçai-je gaiement. Mais cette Hazel était une vraie teigne.

— Grave, quelle emmerdeuse ! renchérit Tom. Elle et ses quatre A ! Tout ce qu'elle démontre, c'est qu'on peut être doué pour les études *et* être une crétine finie.

— C'est exactement ce que je pensais ! m'exclamai-je un peu trop fort.

— C'est parce que nous sommes extrêmement intelligents, toi et moi, affirma-t-il très sérieusement. Au fait, est-ce que tu sais qu'on m'a prédit quatre A ?

J'eus un rire sonore.

— Et le pire, c'est que c'est probablement vrai !

Il prit un air vaguement penaud.

— Cinq, en fait.

— CINQ ! piaillai-je. En quoi ?

— Anglais, histoire, politique, français et culture générale.

— Culture générale ? raillai-je. C'est juste un bouche-trou !

Tom claqua la main contre sa poitrine :

— Comment oses-tu ? Apprenez, jeune fille, que c'est une discipline très respectable. Et oui, c'est un bouche-trou... J'ai parié avec des amis que j'aurais cinq A.

J'éclatai de rire :

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire !

— Je sais, répondit-il avec un sourire en coin. Je n'en suis pas fier.

— On ne dirait pas.

Il fourra ses mains dans ses poches et haussa les épaules :

— Tu as raison. Que veux-tu ? Je suis faible. Bref, et toi ? Tu ne dis rien. Ça veut dire que tu te prépares à recevoir six A ?

— Trois, admis-je, me sentant nulle.

Il eut un reniflement méprisant.

— Débile.

Je lui jetai un regard si sec qu'il se tourna vers moi. Il souriait, et son expression était sereine. Il tendit les mains :

— Quoi, tu veux que je te tape dans le dos et te dise qu’il n’y a pas de quoi avoir honte ? Tu le sais déjà.

— C’est vrai.

Et j’y croyais presque.

— En fait, ajouta-t-il d’un ton tout naturel, tu dois être la personne la plus intelligente que j’aie jamais rencontrée.

— Ça fait juste quelques heures que tu me connais ! bafouillai-je, le regrettant aussitôt.

— C’est vrai, concéda Tom, mais je pourrais arguer qu’on peut en apprendre beaucoup sur une personne en l’espace de quelques heures.

Il leva les yeux en souriant face à cette réplique qui sentait la dissertation.

— Tu dois avoir raison, admis-je.

— Bon, mon train part du quai d’en face. (Il se tourna face à moi. Il était plus grand qu’Adam. Il repoussa les cheveux bouclés qui lui tombaient sur le front.) Heureux d’avoir fait ta connaissance, Cass.

— Tout pareil.

Pour une raison ou pour une autre, ma bouche avait du mal à décider ce qu’elle devait faire. Elle oscillait entre le sourire et la tristesse. Soudain, Tom tendit la main pour me caresser le visage. J’eus un hoquet, comme prise de vertige.

— Pardon, dit-il en souriant. Tu allais aspirer tes cheveux.

Il tenait une longue mèche qui devait s’être déplacée.

— Oh, merci.

Le monde se remit dans le bon sens, et je rougis comme une idiote. Je touchai involontairement mon visage là où ses doigts avaient frôlé ma peau.

— Bon, ben. (Tom me sourit une seconde de plus, ses yeux bruns bienveillants.) À plus.

— Au revoir. Heu... Bon voyage.

— Merci. Toi aussi.

Il s’arrêta, puis se pencha pour effleurer ma joue de ses lèvres ; il s’en alla alors d’un pas vif vers son quai. Je le regardai partir.

— Il ne s’est rien passé, chuchotai-je. Il ne s’est rien passé.

Et maintenant, me voilà, un mois après l’entretien et bien mal barrée. Je ne savais toujours pas si j’étais admise à Cambridge, ni ce qui se passerait si c’était le cas. Si j’étais allée à ce fameux entretien, c’était juste pour faire plaisir à Maman et à mon prof de politique, j’en étais sûre, mais une fois sur place... Eh bien, tout avait changé. Maintenant, j’aurais été une belle ingrate de refuser l’occasion d’apprendre tant de choses pendant trois ans, entourée de gens stimulants, dans un décor magnifique et riche en histoire, dans un lieu qui – a tort ou a raison – pouvait m’ouvrir des portes une fois mes études terminées. Et c’était moins snob que je ne l’aurais cru. Certes, je n’avais rencontré qu’une poignée d’étudiants et cette Hazel était une idiote de première, mais ce soir-là j’avais bien apprécié tous les autres. Et Tom. Il ne s’était rien passé, mais ce rien n’avait cessé de me travailler, et je me sentais coupable, troublée, et coupable à nouveau. Depuis l’entrevue, j’avais pensé à lui plus d’une fois, mais de façon purement superficielle. Comme lorsqu’on voit un film dont l’acteur principal vous plaît bien, au point qu’il s’immisce dans vos rêves et que vous passez quelques jours à

faire une recherche Google à son nom, mais c'est tout. C'est humain d'apprécier plus d'une personne – ce qui compte, c'est ce que vous faites, et je n'avais rien fait. J'aimais Adam.

Mais pas moyen d'y échapper. Si j'étais acceptée à Cambridge, je voudrais y aller. Ça n'avait rien à voir avec Maman, ou Adam, ou Tom, mais ce que ce dernier m'avait dit avait touché juste. Je devais penser aussi à moi-même. Trois ans de séparation ne feraient que renforcer le lien qui nous unissait, Adam et moi, et j'aurais passé tout ce temps à poser les fondations de notre avenir financier. En vérité, je n'avais aucune envie d'aller m'enterrer dans le Sussex. Je voulais partir loin d'ici. À Cambridge.

8

« Hé Sarah, répond au téléphone. Faut que je te parle d'un drôle de truc sur Jack... Cx »
« Peux pas. Suis à la bibliothèque. Mais Ollie vient de m'envoyer 1 SMS pour me demander comment ça c passé ! Jack a demandé à Ol s'il devait courir le risque et Ol a dit fonce !!!x »
« Argh OLLIE !!! Dois lui dire 2 mots. Terrible. Savais pas ke je plaisais à Jack ??? Enfin, maintenant il sait. X »
« Aïe. Pauvre Jack ! Comment tu pouvais ne pas savoir ??? Il te kiiiffe xx »
« Pffff, pas vrai. Sinon, Millar, je te vois kan ? xx »
« Costa après les cours, jeudi ? xx »
« Noté. 1 instant, c pas Jack ki se fait passer pour Sarah non ?? x »
« :p »
« MDR xx »

« Hé bébé peux venir + tard ? »
« Oui mais besoin plein d câlins. Crevé. Trop d bières hier soir. A+ »
« :(pauvre chéri. Te caresserai le front. Des burgers pour T de 5h ? Xxxxx »
« Je veux toi pr 5h ! ;) »
« Donc, Burgers et moi ;) Miam ! »
« J'attends ! xxx »

« Hé chérie, comment va ? Tout va bien avec Sarah et les autres ? Moi et Ryan on boit qq verres pré-vacances ce we, si toi et Adam êtes dispo ? Bxx »
« Hey Becky, mtnant tout va bien, merci. Adorerais te voir. Demande Adam ce soir. xx »

« 'Lut Cass, c Tom de l'entrevue de Cambridge. Ta du nouvo ? »
« Hello, Tom, bonne année ! Non, pas encore. Dis-moi, comment tu vas ? Cass »

« Hé ta pas u des nouvelles de Rich aujourd'hui ? Ollie x »
« Non, mais c'est pas Ash que tu voulais texter ??? x »
« Non ! Déjà texté – pas de nouvelles de lui non plus. x »
« Oh non. Dis-moi si tu as des nouvelles. X »
« C sûr. x »

« Hé Cass, merci pour l'autre soir. Passé 1 bon moment. Jxx »

« Encore moi. Me demandais si tu as pu jeter 1 œil à cet exam dont on a parlé ? Tom »
« Oh, oui – je vais trouver le lien et te l'envoie par SMS. x »

9

En fin de compte, ce soir-là, nous nous passâmes de hamburgers. Adam avait oublié d'acheter les ingrédients nécessaires et j'étais arrivée trop tard pour redescendre en chercher, si bien que nous nous étions contentés d'un repas à emporter. Un nouveau film venait d'arriver via l'espèce de système de location de DVD en ligne auquel Adam était abonné, si bien qu'il nous passa le thriller qu'il avait choisi (au bout d'un moment, ils se ressemblent tous) pendant que je découpais la pizza. Depuis l'incident avec Tom, je faisais un effort pour être hyper attentive. Quoique, ce n'était pas un incident, pas vraiment, mais je jouais les paranos, redoutant qu'Adam ne devine ce que j'avais en tête. D'une certaine façon, le fait que Tom soit lié à Cambridge, le lieu qui m'arracherait à Adam, ressemblait à une double trahison. Je n'étais pas une bonne copine.

— Apporte aussi le vin, cria-t-il depuis le canapé. Et les verres.

Je souris et lui criai en retour :

— C'est vrai, tu ne peux pas lever ton cul et te servir tout seul comme un grand.

— Merci, bébé. Je t'aime !

Je réussis à fourrer la pizza, la bouteille de vin et les verres sur un plateau et emportai soigneusement le tout dans le salon, les verres tintant dangereusement.

— Voilà, ô maître, dis-je.

Il s'empara de la bouteille, retira le bouchon avec ses dents, puis le recracha :

— Santé, femme.

Je posai le plateau à ses pieds et pris mon assiette.

— Bouge un peu !

Je tapotai du pied ses jambes tendues. Il les souleva pour que je puisse m'asseoir, puis les laissa retomber exactement là où elles se trouvaient précédemment.

— Adam, tu es trop lourd ! m'écriai-je en tentant de le repousser. Bouge !

— Oh, bébééé, je suis fatigué !

Mais il se redressa et se pencha en avant pour tirer la table basse assez près pour pouvoir poser les pieds dessus. Je mâchai lentement, mon esprit battant la campagne pendant que, sur l'écran, des hommes aux traits sculptés en uniformes brillants fronçaient les sourcils en serrant les mâchoires pendant qu'un méchant originaire d'un pays d'Europe de l'Est quelconque complotait pour détruire le monde.

— Bébé, déclarai-je après une fusillade particulièrement ridicule, c'est nul ton truc ! Et les acteurs jouent comme des pieds.

— Tu as raison, répondit Adam en hochant sagement la tête. Je savais que je n'aurais pas dû choisir un film sorti directement en DVD.

J'eus un soupir exagéré.

— C'est cela, ouiiii... Pourquoi tu l'as loué, alors ?

— C'est Ryan qui me l'a conseillé, fit-il d'un air penaud.

En matière de films, Ryan avait des goûts déplorables. Adam prit le programme télé sur la table basse :

— Il doit bien y avoir quelque chose sur le câble.

Je dansai une petite gigue contre le canapé :

— Ouais ! À moi de choisir !

— Oh, MERDE, c'est vrai ! (Il rejeta le guide en faisant mine d'être dégoûté.) Alors c'est parti pour une putain de comédie romantique de nanas.

— Arrête, tu as adoré la dernière. (Je lui jetai un regard entendu.) Tu as même versé ta larme.

— Chut, femme ! siffla-t-il, regardant à droite et à gauche comme si la police de la testostérone pouvait se cacher dans un coin. Et d'abord, je n'ai *pas* pleuré. J'avais mordu dans un piment.

— Ben voyons, répondis-je en riant. J'imagine que c'est mieux que de prétendre que tu avais une poussière dans l'œil.

Adam sourit et s'étira :

— Moi, j'étais assez content de mon excuse.

Je me levai pour ramasser les assiettes sales :

— Écoute, je me fiche de ce qu'on regarde. Tu peux choisir.

Il poussa un cri de joie et se mit à zapper. Je venais de finir de charger le lave-vaisselle lorsque j'entendis mon téléphone sonner depuis le salon. Adam poussa un petit cri de surprise et jura. Je gloussai. Je devais avoir oublié de baisser le volume. J'aimais le mettre à fond pour pouvoir l'entendre, même quand il se trouvait au fond de mon sac.

— « Merci, t super. Bisous », lut Adam alors que je me laissais tomber à côté de lui sur le canapé. Eh bien, continua-t-il, je suis d'accord avec cette déclaration. Mais qui est-ce ?

— Le correspondant ne s'inscrit pas ? demandai-je en prenant soin de garder une expression neutre.

Il se tourna pour me montrer l'écran. Il n'y avait pas de nom, juste un numéro.

Je haussai les épaules :

— Sans doute Sarah. Elle semblait ravie de son dîner d'anniversaire.

Mon cœur battait la chamade. Ce devait être Tom qui répondait à mon dernier SMS. Dieu merci, j'avais volontairement évité de mettre son numéro dans mes contacts. Ses messages avaient sur moi un effet physique bizarre autant que dérangeant. Et maintenant, « t super » ? Je me forçai de ne pas y penser. Non, mais qu'est-ce qui me prenait ?

Adam fronça les sourcils :

— Elle a changé de téléphone, alors ?

— Oui ! m'écriai-je sans doute trop vite. Ça fait des lustres qu'elle veut en acheter un nouveau, mais, au final, elle a dû changer de réseau et de numéro pour avoir le modèle qui lui plaisait.

Je me mordis la lèvre en me demandant si Adam trouvait mon excuse aussi peu convaincante que moi, mais il se contenta de hausser les épaules d'un air dédaigneux :

— Quelqu'un devrait lui parler des transferts de numéros.

Et il se remit à zapper.

Je scrutai son visage. Il regardait avec attention ce qui se passait à l'écran, l'expression neutre. N'aurais-je pas mieux fait de lui dire la vérité ? Enfin, pas toute la vérité, bien sûr. Mais n'avais-je pas le droit de rencontrer de nouvelles personnes ? Ouais. Sûr qu'il comprendrait. Ou pas. Chercher à expliquer à Adam que je m'étais fait un nouvel ami – un *garçon* – pendant que j'étais à Cambridge pour passer un entretien afin de pouvoir m'inscrire à l'université alors que je lui avais plus ou moins promis de ne pas y aller... Il péterait un câble. J'inspirai lentement, me blottis contre lui et tirai son bras pour le passer autour de mes épaules. J'attendis une minute, le temps que mon cœur se calme, puis lui parlai de la proposition de Becky et Ryan. Il répondit que c'était une bonne idée, puis je lui demandai où il voulait aller en vacances cette année. Il râla sur le prix des réservations en juillet et en août, et l'ordre fut rétabli.

Puis le lundi arriva, un lundi qui vira au désastre.

10

La semaine avait à peine commencé et, déjà, je piaffais d'impatience. Tout d'abord, j'avais cours de politique, puis on commencerait la préparation d'une visite à la Maison du Parlement et un enregistrement de *Question Time*, l'émission politique de la BBC. Ça faisait des années que je rêvais de faire un jour partie du public. Lorsque je n'arrivais pas à m'endormir, au lieu de planifier mon mariage et de chercher les noms de mes futurs enfants, je m'imaginais en train de poser une question particulièrement pertinente et me faire applaudir par tous les spectateurs. Le plateau me féliciterait et entreprendrait d'y répondre en détail, ce qui engendrerait un débat si animé que David Dimbleby, le présentateur, consacrerait toute son émission à répondre à ma question, laquelle forcerait un politicien particulièrement odieux et immoral à montrer son vrai visage, suite à quoi il ou elle devrait donner sa démission. S'ensuivraient des articles de journal, des commentaires sur la BBC et Sky News, Twitter s'embraserait et je deviendrais la coqueluche des médias et une éminente parlementaire avant la fin de l'année. (De toute évidence, cette version était réservée aux insomnies les plus graves. En général, je m'endormais au moment où le plateau se levait pour m'acclamer.) Donc, en gros, j'avais hâte d'y assister en direct. J'avais déjà rédigé une liste de cinq questions, que j'entendais bien élaguer jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une avant la fin du cours. Lorsque j'arrivai, la salle était vide, et je me frayai un chemin entre les tables pour gagner ma place. Il y avait un journal sur chaque pupitre, ce qui était inhabituel – Diane, notre prof, devait les avoir posés pour qu'on y cherche des questions d'actualité. Le mien était un exemplaire du *Daily Telegraph*. Pas mon genre de lecture, quoique j'aimais bien cette feuille de chou qui me rappelait la maison de ma grand-mère. Je tirai un bloc et un stylo de mon sac et m'assis, prête à prendre des notes si l'inspiration me venait.

— Bonjour, Cass.

Diane entra dans la salle, une liasse de papiers en main. Comme toujours, elle avait l'air impeccable. Je lui donnais une trentaine d'années, parce qu'il lui arrivait de parler de ses enfants et qu'elle était revenue de son congé maternité il y avait un an à peine, mais franchement, elle aurait pu avoir n'importe quel âge entre vingt-cinq et quarante-cinq ans. Sa mâchoire était trop carrée et ses yeux trop petits pour qu'on la trouve jolie, mais elle était toujours chic. Plus d'une fois, j'avais vu dans *Vogue* un haut ou un pantalon qu'elle avait déjà portés à l'école. Elle était aussi d'une intelligence féroce et un très bon prof. Je la respectais à mort. Je posai mon doigt sur le journal pour garder ma page et lui rendis son salut.

Elle posa les papiers qu'elle portait sur le bureau.

— Vos dissertations, déclara-t-elle en les désignant d'un hochement de menton. (Je me levai avec empressement, mais elle sourit en levant une main.) Je vous les rendrai dans une minute.

La plus longue minute de ma vie. D'ici à ce que les autres arrivent et que Diane commence la distribution, j'étais plus qu'à cran.

— Dans l'ensemble, vous avez plutôt bien travaillé, déclara-t-elle. Maintenant que vos examens ne sont plus que dans quelques mois, je vous note de façon plus précise. Vous constaterez peut-être que j'ai été moins généreuse que d'habitude. (Elle écarta les paumes de manière apaisante.) Pas de panique. Lisez mes commentaires et vous saurez précisément ce que vous devez faire. Dans bien des cas, il s'agit de détails mineurs, mais ils peuvent faire la différence entre une note générale de, disons, C ou B.

Je l'écoutais à peine. Ça peut sembler bizarre, mais j'adorais le moment où on me rendait mes devoirs. Ça me donnait la pêche. Bien sûr, si je n'avais pas tout le temps des bonnes notes, je ne le vivrais pas ainsi, mais j'avais rarement moins d'un B+ (et encore, une seule fois), si bien que j'avais toujours hâte de savoir ce que la prof pensait de mon travail. Ça peut sembler égoïste, mais j'aimais l'idée que, au moment où elle passait d'un devoir à l'autre, elle abordait le mien sereinement, en pensant, *Oh, celui-là devrait être bon.*

Donc, imaginez mon horreur – le mot est faible – lorsque je jetai un œil à la dernière page de ma dissert pour constater que Diane m'avait collé un C. Mon moral tomba dans mes chaussettes. En fait, j'eus l'impression que mon cœur plongeait physiquement dans mon corps, comme un avion en pleines turbulences, me laissant avec une angoisse sourde au creux de l'estomac. Bon, ce n'était qu'un seul devoir, mais la politique était mon fort. Est-ce que, cette fois-ci, je m'étais plantée ? Peut-être que je m'étais fait des idées en me croyant si bonne élève. C'était une imposture. Je ne valais rien. Je me frottai frénétiquement le front en tentant de ne pas craquer. Mais j'étais au bord des larmes. Mon cerveau était tout ce que j'avais. Et maintenant ? Cette petite lettre griffonnée au bas d'une feuille A4 à double espace venait de remettre en question mon avenir. Ceux qui vont à Cambridge n'ont pas de C. C'est obligé. Ce n'était pas moi qui faisais du mélodrame, c'était la réalité.

Une main se posa sur mon épaule, mais je n'osai pas lever les yeux par peur que la gravité ne m'arrache des larmes.

— Cass. (La voix de Diane était horriblement compatissante.) N'en fais pas une montagne, hein ?

J'acquiesçai sans rien dire. Elle serra mon épaule, puis retourna à l'avant de la salle pour continuer son cours. Je n'entendis pas un mot de ce qu'elle disait. Je ne savais que faire. Ma solution préférée était encore de me lever et m'en aller, mais alors tout le monde (a) saurait que j'étais en rogne, et (b) devinerait que c'était à cause de mon devoir et en conclurait, avec raison, que j'étais débile. Donc, je me forçai à arborer mon expression habituelle de quand-je-croyais-encore-être-intelligente. Les yeux alertes, le front légèrement plissé sous l'effet de la concentration alors que je réfléchissais sur un point en particulier, la bouche détendue, sauf parfois, lorsque je me mordais la lèvre inférieure. Est-ce que je faisais illusion ? Qui pouvait le dire ? Je fis de mon mieux, et pourtant, j'avais surtout envie de brailler comme une gamine. Le cours s'écoula en un tourbillon. En général, je ne cessais d'intervenir, mais pas aujourd'hui. J'étais tellement engluée dans mon malheur que je comprenais à peine ce qui se passait autour de moi. J'ai toujours été plus carotte que bâton. On peut me dire que je suis nulle sans que je monte sur mes grands chevaux et cherche à prouver le contraire. Au contraire, je le croirai. De même, dites-moi que je suis super, et je me dirai, ben, oui, c'est vrai, je suis géniale. Je suis comme ça, c'est tout. Donc, ce « C » n'était pas un bâton, plutôt un bulldozer. Il m'avait brisée. Au lieu d'imaginer des questions pertinentes pour l'enregistrement de *Question Time*, je passai tout le cours à relire ma dissert en douce, cherchant à comprendre ce qu'il y avait de

si terrible. Parce que ce serait le coup de grâce. Si je pouvais voir ce qui n'allait pas, d'accord, je ne referais plus les mêmes erreurs. Mais si j'en étais incapable, alors ce serait la fin de tout. Je serais une étudiante ratée, à peine digne d'un C. Et que dirait Maman ! Je faillis gémir à voix haute.

Diane venait à peine de sonner la fin du cours que je me précipitais vers la porte. Elle me lança : « Cass, je peux te voir une minute ? », mais je fis la sourde oreille. C'était la pause de midi, et je devais retrouver les autres à la cantine. Je me précipitai, plus pour ne pas rester seule que par hâte de les rejoindre. Allais-je leur dire la vérité ? Je l'ignorais. Jack, Ollie et Sarah comprendraient – Ollie déprimait s'il échouait à exécuter à la perfection un morceau de musique, Jack avait un esprit de compétition surdéveloppé et Sarah était une geekette, comme moi –, mais les autres seraient poliment compatissants bien que stupéfaits (Rich) ou juste stupéfaites (Donna et Ashley). Je ferais peut-être mieux de me taire. Je ne voulais pas me faire plaindre et *certainement pas* qu'on pense que je n'avais que ce que je méritais.

Donc, bien sûr, voilà à quoi ressembla la conversation :

Sarah : *Salut, ma puce, ça va ?*

Moi : *C'est la merde. J'ai eu un C en politique.*

Quoi qu'il arrive, j'étais incapable de fermer ma grande bouche. Je fis tourner mon café en un tourbillon lugubre tout en évitant le regard des autres.

— Un C ? hoqueta Sarah.

— Dans le monde de Cass, reprit Donna, horrifiée, c'est l'équivalent d'un U. Pourquoi ? Qu'est-ce qui n'allait pas ?

Je haussai les épaules :

— J'sais pas. Diane voulait m'en parler à la fin du cours, mais je suis partie avant.

— Tu crois que tu t'es plantée ? s'étonna Ashley, le front plissé.

— Je ne crois pas m'être plantée une seule fois, les filles, déclarai-je presque en m'excusant.

— Oh. Merde.

— Comme tu dis.

Sarah posa la main sur mon avant-bras :

— Tu ne vas pas te faire des idées noires, hein ? Parce que tu aurais tort. Franchement, chérie, un seul C ne veut rien dire. Ne va pas remettre ton avenir en question.

Elle me jeta un regard entendu.

— Non, non, mentis-je. Mais c'est que... je croyais sincèrement avoir fait du bon boulot.

— Personne n'est parfait, ma biche, déclara Ollie. Même moi, je le sais. Tout le monde a droit à un jour de congé.

Je me penchai sur le coude et me fendis d'un *hmmmm* peu compromettant.

— Allons, Cass, insista Jack, ça ne change rien.

Ashley me tendit son petit pain :

— Oui, t'es toujours une geek. Ne va pas croire qu'un seul C va te faire entrer dans le club des gens cool.

Donna tourna ses yeux entrouverts vers Ashley :

— Pardon ? Le club des gens cool ? Qui compte une seule membre, et c'est toi, c'est ça ?

Ash eut un sourire angélique.

— Tu peux me rejoindre si tu veux. Je te donne la permission.

— Non, merci, je ne veux pas faire partie de la bande de qui que ce soit. (Elle plissa les lèvres et regarda en l'air, comme plongée dans ses pensées.) Quoique, je suis plutôt cool.

— Moi, fit Rich, je veux bien. J'ai droit à un badge ?

Ashley le scruta sous ses paupières lourdes.

— Oh, oui. Les badges sont cools.

— D'la balle, convint Rich.

— Attends un peu, repris-je. Pour rejoindre ta bande, il faut avoir tout le temps des C ou moins ?

— Non, non, expliqua Ashley. Tu peux avoir des A, même si ce n'est pas conseillé. C'est plutôt une question d'attitude.

Ollie eut un sourire :

— Greene, qu'est-ce que tu racontes ?

Ashley froissa sa serviette, la jeta sur son assiette et nous offrit un sourire éclatant :

— Pas la moindre idée.

Je n'aurais pas dit mieux. Mes chers amis m'avaient fait oublier momentanément mon infortune, mais elle était toujours là, sous la surface. Pourquoi Diane m'avait-elle collé un C ? Je ne comprenais pas. De toute évidence, si je voulais le savoir, je n'avais qu'à lui poser la question, mais si elle me disait qu'à la réflexion, Cambridge n'était pas pour moi, je ne pourrais le supporter. Je fondrais certainement en larmes, et je ne pleure pas en public, surtout pas devant un prof. *Argh*, cette simple idée me donnait le frisson. Donc, je traversai le reste de la journée comme une somnambule et pris tout mon temps pour rentrer chez moi. Je ne voyais pas pourquoi, aujourd'hui plus que tout autre jour, Maman me poserait des questions sur mes devoirs, mais elle semblait avoir un sixième sens pour ce genre de choses et je n'avais pas vraiment hâte d'aborder ce sujet. Une fois arrivée, je posai mon sac, retirai mes chaussures et courus dans ma chambre.

— Cass ? c'est toi ?

Maman sortit à la hâte de la cuisine, et le bruit de ses pas sur le bois me fit grincer des dents.

Je l'observai par-dessus mon épaule :

— Oui, salut. Je vais me changer.

— D'accord, chérie. (Elle s'apprêtait à tourner les talons, mais s'arrêta net et virevolta :) Oh, je voulais te demander. On doit t'avoir rendu ta dissertation de politique, non ?

Génial. Je me mordis la lèvre. Comment répondre à ça ?

— Oui, aujourd'hui, en fait. J'ai eu un A.

— Oh, *bravo*, chérie ! s'exclama Maman en claquant des doigts de satisfaction. Quoique je n'en espérais pas moins de toi.

J'eus un sourire modeste et gravis l'escalier pour gagner ma chambre. Maintenant, voilà que je mentais à ma mère. Qu'est-ce qui allait encore me tomber dessus ?

11

À mon entrée dans le snack, je repérai tout de suite Sarah. Elle était assise sur un tabouret devant la vitre, plongée dans un livre. On était finalement convenues de se retrouver au *Bel Caffè* plutôt qu'au *Costa* – le café y était meilleur et le *Costa* était toujours bourré à craquer. En entendant la porte se refermer, elle leva les yeux et me salua de la main. *Latte ?* dis-je silencieusement. Elle acquiesça et je pris place dans la file. Je crevais de faim et le glaçage des gâteaux alignés de façon symétrique sur le comptoir était bien tentant, mais c'était inutile : ils servaient de petits carrés de chocolat avec les boissons. Et d'ailleurs, tout le monde sait que les gâteaux ne sont que des calories vides. Un moment sur les lèvres, toute une vie dans les hanches. (Je blague, bien sûr ! Je n'y pensais pas. Non, non, pas vraiment.)

— Et voilà, dis-je en tendant son café au lait à Sarah avant de hisser ma silhouette verticalement désavantagée sur le tabouret. C'est moi qui régale.

— Merci ! (Elle prit sa boisson, y plongea son chocolat et n'en fit qu'une bouchée.) Alors, quoi de neuf ? Je me fais du souci pour toi.

— Du souci ? Pourquoi ? demandai-je d'un ton léger, sans vraiment savoir ce qui me poussait à nier l'évidence.

— Parce que tu n'es plus toi-même, pas vrai, ma puce ? dit-elle à travers une bouchée de chocolat. (Elle avala avant de reprendre :) Ces derniers temps, tu ne dis rien et tu plisses le front.

Elle tourna vers moi de grands yeux inébranlables.

— Tu as raison, soupirai-je. C'est ce fichu C. (Elle partit pour dire quelque chose, mais je l'arrêtai.) Je sais que tu penses que ça n'a pas d'importance, mais pour moi, ça compte beaucoup. Pourquoi ai-je seulement pris la peine d'aller à l'entretien pour Cambridge ? Je me fais des illusions ?

— Absolument pas, répondit Sarah avec une pointe d'impatience. Un C n'annule pas toutes tes autres excellentes notes, si ? Arrête de te prendre la tête.

— Il n'y a pas que ça. (Sarah leva un sourcil. *Eh bien ?*) C'est Jack. Et Adam. Et quelqu'un d'autre.

Elle prit un air perplexe.

— Qui ?

— Quelqu'un que j'ai rencontré lors de mon séjour à Cambridge.

J'étais incapable de soutenir son regard.

— Quoi, un *GARÇON* ?! (Elle ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes.) Oh, mon Dieu, Cass, qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ?

Elle avait du mal à s'empêcher de sourire aux anges devant la promesse d'une histoire bien juteuse. À son crédit, elle y parvint.

— Il n'y a rien à dire.

Je lui racontai ce qui s'était passé.

— C'est tout ? reprit-elle, incrédule. Cass, chérie, ce n'est pas parce qu'un garçon a retiré une mèche de cheveux de ton visage que tu as trompé ton mec. Franchement. (Elle se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire. Je lui décochai mon meilleur regard peiné.) Oh, allons, ma puce... continua-t-elle sans cesser de sourire. Il n'y a que toi pour te faire des idées pareilles. Je veux dire, s'il avait fourré accidentellement sa zigounette dans ta fougoune...

— « Fougoune » ? bafouillai-je.

Son sourire s'élargit.

— Quoi ? C'est un excellent terme. J'ai aussi pensé ajouter « pilou-pilou » à mon répertoire. (Elle posa sa main sur la mienne.) Franchement, ma fille, tu prends, je sais pas, une fourmilière et tu en fais le Kilimandjaro.

Je fronçai les sourcils et me dégageai.

— C'est pas vrai, Sarah. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Ou plutôt ce qui ne s'est *pas* passé. Tant que je suis avec Adam, je ne devrais même pas regarder les autres garçons... Ce n'est pas bien. Je veux dire, déjà qu'Adam ne veut pas que j'aille à Cambridge. Est-ce que ce n'est pas comme si je lui donnais raison ? Et puis, il y a cette histoire avec Jack.

— Oui, c'en est où ?

C'était la première fois qu'on avait l'occasion de parler de mon « rendez-vous » avec Jack sans qu'un des garçons soit présent. Je grognai et me grattai le front de mes doigts en serre.

— Oh, bon sang, c'était la cata.

— Oh, non ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Je secouai la tête :

— Rien, enfin, pas vraiment. Juste qu'on devrait sortir de temps en temps. Je lui ai répondu que c'était compliqué, maintenant que ma priorité était mes examens... (J'eus un soupir exaspéré.) Franchement, chérie, qu'est-ce qu'il avait en tête ? Genre, « allô, j'ai déjà un mec »...

Sarah me dévisagea sans rien dire. J'écarquillai les yeux.

— Quoi ?

Elle tapota sur la table avec sa cuillère.

— C'est que... Tu crois que tu as été assez claire ? Enfin, tu sais comment tu es. Parce que je suis pareille, s'empressa-t-elle d'ajouter. Ni toi, ni moi, on est douées pour les grandes confrontations. Mais franchement, tu dois le lui dire cash. Il doit savoir que tu ne seras *jamais* intéressée. En ce moment (elle eut un rictus railleur) il pourrait être chez lui avec une main dans son pantalon...

Je piaillai et lui donnai une tape sur le bras. Elle éclata de rire.

— Aïe. Mais sérieusement, qu'est-ce qui l'empêche de penser qu'il n'a qu'à attendre la fin des examens pour revenir à la charge ?

— Oh, arrête ! Pourquoi ?

Sarah me regarda par-dessus le rebord de sa tasse.

— Parce que c'est ce que tu lui as dit ? Et imagine, pour lui, ça doit être une torture de te voir tout le temps sans rien pouvoir y faire. Il faut bien qu'il se raccroche à quelque chose.

(Hmmm. Un brin ironique de la part de Sarah. Ollie avait un béguin monstre pour elle, nous en étions tous persuadés. Il y avait quelques mois, il avait essayé de l'embrasser, bien qu'il lui ait expliqué plus tard qu'il avait eu un coup de folie qui ne signifiait rien, mais pour nous, il cachait ce qu'il ressentait vraiment. Elle prétendait le croire, mais bon. Hmmm.)

— Et d'abord, continua Sarah en remuant tranquillement son *latte*, avoir Jack pour copain n'est peut-être pas si mal.

Je la contemplai, incrédule.

— Sarah, j'ai *déjà* quelqu'un !

Elle agita la main comme si ce n'était qu'un détail.

— Oui, je sais. Je dis ça en théorie. *Théoriquement*, Jack ferait un bon copain, non ?

J'eus un soupir exaspéré, comme si je n'étais pas déjà arrivée à cette conclusion par moi-même.

— Faut croire.

— Pour commencer, il est craquant.

Elle se tut et me scruta d'un air si pénétrant que j'acquiesçai :

— Ouais, j'imagine.

— Et de toute évidence, il est grand et beau.

— De toute évidence, répétais-je.

Elle se mit à faire le compte sur ses doigts.

— Il est hyper doué en sport, il est gentil, il est intelligent, il n'est pas fainéant. (Elle s'interrompit, puis ajouta d'un ton rusé :) Je suis sûr qu'il se ficherait pas mal que tu ailles à l'université de ton choix. Tout ce qu'il voudrait, c'est que tu sois heureuse.

Je ne répondis rien, me contentant de ramasser le dépôt de café avec ma cuillère. Elle pouvait critiquer mon mec sans grande subtilité, je ne risquais pas de la suivre. Ça n'en valait pas la peine. Et elle le savait, sinon, elle n'aurait jamais pris ce risque. Elle percuta et changea de sujet :

— Et Cambridge ? Inutile de t'inquiéter tant que tu n'es pas sûre de pouvoir y aller. Les gens que tu as rencontrés lors de l'entrevue sont au courant ? Genre, ils ne préviennent pas ceux qui sont acceptés plus tôt que ceux qui ne le sont pas ? Ça vaut le coup de se renseigner.

— En fait, ce Tom m'a texté l'autre jour pour me poser exactement la même question, donc non, ils ne savent pas. À moins qu'on n'ait réussi – ou échoué – tous les deux, bien sûr.

— Oh, alors vous êtes restés en contact ? s'étonna Sarah en haussant les sourcils.

— C'est le premier SMS qu'il m'a envoyé, répondis-je patiemment. Pas de quoi en faire un fromage.

Sarah se tut, se mordit la lèvre et fronça légèrement les sourcils.

— Chérie, et s'il te plaisait bien ? dit-elle gentiment. Vous n'êtes pas mariés, Adam et toi. Tu n'as que dix-sept ans.

— Je sais, rétorquai-je. Désolée de te décevoir, mais j'aime Adam et je suis très heureuse avec lui.

— Oh, je sais, s'empressa de répondre Sarah. Je ne veux rien sous-entendre. Je veux juste dire qu'en règle générale, la personne avec qui tu es lorsque tu as dix-sept ans a de fortes chances de ne pas être celle avec qui tu partageras ta vie. Simple question de statistiques.

— Peut-être. Mais ça peut arriver. Écoute, ce Tom m'a bien plu. Il est intelligent, sensible et... Je ne sais pas. (Je cherchai les bons termes.) Il a tout examiné intellectuellement. J'ai bien apprécié

notre discussion. (Je lui décochai un regard sévère.) Mais ça ne va pas plus loin. Juste un bon moment à la gare alors que j'étais un peu bourrée, c'est tout.

Elle haussa les épaules et sourit.

— D'accord.

Je me levai :

— Bon, de toute façon, il a probablement une copine genre top-modèle, alors toute cette conversation est superflue.

Pourvu que je n'aie pas eu l'air jalouse. Inutile de lui fournir des munitions.

— Ooh. Superficielle.

Sarah pressa son pouce et son index pour dire que tout allait bien. Je la toisai entre mes yeux mi-clos :

— Millar, tu me fatigues. Je vais refaire le plein. Et toi ?

— Non, ça ira. Tu peux m'apporter un verre d'eau du robinet ?

Elle eut un sourire malicieux. Elle savait que j'avais horreur de demander un verre d'eau.

— C'est bizarre de penser que tu attends une réponse de Cambridge alors que je n'ai même pas encore rempli mon formulaire d'orientation, déclara Sarah à mon retour. (Elle se frotta les mains.) Mais je suis parée. Tout est signé et prêt à partir. (Elle se tut avant de reprendre :) Heureusement que je n'ai pas cherché à m'inscrire à la fac de Joe. Ç'aurait été une boulette de classe atomique. (Elle secoua la tête.) Bon sang, quelle idiote !

Joe était le type pour lequel Sarah avait complètement craqué l'été dernier, et qui s'était révélé être un connard de première. Elle avait envisagé d'outrepasser les plans qu'elle mis au point avec ses profs et ses parents pour être plus près de lui. En plus, cette fac était en dessous de celle où elle avait envisagé de s'inscrire – ce que, maintenant, elle entendait bien faire. Heureusement. Elle me gratifia d'un regard rusé :

— Tu n'es pas du genre à ficher en l'air une occasion en or pour un mec, non ?

— Bien joué, chérie. Très subtil. (Je lui adressai un demi-sourire.) Et d'abord, je ne sais même pas s'ils vont m'accepter... Écoute, tu n'es pas la première à me le dire. Maman et les profs me l'ont assez répété comme ça, que je dois aller de l'avant, alors...

Je balayai la table du bras comme pour écarter le sujet.

— D'accord, reprit Sarah avec un sourire. Mais tu viens toujours avec moi au match samedi ?

L'équipe de foot de Jack jouait une sorte de demi ou quart de finale. En tout cas, c'était important. Je fis la grimace.

— J'y ai réfléchi, et c'est oui. Ce serait étrange si je commençais à l'éviter maintenant, et ça ne serait pas juste. Après tout, c'est toujours mon ami. Et je lui ai bien fait comprendre que je n'étais pas intéressée. (Sarah haussa des sourcils sceptiques, et je soupirai.) Franchement ! Il sait ce qu'il en est. Promis.

Et pourtant, nous nous retrouvâmes le lendemain matin dans la salle commune, là où les garçons – c'est-à-dire Jack – s'aventuraient rarement.

— Mmm, douillet, dit Ashley en caressant langoureusement le nouveau canapé. Attendez – mes cheveux se sont dressés sur ma tête ?

— Sûr ! répondit Donna en riant. On dirait Einstein !

Ashley cessa aussitôt de caresser le mobilier. Il était peut-être neuf, mais il restait officiel, tout en fibres artificielles.

— Mais le ravalement a eu de bons effets, remarquai-je. L'odeur est moins infecte.

— Tu as raison, acquiesça Sarah, ça ne pue plus autant. (Elle but une gorgée de thé et fit la grimace.) Beurk, dégueu. Et le lait est toujours aussi douteux.

— Passe-le-moi, fit Ashley.

Elle avait toujours adoré le lait.

— Alors, toujours pas de nouvelles de Cambridge ? m'interrogea Sarah.

— Non, rien, répondis-je en cachant mon irritation.

Elle était aussi grave que ma mère. Combien de fois fallait-il répéter « Tu seras la première au courant » ? J'avais hâte de pouvoir enquiquiner les autres sur les résultats de leurs propres inscriptions.

— Mais pas de nouvelles, bonnes nouvelles, repris-je. Si la fac où j'ai déposé un dossier ne veut pas de moi, ils enverront mon dossier à une autre pour voir s'ils m'accepteront... Bref. (Je me tournai vers Donna pour changer de sujet.) Alors, Don, quoi de neuf ? Tu t'es bien inscrite aux cours de comédie ?

Elle s'étira sur sa chaise, ses jambes interminables touchant presque le canapé en face d'elle.

— Oui, je l'ai fait. Pourquoi pas ?

— Tu as bien raison. Même si tu échoues là où tu n'as pas besoin d'aller.

— Oui, plein d'acteurs célèbres sont allés à l'université pour laisser tomber dès que leur carrière décollait. Il s'agit de garder toutes les portes ouvertes, non ?

Donna eut un haussement d'épaule neutre.

— Ouais.

Sauf que ça n'avait pas l'air de l'enchanter. Ashley vola à son secours :

— Bah ! C'est bien beau tout ça, mais tu as de la chance de ne pas avoir une grande sœur qui va se marier. L'heureux événement n'est pas avant huit mois, mais elle me rend déjà dingue. Cette fille est complètement cinglée.

Ash et sa sœur n'avaient rigoureusement rien en commun. Sasha était l'archétype de la brave fille, avec un emploi bien payé, un prêt immobilier et un fiancé respectable. Dire qu'Ashley et elle n'étaient pas vraiment proches serait un euphémisme.

— Elle a déjà choisi sa robe ? demandai-je.

C'était une vraie question. J'adorais penser à mon futur mariage. Ça, et les noms qu'Adam et moi choisirions pour nos futurs bébés. Pour l'instant, mes préférés étaient Grace et Harry. (Adam prétendait vouloir appeler nos enfants Stella Artois et David Beckham. Qu'est-ce qu'on rigole.)

— Qu'est-ce que tu crois ? demanda Ashley. Notre mère tient une boutique de mariage. Il n'y a pas une seule robe que Sasha n'ait pas essayée. Pour l'instant, elle penche pour une monstruosité couleur ivoire à trois mille balles avec des manches de dentelle. J'ai tenté de lui dire que le look Kate Middleton a deux ans de retard, mais elle dit qu'il a une « élégance indémodable » et ne veut pas en démordre. Je vous dis, si je me marie un jour, ce sera en tutu noir et bottes de moto.

Donna eut un sourire railleur.

— Dis-nous ce qu'il y a de pire, chérie.

Ashley ferma les paupières comme pour se protéger de l'horreur de ce qu'elle s'apprêtait à révéler.

— Elle m’a demandé d’être sa demoiselle d’honneur. (Sarah et moi éclatâmes de rire.) Oui, je sais, c’est affreux.

— Je t’imagine en taffetas pêche, s’étrangla Sarah.

— Il n’y a pas de quoi rire, répondit Ashley. Pour tout arranger, Frankie a accepté, alors bonjour la pression.

Frankie était la petite sœur d’Ashley et Sasha. Un véritable amour, et Ashley en était gaga.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? demandai-je.

Elle haussa les épaules :

— Aucune idée. L’idée de suivre Sasha le long de l’allée me donne des sueurs froides, et pas de la bonne façon. Si Sasha me l’a proposé, c’est pour frimer devant ses potes riches ; « sa famille la soutient, les filles se serrent les coudes, sa mère nous a élevées toute seule », bla bla bla. Toute cette merde. Mais Frankie veut absolument me convaincre, alors...

Elle ne finit pas sa phrase. Personnellement, j’avais toujours voulu être demoiselle d’honneur, mais Ashley n’était pas comme ça.

— Ça n’est qu’une journée, chérie, dis-je avec un sourire de soutien.

— Oui, renchérit Sarah, et comme ça, Sasha te fichera peut-être la paix. Lorsque tu descendras l’allée, on te jure de ne pas se moquer de toi.

— Enfin, pas trop, ajouta Donna.

Ashley leva un sourcil.

— Merci. Qu’est-ce que je ferais sans vous ?

En me rendant en cours d’anglais, je ne cessai de penser à Ashley et à sa sœur. J’avais toujours présumé qu’elles s’entendraient mieux lorsque Ashley se serait trouvé un mec – pourquoi, ça, je n’en sais rien. Peut-être parce que Sasha désapprouvait la liberté sexuelle de sa sœur, et peut-être aussi parce que je croyais qu’Ashley était vaguement jalouse de la relation stable de Sasha.

Bref. Je suis la première à admettre que je n’ai pas forcément tous les éléments. Ashley n’était pas du genre à s’épancher sur sa vie, du moins, pas avec Sarah et moi. Elle réservait ça à Rich et à Donna, à mon avis. Je consultai ma montre et pressai le pas. J’avais une minute de retard, ayant fait un arrêt aux toilettes en chemin, mais je n’aurais pas dû m’inquiéter. Mlle Ayles, notre prof, arriva en même temps que moi.

— Bonjour, Cassandra, dit-elle en me croisant devant la porte.

J’aimais bien Mlle Ayles. Contrairement aux autres profs, elle détestait qu’on l’appelle par son prénom. Peut-être parce que ledit prénom était Enid, mais en fait, je crois que ça la gênait. Elle n’était ni vieille ni laide, bien qu’à son âge c’était bizarre qu’elle soit encore célibataire. J’ignorais si elle avait un compagnon, ou était lesbienne ou Dieu sait quoi. Ça ne me regardait pas. Les professeurs étaient là pour enseigner, moi pour apprendre. Commencement et fin. Sarah n’était pas comme ça. Elle aimait faire ami-ami avec les profs, surtout celle d’histoire de l’art, qu’elle idolâtrait.

Je m’assis à côté de Donna, comme d’hab. Mlle Ayles avait disposé la salle afin que les pupitres soient placés l’un à côté de l’autre, formant un carré à trois côtés, son bureau fermant le tout. Mon second voisin était Pascal, un garçon ressemblant à un ours à qui on aurait donné vingt-cinq ans plutôt que dix-sept, même s’il se comportait comme s’il en avait douze. De plus, il s’était fait pousser la barbe, ce qui le vieillissait encore plus. Ça allait. Il était un peu con, mais pas méchant.

— Bien, déclara Mlle Ayles en s'asseyant, *Tess d'Urberville*.

Elle n'attendit pas qu'on sorte nos livres. On était censés l'avoir déjà fait.

— La dernière fois, nous avons discuté du peu de confiance que Thomas Hardy portait au monde moderne. Il y voyait une dissociation de la nature et déplorait la disparition de tout un mode de vie. Aujourd'hui, passons à la sexualité et à la morale.

— Le pied, commenta Pascal.

Mlle Ayles l'ignora pour s'adresser à toute la classe :

— Les critiques de l'époque ont qualifié ce roman d'« immoral ». Pourquoi ?

— Eh bien, elle couche avant le mariage, répondit Lara, une fille athlétique avec qui je n'échangeais jamais plus qu'un bonjour-bonsoir.

— Exact. Dites-m'en davantage.

Lara parut déconcertée. Je me permis d'intervenir :

— On peut dire que Thomas Hardy critique l'hypocrisie victorienne en la matière. Tess est franche, dit à Angel qu'elle n'est pas vierge, et il la repousse. Mais il admet faire de même sans que ça pose problème.

— Oui ! Très bien, Cass. Et pourtant, Hardy n'est pas totalement innocent à ce propos... Donna, que peux-tu nous dire de la façon dont Tess se comporte avec les hommes ?

Elle eut un sourire encourageant.

Donna se tortilla sur sa chaise, puis ramassa son exemplaire du roman et le feuilleta comme si la réponse allait lui sauter aux yeux.

— Tu n'as pas dit que Tess t'énervait ? dis-je pour la faire démarrer.

Elle me jeta un regard noir.

— Eh bien, oui, enfin, ce qu'il lui faudrait, c'est une bonne paire de claques. Cette fille est une vraie lavette.

— Tout à fait ! s'écria Mlle Ayles. Et en quoi ?

— Eh bien... La façon dont elle se comporte avec ce type, cet Angel, hésita Donna. Elle ne se révolte jamais.

— Oui. Et qu'est-ce que ça nous dit sur Hardy lui-même ?

— Heu... (Donna continua de feuilleter son livre.) Je... ne sais pas...

J'avais pitié d'elle. Qu'on lui donne un scénario et une scène et Donna aurait donné vie à Tess, mais faire de l'analyse de texte ? Pas sa tasse de thé. À vrai dire, elle m'agaçait un brin. C'était tellement évident !

— Ça nous dit qu'il est heureux de rejeter l'hypocrisie victorienne, et qu'en même temps, il veut que la femme reste soumise à l'homme, ce qui relève de cette même hypocrisie.

Mlle Ayles tapa du doigt contre son bureau.

— Exactement !

— C'était bien, dis-je en rattrapant Donna sur le chemin de la cantine.

Elle avait fourré ses livres dans son sac et était sortie de la salle de classe avant que j'aie seulement levé les yeux.

— Pour toi, répondit-elle. Pas pour une andouille comme moi. Heureusement que tu étais là pour me tenir la main.

— Quoi ? (Mon visage me brûla.) Je voulais juste t'aider !

Elle s'arrêta et se retourna :

— Laisse-moi tranquille, d'accord ? Qu'est-ce que tu crois que je ressentais quand tu me soufflais mes répliques ? J'avais l'air d'une conne.

— Mais non, répondis-je d'un ton peu convaincant.

— Si ! cria-t-elle. Bordel, Cass, t'es censée être si intelligente, mais tu ne comprends RIEN ! Tu te crois douce et bienveillante avec nous autres, gens du peuple qui n'avons pas la chance d'avoir ton cerveau et ton fric... Tu n'es qu'une gosse de riches pourrie gâtée !

— C'est pas vrai, chuchotai-je en sentant monter mes larmes.

— Y a que la vérité qui blesse, hein, Cass ? insista Donna. (Elle tint la pointe de son pouce et son index à quelques millimètres l'un de l'autre.) Tu m'as fait me sentir grande comme ça. Merci beaucoup.

Avant que j'aie pu m'excuser, Ollie arriva derrière nous. Je m'empressai de retirer un mouchoir de ma manche pour m'essuyer les yeux.

— Cass, Donna ! fit-il en nous claquant tour à tour la main. Comment va ?

— Pas trop fort, merci, répondit Donna. Viens.

M'ignorant ostensiblement, elle passa son bras sous celui d'Ollie et l'entraîna vers la cuisine. Il me jeta un coup d'œil et tordit la bouche en une grimace parodique, mais n'attendit pas ma réponse. De toute façon, Donna le tirait trop vite. Je décidai que je préférais encore supporter un déjeuner houleux plutôt que de laisser Donna bitcher sur mon compte à qui voudrait l'entendre et je leur emboîtai le pas lentement. Je fis semblant de chercher mon porte-monnaie jusqu'à ce qu'ils aient payé. Je ne pouvais me résoudre à faire la queue derrière eux. Ça irait mieux lorsqu'on serait réunis.

— Qu'est-ce qui te rend de si bonne humeur ? demandait Donna à Ollie lorsque j'arrivai à leur table.

— La simple idée de déjeuner avec mes copines, répondit-il, prêt à attaquer une montagne de macaronis au fromage et de frites.

— Ne dis pas « mes copines », déclara Ashley.

Ollie sourit et passa son bras autour de son épaule.

— Désolé, copine.

Je pris la seule chaise libre, juste à côté de Jack, et ignorai Sarah qui cherchait désespérément à croiser mon regard pour m'adresser un de ses rictus entendus. Je fis un bref sourire à Jack :

— Ça va ?

Il me rendit mon sourire :

— Ouais. Et toi ?

— Bien.

Le silence assourdissant qui succéda à ce petit échange fut rompu par la sonnerie de mon téléphone. Maman. Je m'en emparai avec empressement.

— Salut, Maman !

— Chérie, tu es acceptée !

— Quoi ?

Je contemplai mon sandwich. Il y avait de la mayonnaise dedans. Une fois de plus.

— Cambridge t'a acceptée ! Il te faut trois A pour le confirmer, mais je suis sûre que tu peux y arriver. Oh, chérie, je suis si fière de toi !

Sa voix se brisa. Pendant un moment, je ne dis rien. Comment pouvait-elle être au courant avant moi ?

— Tu as ouvert mon courrier ?

— Eh bien, oui, mais il y avait une adresse sur l'enveloppe, alors j'ai tout de suite su ce que c'était. Tu n'es pas contente ?

— Non, pas vraiment. On en parle plus tard.

Maman allait dire quelque chose d'autre, mais je coupai la communication.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sarah.

Une horrible vague de déception me submergea. J'eus un faible sourire :

— Je suis prise à Cambridge.

Tous se mirent à pousser des cris de joie. Je me baissai involontairement alors que mes amis m'acclamaient.

— Putain ! C'est dément ! brailla Ashley en se penchant pour me serrer de toutes ses forces contre son cœur.

— Magnifique ! reprit Ollie, qui fut le deuxième à m'étreindre.

Jack suivit également (avec moins d'entrain), puis Sarah qui, j'aurais pu le jurer, en avait la larme à l'œil.

— Bien joué, chérie, je suis fière de toi.

— Oui, bravo, Cass, renchérit Rich. Formidable.

Je risquai un coup d'œil à Donna, qui enfournait des macarons avec un air d'ennui étudié. Je tentai un sourire :

— Merci, tout le monde. (Je ramassai mon sandwich, puis le reposai.) Mais ils veulent que j'aie trois A, continuai-je. Ce n'est pas encore plié.

Alors que je prononçais ces mots, ma gorge se serra sous l'effet de la panique. Comment pourrais-je dégoter trois A alors que je venais juste d'avoir un C ? J'étais prête à fondre en larmes.

— Oh, tu les auras, fit Ash, dissipant mes angoisses d'un geste de la main. Tout le monde sait que tu es une bûcheuse.

— Merci, répondis-je en me demandant si elle serait aussi sympa lorsque Donna aurait eu l'occasion de lui parler.

— Qu'est-ce que tu disais à ta mère ? demanda Sarah. Tu n'avais pas l'air très contente.

— Elle a encore lu mon courrier. Cette femme est obsédée. Elle ne peut s'en empêcher. C'est comme si elle vivait sa vie par procuration.

— Bon sang, remarqua Ashley, si ma mère ouvrait mes lettres, ça me rendrait dingue.

— Exactement. (Je secouai la tête, exaspérée.) Il faut que ça cesse.

Bien sûr, c'était facile à dire, beaucoup moins à réaliser.

— La voilà ! brailla mon père lorsque je rentrais de l'école. Viens ici, ma fille si intelligente.

Il m'attira à lui pour me serrer dans ses bras. Ça devenait une habitude.

— Salut, Papa. Tu rentres tôt aujourd'hui.

Je me dégageai doucement afin de pouvoir retirer mon manteau et mes chaussures.

— Bien sûr. Il faut fêter ça, non ? (Il posa ses mains sur mes épaules pour me tenir à bout de bras.) Laisse-moi te regarder.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Il avait beau jouer les hommes d'affaires dur et teigneux, il pleurait pour un rien.

— Je suis si fier de toi, Cassie ! Cambridge !

Il prononça ce mot comme s'il était sacré, ce qu'il devait être pour lui – ou au moins y voyait-il un mystère. Mon père était intelligent, mais pas cultivé (où était-ce l'inverse ? Je n'en sais rien.) Je crois que le concept d'aller à l'université lui faisait peur.

Maman arriva de la cuisine, le visage luisant.

— La voilà ! s'exclama-t-elle, répétant involontairement ce qu'avait dit mon père. On a préparé un dîner de fête, chérie. Steak et frites, et du champagne, bien sûr ! (Elle m'embrassa sur le front.) Et si tu allais prendre un bon bain moussant, te changer pour redescendre à six heures pour le dîner ?

Et elle retourna à la cuisine. Comme si je ne lui avais jamais raccroché au nez.

Papa me gratifia d'un clin d'œil :

— Tu as entendu le chef. Fonce !

Je le saluai obligeamment et montai l'escalier pour m'exécuter. Je n'étais pas grande fan des steaks et j'essayai de ne pas abuser des frites, mais comme c'était le plat préféré de mon père, c'était devenu notre repas de fête par défaut. En tout cas, c'était sympa de voir qu'ils avaient fait tous ces efforts pour moi. Ça faisait des lustres qu'on n'avait pas dîné ensemble un jour de semaine.

Mais alors que j'étais allongée dans la baignoire, entourée de bulles odorantes, mon inquiétude sur mes notes, la façon dont Donna m'avait humiliée et ma colère contre Maman pour avoir ouvert mon courrier revinrent en force. Le jour où j'apprenais que j'étais acceptée à Cambridge s'avérait merdique. Comment Maman *osait*-elle ? Le fait qu'elle semble trouver ça tout naturel ne faisait qu'empirer les choses. Ça me donnait envie de refuser d'y aller, histoire de lui montrer que je pouvais vivre ma vie et commettre mes propres erreurs. Ce n'était pas ma faute si elle avait été assez bête pour tomber enceinte et foutre en l'air sa carrière. Il ne fallait pas avoir un QI stratosphérique pour comprendre comment fonctionne la contraception – il suffit de ne pas oublier de prendre la pilule une fois par jour, bon sang ! Et pourtant, je savais que je ne dirais rien de tout ça. On se disputait rarement et, lorsque ça arrivait, Maman avait une réplique toute prête, énoncée avec la dose requise de déception, qui ne manquait jamais de me faire culpabiliser : « Tout ce que je veux, c'est ton bien », chuchotait-elle, une main sur le cœur comme si je l'avais blessée physiquement. Eh bien, ça, je l'avais compris, mais ce n'est pas parce que vos intentions sont pures que vous avez forcément raison. Je passai un gant de toilette propre sous le robinet pour le poser sur mon visage, fermai les yeux et ralentis ma respiration. Inspirer par le nez, expirer par la bouche.

— Ouais ! s'exclamèrent mes parents lorsque je m'annonçai dans le salon une heure plus tard.

Charlie eut un sourire railleur en croisant mon regard.

— Ouais ! répétais-je en agitant sarcastiquement la main. Me voilà !

Je m'assis et Papa me tendit un verre de champagne avant de lever le sien :

— À la santé de Cassie ; et à Cambridge, qui est assez raisonnable pour vouloir d'elle.

Tout le monde leva son verre, *cling cling cling*, et le dîner fut servi.

— J'ai jeté un coup d'œil aux appartements, dit Papa d'un ton tout naturel en découplant son steak. Je pensais, peut-être un petit deux-pièces près du centre-ville ?

— De quoi tu parles ? demandai-je, perplexe.

Il me dévisagea.

— De Cambridge. Il te faudra bien habiter quelque part, non ? Ce sera un investissement.

Je réprimai un soupir.

— Papa, j’habiterai à la fac. Dans la cité-U. Enfin, *si* j’ai les notes qu’ils demandent.

— Oui, on peut en discuter.

Traduction : de toute façon, j’achèterai un appart. Est-ce que tout le monde passait par là avant d’aller à l’université ? Je connaissais déjà la réponse à cette question : non. Il n’y avait que *mes* parents qui tenaient à me traiter comme si j’étais encore un bébé.

Charlie leva les yeux de son assiette :

— Qu’est-ce qu’Adam pense de tout ça ?

— Je ne lui en ai pas encore parlé, alors ne fais pas de gaffe, déclarai-je sévèrement en pointant ma fourchette vers mon frère.

— D’accord, dit-il en haussant les épaules.

— Je veux le lui annoncer personnellement, expliquai-je, bien que nul ne me l’ait demandé.

En vérité, je n’avais pas envie de lui en parler. Il allait péter un câble.

12

Lorsque Rich arriva, le match était presque terminé. Il n'était jamais en retard lorsque Jack était sur le terrain. Et pourtant, en le voyant, je me sentis soulagée. Tout était bon pour rompre cette atmosphère pourrie. Donna et moi nous étions ignorées, mais comme les autres m'avaient traitée normalement, elle n'avait peut-être rien dit. Ou alors, mon fameux manque d'empathie m'avait empêchée de le remarquer.

— Ça va ? dit-il.

Il se tint à côté de nous sur les gradins, battant des pieds pour lutter contre le froid.

— Rich, tu es très en retard, déclara Ash d'un ton accusateur.

À ce stade, le Rich d'antan aurait sans doute blagué en parlant de l'hôpital qui se moque de la charité, mais pas cette nouvelle version. Il se contenta d'étirer sa lèvre supérieure :

— J'ai été retenu.

Ash lui décocha un regard inquiet, mais il ne releva pas, ou plutôt il ne le remarqua pas, car il semblait soudain passionné par l'opération consistant à ronger la peau autour de ses ongles en observant dans le vide.

— Richard, regarde-moi, ordonnai-je d'un ton sec.

Il obéit, mais son expression se modifia. Il se contenta de plisser légèrement les yeux et marmonna d'un ton peu convaincant :

— Que ça ne se reproduise pas.

— Qu'est-ce qui lui prend ? chuchotai-je à Sarah.

Elle secoua la tête :

— Mystère et boule de gomme. Il a l'air complètement défoncé.

— Il l'est peut-être.

Je me rappelai ce qu'avait dit Ashley, que ces derniers temps, il fumait plus d'herbe que d'habitude. *Beaucoup* plus, à en juger par son absence d'expression. Sarah allait prendre la parole lorsqu'un rugissement collectif en provenance des gradins nous fit revenir au jeu. Jack fonçait vers les buts, la balle semblant collée à son pied, avec autour de lui un champ de force invisible empêchant ses adversaires de l'approcher. Je regardai le spectacle en retenant mon souffle.

En général, le football ne m'intéresse pas des masses, mais lorsque c'était Jack qui jouait, tout était différent. Il était tellement doué que c'était presque un privilège de le voir prendre la balle. C'était également bizarre de voir en action ce bel athlète si confiant, si concentré, et de savoir que, quelque part dans ce cerveau bourré de talent, il y avait une petite place pour quelqu'un comme moi. C'était si flatteur. Bien sûr. Un instant, je me sentis presque nostalgique. Sarah avait raison : dans

d'autres circonstances, il ferait certainement un copain idéal. Mais c'était valable pour à peu près tout le monde. J'oserais même dire que, dans d'autres circonstances, Tom Felton serait un excellent choix, mais je ne risquais pas de tenter l'expérience.

Sarah et moi nous tînmes par la main pendant que Jack faisait une passe à l'un de ses coéquipiers, qui lui rendit la pareille ; Jack shoota alors sans effort apparent. La balle fila vers le but et passa sous le nez du gardien stupéfait pour finir sa course dans les filets. Et, comme dans un film, c'est le moment que choisit l'arbitre pour siffler la fin de la partie. Un-zéro en faveur de l'équipe de Jack.

Ce fut le délire complet ! Nous sautâmes sur place en donnant des coups de poing dans l'air, braillant tout ce qu'on pouvait. J'adore ce genre de moment !

Une fois de plus, Jack était le héros du jour. Nous le contemplâmes, toujours sur le terrain, dégoulinant de sueur malgré le froid. Lorsque le reste de son équipe eut fini de lui grimper dessus, il se tourna vers l'endroit où il savait nous trouver et nous envoya un déluge de baisers. Il était si heureux qu'il semblait rayonner. Bien sûr, nous lui rendîmes ses baisers. Comment faire autrement ?

— Viens, on y va. Je me gèle les miches, déclara Donna après que Jack eut fini de profiter des applaudissements pour sortir du terrain. On peut boire un verre pendant que Jack participe aux rituels homoérotiques habituels, tout le monde à poil sous la douche et tout ça.

— C'est une remarque sexiste, Donna, s'offusqua Ollie. Et tu n'as qu'une seule façon de te faire pardonner : te mettre à poil sur-le-champ et prendre une douche avec Ashley, Sarah et Cass.

— Très drôle, remarqua Donna, les paupières lourdes.

— On fait ce qu'on peut, reparti Ollie en souriant. (Il se tourna vers Rich qui traînait derrière nous.) Hé, tu viens ?

La dernière fois que je m'étais retrouvée dans le pub du club de sport, c'était pour la fête de Noël d'Ollie, lorsqu'il avait laissé son cousin, décorateur d'intérieur, en faire une sorte de jardin d'hiver. Le résultat avait été formidable, mais, désormais, il était redevenu un pub très ordinaire, tout en boiseries et en tapis à carreaux. Nous trouvâmes une table libre et Donna posa son manteau sur une septième chaise afin de la réserver pour Jack.

— Viens, Millar, allons chercher à boire ! lança Ollie à Sarah.

— Pourquoi moi... (Elle s'interrompit et sourit alors qu'elle trouvait d'elle-même la réponse à sa question.) Ah, oui, c'est vrai, il faut montrer sa carte d'identité ! (Elle se frotta les mains.) Ah, le goût du pouvoir ! Donc, jus d'orange pour tout le monde, hein ?

— Ne prenez pas de mauvaises habitudes, mes loulous, intervint Ashley. On ne tardera pas à vous rejoindre dans le monde merveilleux des jeunes adultes. En attendant, pour moi, ce sera une vodka-Coca.

Elle leva un sourcil vaguement agressif. (Ashley avait tout un arsenal d'expressions sourcilières à sa disposition.)

— C'est bon pour cette fois, râla Sarah. Bien sûr, ce qui est ironique, c'est que *moi*, je vais prendre un jus d'orange.

Elle eut un sourire candide et suivit Ollie jusqu'au bar. Sarah n'était pas très branchée alcool.

— Je suis encore loin de mes dix-huit ans ! fis-je en feignant d'être déprimée. Ça craint de naître en août !

— Et quand ton anniversaire tombe la première semaine des vacances, alors ? ajouta Donna. *Tout le monde est parti !*

— Arrêtez, vous allez me faire pleurer ! rétorqua Ashley. Sasha a carrément demandé à Maman s'ils pouvaient aller à un enterrement le jour de mon anniversaire, alors ne venez pas vous plaindre.

Elle poignarda l'air d'un doigt péremptoire.

Donna jeta un sous-bock sur son coin de table, le fit sauter du plat de la main et le rattrapa en l'air.

— Bon, d'accord, tu as gagné.

C'est alors que Jack s'annonça à notre table, tout sourire, puis salua d'une courbette tandis que tout le monde l'applaudissait spontanément. Au même instant, Sarah et Ollie revinrent avec nos commandes, et celui-ci lui tendit une bouteille :

— Jack, espèce d'enfoiré, voilà ta bière.

Il la prit avec un sourire si grand qu'on avait une vue imprenable sur ses amygdales, et tira la chaise libre à côté de moi.

— Cette place est prise ?

Il croisa mon regard et leva un sourcil plein de confiance.

— Heu, oui... Je veux dire, non, me moquant de ma soudaine incapacité à parler de façon intelligible. Prends-la... Et d'ailleurs, il faut que j'aille aux toilettes.

Je me levai en lui faisant signe de s'asseoir. En passant, j'accrochai le regard de Sarah et lui enjoignis silencieusement de s'installer à ma place. Elle écarquilla imperceptiblement les yeux pour m'indiquer qu'elle avait compris et, bien sûr, lorsque je revins, le seul siège libre se trouvait entre Ollie et Donna.

Je m'y assis et envoyai des ondes de gratitude vers Sarah. Bien sûr, je ne pouvais pas me tourner vers elle, parce que Jack nous verrait. C'est vrai qu'il était encore sous le coup de sa victoire et que rien ne pouvait le faire redescendre, mais je ne voulais pas courir de risques. Après tout, c'était sa soirée. Je le regardai parler à Rich, qui plissait des yeux comme s'il cherchait à distinguer Jack à travers un nuage de fumée ou avait du mal à comprendre ce qu'il racontait. À un moment donné, Jack dit quelque chose et éclata de rire ; Rich sourit, mais c'était insuffisant. Son rire se fâna et ses prunelles stupéfaites scrutèrent le visage de Rich, puis Jack haussa les épaules et lui tapota joyeusement le dos. Peut-être était-il trop heureux pour s'en soucier maintenant – ou peut-être qu'il ne s'inquiétait pas vraiment. On ne le saurait sans doute jamais, parce qu'il ne risquait pas de nous le dire.

Il se tourna vers moi :

— Alors, tu as aimé le match ?

J'acquiesçai avec un grand sourire :

— Oui, bien sûr ! C'était génial. Tu as joué comme un dieu.

Je dus crier pour me faire entendre par-dessus le fracas du bar.

— Merci ! Heureux que tu me compares à un dieu.

Son regard croisa à nouveau le mien. Pas de doute, il était sur son petit nuage.

— Sur le terrain uniquement, corrigeai-je, riant pour couvrir toute gêne possible.

Jack pencha la tête d'un air soumis.

— Merci quand même.

— De rien, répondis-je en levant mon verre.

Et la soirée continua. Jack était le sujet de toutes les conversations, comme après chaque bon match. L'atmosphère était à la fête, son excitation et sa joie déteignant sur les autres. Tout le reste –

Cambridge, ma note en politique, Jack, Tom – fut relégué au second plan.

Puis Adam vint me chercher. Je vis au premier coup d'œil qu'il était de mauvaise humeur. Il ignora tout le monde à l'exception de Jack, à qui il décocha un regard noir avant de me prendre la main :

— Il est temps de partir, chérie.

Je lui arrachai ma main :

— Je ne suis pas encore prête. Et si tu prenais un verre ?

Incroyable mais vrai, il fit un pas en arrière de surprise. Peut-être avais-je été plus agressive que je ne l'avais souhaité. Je m'empressai de sourire en reprenant sa main :

— Allez, chéri, reste un moment avec moi.

Ce fut son tour de se retirer. Il considéra Jack, qui discutait et riait avec deux filles aux yeux brillants, qui devaient être des groupies de footballeurs. Elles ignoraient qu'elles n'avaient pas la moindre chance de repartir avec lui. Ça peut sembler incroyable pour un athlète aussi beau, mais Jack était encore puceau. Par choix personnel, bien sûr. Il aurait pu se taper une fille par soir s'il l'avait voulu.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Adam en plissant les lèvres de façon peu séduisante.

— Il a marqué le but qui leur a permis de remporter le match, répondis-je.

— Ooh, un vrai champion.

Adam resta un moment planté là, à dévisager Jack d'un air torve. J'allais lui suggérer de s'asseoir lorsqu'il partit dans sa direction.

Je me levai d'un bond :

— Adam ! Qu'est-ce que tu fais ?

Il feignit de ne pas m'entendre et alla se planter devant Jack au point que leurs nez se touchaient presque.

— J'ai une question à te poser, lança-t-il d'un ton dangereusement sourd.

— Ah, oui ? répondit Jack innocemment, bien conscient de la menace.

— Ça te botte d'envoyer des SMS à ma copine, hein ? Pour lui dire qu'elle est « super », ajouta-t-il en singeant des guillemets avec ses doigts.

Jack parut sincèrement décontenancé. Normal : il ne faisait pas semblant.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. Je n'ai jamais envoyé le moindre SMS, et je n'ai certainement jamais employé le mot « super ».

Il était assez futé pour ne pas risquer d'irriter encore plus Adam en imitant ses guillemets.

J'avalai ma salive en comprenant la méprise. Je cherchai à maîtriser la panique qui montait en moi en pensant à ce que ferait Adam s'il découvrait que j'étais allé boire un coup avec un autre.

— Tu mens, cracha Adam.

— Je n'ai pas envoyé de SMS, répéta Jack en énonçant lentement chaque mot. C'est trop compliqué pour toi ?

Il avança sa lèvre inférieure en une moue irritée.

Il devait être bien bourré pour tenir tête à Adam comme ça et, à en juger par les veines saillant sur le front d'Adam, celui-ci était dangereusement proche de l'explosion. Oh, misère, ils allaient se battre. Mon copain contre un de mes meilleurs amis. C'était un cauchemar, même si je m'étais toujours doutée qu'un jour on en arriverait là.

Tout le monde s'était tu, et je vis que le patron nous épiait. *Je vous en prie, ne vous en mêlez pas*, suppliai-je. Je m'interposai entre Adam et Jack, ce qui m'imposa de me retrouver un peu trop près de Jack, mais pas moyen de faire autrement. Je lui adressai un regard suppliant, puis lui tournai le dos pour m'adresser à Adam.

— Adam, chéri, tu te trompes, énonçai-je lentement et calmement. J'ai le numéro de Jack en mémoire, non ? Ça ne pouvait pas venir de lui.

— Ah, ouais ? Alors qui ? Et ne me dis pas que c'est elle.

Il arracha son regard braqué sur Jack pour jeter un œil dédaigneux en direction de Sarah.

— En fait, c'était quelqu'un qui m'a aidée pour un devoir.

Ce qui était la stricte vérité.

— Qui ça ?

Il était toujours hors d'haleine, la version humaine d'un taureau tapant du sabot dans l'arène.

— Une fille de mon groupe d'études. Tu ne la connais même pas.

Ce qui était faux. Mon cœur se serra. Quel nœud de vipères...

Sarah prit soudain la parole :

— C'était Angeli, non ? Elle cherche toujours à te piquer tes idées de devoirs.

— Oui, c'est ça, répondis-je en la remerciant silencieusement, elle qui m'avait tirée d'affaire deux fois ce soir.

Je pris les deux mains d'Adam dans les miennes et cherchai à croiser son regard. Ce qu'il fit à contrecœur.

— Crois-moi, bébé, je n'aime que toi. *Que* toi. (Je lui caressai la joue.) Je n'ai pas le moindre sentiment pour Jack, je te le jure.

Un mouvement me fit lever les yeux. Jack détourna la tête.

Je pris mon manteau drapé sur le dossier de ma chaise et tirai doucement Adam par la main.

— Allez, viens, on rentre.

13

Pas le moindre sentiment pour Jack ? J'y réfléchis en regardant par la vitre du taxi, cherchant à éviter les bisous dans le cou parfumés à la bière d'Adam. Les accès de passion alcoolisée ne sont drôles que quand on est bourrés tous les deux, et je n'avais jamais été plus sobre.

— Attends un peu qu'on soit à la maison, me murmura-t-il à l'oreille d'une voix pâteuse.

— Hmmm, fis-je en me frottant la tempe contre mon épaule pour essayer la salive.

Je lui saisis la main, tant pour la retirer du sein sur lequel elle s'était refermée pour lui donner l'affection suffisante qui le contenterait jusqu'à ce qu'on rentre.

Je n'ai pas le moindre sentiment pour Jack. L'expression troublée et douloureuse de l'intéressé alors que je prononçais ces mots me hantait. Je ne partageais pas ses sentiments pour moi, mais dire que je n'éprouvais rien du tout aurait été mentir. C'était mon plus vieil ami, et une des personnes que je préférerais au monde. Je ne pouvais pas en rester là. Sarah avait raison : il fallait que je lui explique précisément où on en était.

Une demi-heure plus tard, après qu'Adam s'était endormi sur son lit, j'envoyai un SMS à Jack :

« Désolée pour ce qui s'est passé.
T'es pris demain ?
On peut se voir ? J'aimerais.
Faut qu'on parle ! CX »
« D'accord. Parler.
S'annonce super ! Te prends à 1 h. ? x »
« Temps censé être beau. RV a la plage, OK ? A demain. x »
« Vivement demain ! x »

Lorsqu'on allait à la plage – n'importe qui de notre petit groupe –, on se retrouvait toujours au même endroit depuis des années. Donc, lorsque je le vis qui m'attendait, adossé à ce mur familier en scrutant l'horizon, ce spectacle me déprima. Allais-je mettre un terme définitif à notre amitié ? À cette idée, je serrai les poings. Je ne pourrais pas le supporter. Il se retourna, me vit et leva la main sans l'agiter. Je m'élançai dans sa direction.

— Salut, dit-il en se penchant pour m'embrasser sur la joue, comme toujours.

Il s'arrêta cependant à mi-chemin.

J'eus un vague rire et terminai son geste en déposant un bisou sur sa joue à lui.

— Oh, arrête, ça n'a rien de si terrible. On a bien le droit de se faire la bise entre amis.

— J'imagine, fit-il avec un sourire sans joie.

Nous nous mîmes en marche et je passai mon bras sous le sien, comme on le faisait toujours, mais il se dégagea doucement.

— En fait, Cass, je crois que je ne peux plus faire ça. Je ne sais pas ce que tu attends de moi.

J'avalai ma salive, la gorge serrée. C'était l'horreur.

— Je sais, dis-je. C'est pour ça que je voulais te parler.

— Et ?

On marchait toujours côte à côte en regardant droit devant nous. Je me demandai à quoi on devait ressembler. À un couple ? À de vieux amis ? Si on se tenait toujours par le bras, on aurait certainement pu passer pour un couple.

— Je crois que je me suis montrée injuste avec toi. Je pense... (Je me raclai la gorge.) Je pense que je t'ai peut-être un peu... aguiché. Pas volontairement, mais... En fait...

— Tu ne m'aimes pas, termina Jack.

— Bien sûr que si ! me récriai-je. Tu es un de mes meilleurs...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, m'interrompit-il, et tu le sais très bien.

Je laissai passer un silence, puis répondis :

— Je sais.

— Donc. Tu ne m'aimes pas, répéta-t-il.

— Pas comme tu le voudrais, non, admis-je, incapable d'arrêter les larmes qui me montaient aux yeux.

Jack fourra les mains dans ses poches et se pencha en avant :

— Bon. Merci d'avoir clarifié la situation. Enfin, je crois.

Nous continuâmes encore un peu dans un silence forcé. Tout autour de nous, l'air semblait vibrer des choses que nous voulions nous dire, devons nous dire, sans pouvoir nous y résoudre.

— Si tu n'étais pas avec Adam... ? finit-il par demander.

Je soupirai.

— Même, chéri. Désolée. Tu es très beau garçon, mais...

— C'est bon, pas la peine de prendre des gants, coupa-t-il. Mon ego s'en remettra.

Oh, bon sang, il était vraiment adorable. En vérité, j'ignorais ce qui se passerait si je n'étais pas avec Adam, parce que *j'étais* avec lui, donc la question ne se posait pas. Mais le conseil de Sarah résonnait encore à mes oreilles et je savais que Jack voulait une réponse ferme et définitive. Et la réponse était non. Bien sûr : j'étais avec Adam.

— Désolée.

Je lui caressai le bras, et il frémit de façon presque imperceptible.

— Il n'y a pas de quoi. Nul n'est responsable de ses sentiments.

Et moi non plus. Pour la première fois, je me retournai pour le regarder, mais il fit celui qui n'avait rien vu et continua de scruter le vide.

— Tu comptes tellement pour moi, Jack.

— Oui. Merci bien.

Il se gratta le nez et eut un petit rire amer.

Je fronçai les sourcils pour retenir mes larmes.

— Ne le prends pas comme ça. Tu l'as dit toi-même : je ne suis pas responsable de mes sentiments. Je t'aime comme...

— Comme un ami, conclut Jack à ma place. Ouais, je sais. (Je ne dis rien et fixai le sol.) Oh, et puis merde. Je t'aime aussi. (Il leva les yeux au ciel.) Comme une amie.

J'éclatai de rire et passai à nouveau mon bras sous le sien, mais une fois de plus, il se dégagea :

— Je ne t'en veux pas. Maintenant que l'affaire est clarifiée, on peut passer à autre chose.

— Bien, hésitai-je.

Voulait-il dire qu'on devait s'éloigner l'un de l'autre ?

— On sera toujours amis, Cass, d'accord ? Tu n'as rien gâché.

Je souris, acquiesçai et, lorsque je le pris dans mes bras, il me laissa faire. Puis il m'embrassa vivement sur la joue, tourna les talons et repartit par où on était venus. Je le suivis des yeux quelques secondes, puis m'en allai à mon tour pour rentrer chez moi.

J'avais bien agi. Alors pourquoi me sentais-je si triste ?

Cette histoire avec Jack m'avait mise dans tous mes états. C'était trop triste. Et injuste. Il méritait quelqu'un d'extraordinaire. Le lendemain, à l'école, j'évitai tout le monde, ce qui ne fut pas si difficile, puisque je devais retrouver mon tuteur à l'heure du déjeuner pour m'entretenir avec lui de mon acceptation à Cambridge. Rien qu'à y penser, mon estomac se nouait. C'était comme si je vivais sous un ciel bourré de nuages noirs avec « Cambridge » écrit en travers en grandes lettres grises. Pas moyen d'y échapper. Ce devait être la procédure standard, mais j'avais néanmoins le sentiment d'être mise sous pression de tous les côtés. J'arrivai en avance, mais Paul était déjà à son bureau, à noter des interrogations écrites.

Je frappai à la porte ouverte et il leva les yeux.

— Bonjour, Cass, entre ! (Il me désigna la chaise en face de lui.) Assieds-toi !

Alors que j'obéissais, je me rendis compte que je ne l'avais jamais vraiment regardé en face. En tout cas, pas de près. Il avait un œil marron et l'autre vert (*heterochromia iridum* : des pupilles de couleur différente, ou des yeux vairons. Je m'étais renseignée sur Internet après en avoir entendu parler dans le journal du matin) et une coupure de rasoir au-dessus de la lèvre.

— Bien, tout d'abord, toutes mes félicitations. (Il leva la paume, et je la contemplai bêtement une seconde avant de comprendre qu'il voulait que je la claque. Ce que je fis en retenant un désir irrationnel de me marrer comme une baleine. Puis il prit une expression qui se voulait sincère, mais lui donnait surtout l'air constipé.) Franchement, toute l'école est enchantée de savoir que tu es admise à Cambridge. C'est une bonne nouvelle, non ?

— Merci, répondis-je en haussant modestement les épaules.

Il ferma les paupières et secoua la tête.

— Non, merci à TOI. (Hein ? Pourquoi ? Il était vraiment bizarre !) Mais maintenant, il va falloir s'y mettre. Les mains dans le cambouis et tous ces vieux clichés, hein ? (Il eut un petit rire. Je me fendis d'un gloussement forcé.) Tu as déjà pris rendez-vous avec tes profs ? (Je secouai la tête.) Eh bien, c'est la première chose à faire, d'accord ? Ils peuvent te dire précisément ce qu'il faut faire pour dégoter ces trois A. (Il abattit son poing pour souligner chaque mot.) Tu peux y arriver, on le sait.

Je haussai de nouveau les épaules, quitte à avoir l'air colérique ; c'était pourtant précisément ce que je ressentais. *Tu peux y arriver, on le sait.* J'aurais voulu avoir leur confiance. De toute évidence, il n'avait pas entendu parler du C.

— Bref, continua-t-il en posant ses paumes sur son bureau, si tu as des questions, des problèmes, ou des inquiétudes... (Il se mordit la lèvre et secoua lentement la tête – comme Fiona Bruce, la

présentatrice des nouvelles de dix heures lorsqu'elle balance quelque chose de choquant – avant de continuer :) Tu viens tout de suite me trouver, d'accord ? Je suis là pour toi.

Oh. Alors tout va bien. Je sortis de là aussi vite qu'il était humainement possible de le faire.

L'après-midi fut pénible. Personne ne me dit rien, mais je pouvais sentir l'atmosphère se refroidir dès que les garçons n'étaient pas là. Je ne voulais pas faire de mal à Jack – bien au contraire –, mais je l'avais blessé, et ses amis le soutenaient. Je pouvais difficilement les en blâmer. Je me sentais hyper mal, mais que pouvais-je faire ? Comme me dit Sarah lorsqu'on se retrouva après le déjeuner, c'eût été encore pire si je lui avais laissé croire qu'il avait la moindre chance.

Puis ce fut le cours d'anglais, avec Donna. Ce n'était pas comme si on ne s'adressait pas la parole, mais l'ambiance restait tendue et c'était notre première leçon commune depuis que je l'avais humiliée involontairement. À ma grande surprise, elle s'installa à côté de moi.

— Salut, fis-je, sur mes gardes.

— Bonjour, répondit-elle d'un ton tout naturel, comme s'il ne s'était rien passé.

— Tu sais, repris-je, tu n'es pas obligée de te mettre à côté de moi.

J'aurais du mal à me concentrer en la sachant là, à fulminer dans son coin. Chaque fois que je répondrais à une question, j'attendrais sa réaction.

Elle fronça les sourcils d'un air perplexe, puis son visage s'éclaira. Elle tapota contre la table de la pointe de son stylo en oscillant sur sa chaise.

— Oui, bon, je m'excuse d'avoir été vache l'autre jour. J'étais énervée de ne pas arriver à sortir un mot et furieuse contre toi qui y parvenais comme ça, sans mal.

— C'est rien, dis-je, surprise. J'allais m'excuser de t'avoir humiliée.

Elle haussa les épaules :

— Si tu veux, mais c'est inutile. Tout est ma faute.

Oh, pensai-je en me cachant dans mon bloc-notes.

— Hé, copine, t'en fais pas, dit-elle en me frottant gentiment l'épaule. Tu sais, tu devrais cesser de faire une montagne d'un rien, tu vas te coller un ulcère.

— Tu as raison. Mais je suis navrée de t'avoir rabaissée.

— T'inquiète. En fait, tu devrais en être fière. Il en faut beaucoup pour que je pète un câble comme ça.

Et comme pour ponctuer ses propos, elle émit un rot sonore et sourit.

Bon. Tout n'était donc pas noir. Mais je fus tout de même contente de rentrer chez moi.

J'allai tout droit à ma chambre et allumai mon ordinateur. J'avais toujours fait consciencieusement mes devoirs, mais maintenant que je savais qu'il me fallait trois A, j'étais sous pression. Je pris un stylo et en tapotai nerveusement mon bureau en attendant que mon PC finisse de démarrer. Non seulement je devais penser à mon boulot, mais aussi à cette histoire ridicule entre Jack et Adam – et à Tom. Quoique ce n'était pas vraiment une crise majeure en soi. Laisant tomber mon stylo, je posai mon menton sur ma main et fixai sans les voir les applications qui apparaissaient l'une après l'autre sur mon écran.

Adam s'était montré ridicule et autoritaire au bar du club de sport – il en avait conscience –, mais cela venait partiellement de son sentiment d'insécurité. Au moins, ça montrait qu'il tenait à moi. La petite voix irritante qui murmurait à mes oreilles depuis cet épisode – celle qui se tapissait au fond de mon crâne en chuchotant des questions traîtres sur la force du lien qui nous unissait – se fit un peu plus insistante. Je secouai la tête pour m'en débarrasser. Ma décision d'aller à Cambridge

n'avait rien à voir. Rien. Je me redressai, approchai ma chaise du bureau et ouvris Google Calendar pour me créer un emploi du temps. Un petit « r » rouge dans le coin, soit la case correspondant à l'avant-veille, me rappela que mes règles n'étaient pas encore arrivées. Ce qui m'étonna, parce que je n'oubliais jamais le bon (ou plutôt le mauvais) jour, mais ça n'avait rien de bien inquiétant – il m'arrivait de dépasser un peu mes vingt-neuf jours –, si bien que je cessai d'y penser pour me concentrer sur bien plus pressant : comment allais-je fourrer dans cet emploi du temps tout le travail nécessaire pour être sûre d'avoir ces fameux trois A.

Durant le reste de la semaine, je ne fis qu'aller à l'école, travailler et dormir, avec parfois une pause pour manger, bien que le stress n'ait jamais fait de merveilles sur mon appétit. Ni sur mon cycle menstruel, apparemment, puisque mes règles n'avaient toujours pas commencé. Qu'est-ce qui se passait ? Je savais que la pilule n'était pas efficace à cent pour cent, mais uniquement lorsqu'on oublie de la prendre. Mais pas moi. Je ne l'oubliais jamais. J'avais l'exemple de Maman sous les yeux. J'avais entendu dire que le stress pouvait jouer des tours à votre cycle, mais je n'en avais certainement pas – sinon, à quoi bon prendre la pilule ? Alors qu'est-ce qui m'arrivait ? Je ne cessais d'y penser. Mon cerveau se disait : Mets tes chaussures, où sont mes règles, ouvre la porte, où sont mes règles, descends l'allée, OÙ SONT MES RÈGLES ? C'était épuisant.

Lorsque le samedi finit par arriver, j'étais à bout, bien qu'étant une bonne fille, je réussis à caser encore quelques heures d'étude. Je ne devais retrouver Adam que plus tard, puisqu'il allait boire des coups avec ses potes d'abord. Je lui avais dit que je n'avais pas envie de me joindre à eux et, à ma grande surprise, j'eus l'impression que ça lui convenait parfaitement. En général, il insistait jusqu'à me faire céder.

Je pris quelques notes pour une dissert' de politique que Diane m'avait collée en guise d'extra (de toute évidence, n'importe quelle aide était bonne à prendre) et m'arrêtai à huit heures et demie pour me préparer. Une demi-heure plus tard, alors que je me coiffais, je reçus un SMS. Je regardai mon téléphone dans le miroir alors qu'il vibrait contre ma table de chevet. Il me fallut deux secondes pour décider de ne pas attendre d'avoir fini pour y jeter un œil. Je reposai mon lisseur en m'assurant que la surface chaude ne touchait pas le sol et me dirigeai vers la table. Je ramassai mon téléphone et appuyai sur le bouton pour allumer l'écran.

C'était Ollie. En y repensant, c'était comme si je m'attendais à quelque chose comme ça. Je me souviens d'avoir ressenti un picotement dans mes doigts et une vague angoisse au creux de l'estomac. Bien sûr, je savais également que ça ne pouvait pas être vrai. Je ne crois pas aux prémonitions. Et pourtant, avant de lire le message, je fermai les yeux.

C'était Rich. On l'avait hospitalisé en urgence.

15

« Cass, peux pas appeler mais tu peux venir à l'H Royal Sussex.
Viens en voiture. Rich a fait une OD.
Il est avec les Dr.
T'expliquerai kan tu sera là. x »

Je sentais mon cœur tambouriner dans ma poitrine. Lorsque je rappelai Ollie, il répondit aussitôt.

— Salut, Cass, tu viens ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi tu chuchotes ? Tu n'as pas le droit de parler ?

— Non. Écoute, il va bien. Enfin, on n'en est pas encore sûrs, mais il n'est pas, tu sais... (Il ne finit pas sa phrase. C'était inutile.) Alors tu seras bientôt là ? On a besoin... hem, d'un chauffeur. Parce qu'à cette heure de la nuit, on ne peut plus compter sur les bus ; en plus il fait un froid de canard et...

Une fois encore, il ne termina pas sa phrase.

— Oui, je pars immédiatement. À tout de suite.

J'allais raccrocher, mais je pouvais encore entendre la voix d'Ollie. Je m'empressai de remettre le téléphone contre mon oreille.

— ... va s'en sortir, hein ?

Venait-il de me demander si Rich allait s'en sortir ? Je n'en savais rien ! Je me laissai tomber sur mon lit et fermai les yeux. Quel genre d'amie étais-je ? Réponse : plutôt merdique. Trop obsédée par mes propres problèmes pour voir ce qui se passait sous mon nez. Pauvre, pauvre Rich.

— Je ne sais pas, Ols. (Je l'écoutai respirer pendant une seconde.) Je serai là dans vingt minutes, d'accord ?

J'aurais dû fondre en larmes, mais non. J'envoyai un SMS à Adam pour lui résumer la situation – sans entrer dans les détails –, fourrai le téléphone dans mon sac, laissai un mot pour mes parents qui étaient à une soirée de gala quelconque et sortis prendre ma voiture. Je n'étais encore jamais allée à l'hôpital, mais une brève recherche Internet me donna l'adresse que j'entrai dans l'application GPS de mon téléphone. Je mémorisai le chemin et démarrai. Ce devait être un mécanisme de défense que mon corps avait activé, parce que j'avais l'impression de prendre part à un exercice. Je me sentais dépourvue de toute émotion, et je n'avais jamais conduit avec une telle précision.

Une fois à l'hôpital, je trouvai une place de parking, payai le parcemètre aux tarifs exorbitants, et courus jusqu'aux urgences. J'avisai aussitôt Ollie, en compagnie d'Ashley et Jack. Ashley était courbée et mâchonnait le rebord de sa manche de pull, Jack tournait comme un lion en cage devant leurs chaises et Ollie était adossé au mur, frappant le sol de son talon. Je me retins de courir vers eux. Dès qu'il me vit, Jack me serra dans ses bras. Je me reculai instinctivement, puis me serinai d'arrêter

de me comporter comme une idiote. Il n'avait pas d'idée derrière la tête, il était fou d'inquiétude pour son meilleur ami. Je lui rendis son étirement, puis fis de même avec Ollie et Ashley. Ce fut un drôle d'échange silencieux.

— Que s'est-il passé ? m'enquis-je.

Nous nous assîmes tous les quatre. Jack et Ashley regardèrent Ollie en attendant qu'il raconte toute l'histoire. Il le fit d'un ton neutre, comme s'il récitait une liste de commissions.

— On était au pub, Jack et moi, on devait s'y retrouver, mais il n'est pas venu et n'a pas répondu à nos appels. Alors on est allés chez lui, mais il n'y avait personne. On a appelé Ashley, mais elle était chez Dylan et ne l'avait pas vu. Puis... (Il s'arrêta pour se gratter les paupières.) On est retournés au pub, au cas où il serait arrivé pendant qu'on le cherchait. Je suis allé aux toilettes, et c'est là que je l'ai trouvé. (Il s'interrompit à nouveau pour se racler la gorge.) Il était KO. Alors on a appelé une ambulance.

— Qu'est-ce qu'il avait pris ?

— Les médecins penchent pour un mélange de « grandes quantités d'alcool et peut-être de drogues illégales obtenues sur ordonnance ».

Il baissa les yeux.

Jack s'était assis et fermait les paupières comme s'il souffrait. Ashley retenait mal ses larmes.

— Des antidépresseurs, donc ? en déduisis-je. (Les autres me regardèrent d'un air surpris.) Simple déduction, m'empressai-je d'ajouter avec l'impression d'en avoir trop dit. Je veux dire, ces temps-ci, il avait l'air pas mal déprimé... Donc, c'est logique qu'il ait pris des antidépresseurs.

Je clignai les yeux et m'assis. Parfois, au cours de ces dernières semaines, je m'étais franchement demandé si je n'étais pas en train de devenir folle. Allais-je finir comme Rich ? Et si personne ne remarquait rien, c'était tout ce que je méritais. Donna avait raison. Où était mon empathie ?

Jack acquiesça et reprit d'une voix rauque :

— Je ne savais même pas qu'il prenait des trucs.

J'allai m'asseoir et posai la main dans son dos.

— S'il a choisi de ne rien dire, déclarai-je doucement, personne n'y pouvait rien.

Était-ce une platitude ? Probablement. Je n'y croyais pas moi-même.

Jack se tourna vers moi. Il avait l'air désespéré et des larmes dégoulinèrent sur son visage sans qu'il fasse quoi que ce soit pour les arrêter. Je me rappelai que c'était la deuxième fois en quelques mois qu'il devait appeler une ambulance pour un ami. Il était là lorsque Ashley avait bien failli se noyer. En fait, il lui avait probablement sauvé la vie.

— J'aurais dû lui poser la question, insista-t-il. J'aurais dû le *forcer* à m'en parler !

Je me mordis la lèvre en me tournant du côté d'Ashley et Ollie. Tous deux me fixaient intensément comme si j'avais la réponse à toutes leurs questions.

— Jack, Rich est quelqu'un d'extrêmement réservé. Il y a des pans entiers de sa personnalité qu'on ignore. (Je scrutai ses yeux pour voir s'il me comprenait. Il acquiesça, mais ne dit rien.) Je veux dire, il t'en a peut-être parlé à *toi*, continuai-je gentiment, mais ça ne veut pas dire qu'il te raconte tout. On a tous nos petits secrets, chéri.

— Et il est vivant, après tout, ajouta Ashley.

Elle voulut sourire, mais soudain, son visage s'effondra. Elle enfouit sa tête entre ses mains et se mit à pleurer, de gros sanglots qui secouèrent ses épaules. Je la pris dans mes bras. Elle marmonna quelque chose, mais sa voix était trop étouffée.

— Je ne t’entends pas, ma puce.

Elle se contenta de secouer la tête. Mais je savais pourquoi elle pleurait. Cette histoire aurait fort bien pu se terminer de façon totalement différente. Je pris le paquet de mouchoirs en papier dans mon sac et le tendis à Jack et Ashley. Pendant un temps, les seuls bruits qui s’élevèrent de notre coin des urgences furent des reniflements et des respirations sifflantes qu’on tentait de contrôler.

— Quelqu’un a prévenu Donna et Sarah ? m’inquiétai-je après quelques minutes.

Les autres secouèrent la tête en silence. Je sortis de la pièce et leur envoyai des SMS à toutes les deux. Lorsque je rentrai, les autres n’avaient pas bougé d’un poil.

Je croisai les bras :

— Penser à ce qui aurait pu se passer n’aide guère Rich, déclarai-je.

Toutes ces pleurnicheries commençaient à me porter sur les nerfs. C’était parce qu’on n’avait rien fait qu’on en était là.

— Il a besoin de notre force. Peut-être faut-il voir tout ça de façon positive, comme... un... un vecteur de changement ou quelque chose comme ça.

Ashley acquiesça lentement :

— D’accord, mais comment ? Il ne suffira pas de quelques pensées positives et de longues balades pour le guérir. Il est malade.

— Oui, je sais, répondis-je avec un calme exagéré. Je ne dis pas qu’on peut le guérir, juste qu’on peut être là pour lui.

— Oui, bien, c’est évident.

Elle fit la grimace en levant les yeux au ciel. Je savais que c’était juste un mécanisme de défense, mais j’avais tout de même envie de la biffer.

— Je ferais n’importe quoi pour l’aider, affirma Jack d’une voix blanche. Mais s’il refuse de nous dire...

Il n’acheva pas sa phrase. Je soupirai :

— Écoute, je ne prétends pas savoir ce qu’il faut faire, je crois juste qu’on devrait... essayer.

— Tu as raison, affirma Ollie. Et c’est ce qu’on va faire.

Je lui adressai un sourire reconnaissant et il acquiesça, mais il avait l’air décidé. C’était bizarre de le voir si sérieux.

Nous restâmes là, dans un silence de cathédrale, jusqu’à ce qu’une infirmière vienne nous chercher. Mon cœur fit un bond, mais son expression m’apprit aussitôt qu’elle n’était pas porteuse de mauvaises nouvelles. Juste de nouvelles. Elle n’avait pas l’air beaucoup plus âgée que nous, et – détail ridicule – je remarquai que ses yeux étaient du même bleu que sa blouse.

— Votre ami est hors de danger, nous apprit-elle. On lui a donné des médicaments pour contrer les effets de l’overdose, et on le garde une nuit en observation, mais il devrait pouvoir rentrer chez lui demain.

— Ses parents sont absents, remarqua Jack.

L’infirmière sourit.

— Ils sont sur le chemin du retour. Ils ne devraient pas tarder. (Elle s’assit et posa deux dépliants sur la chaise libre à côté d’elle.) Voilà des informations qui vous diront comment aider Richard. (Elle nous considéra tour à tour.) Le soutien des amis est extrêmement important. Votre ami a pris de l’ecstasy et a beaucoup trop bu. L’absorption d’alcool est déconseillée avec son traitement et, comme vous vous en doutez, prendre des drogues lorsqu’on est en dépression n’est pas une bonne idée. (Elle

retourna et désigna l'une des brochures.) Voilà le numéro du centre de conseil de l'hôpital. (Elle regarda Jack droit dans les yeux.) Et voilà mon numéro personnel...

Elle l'avait écrit au stylo au bas de la page.

Jack rougit violemment, loucha vers moi, puis s'empressa de se détourner. Je feignis un petit rire bête qui ressemblait plutôt à un aboiement beaucoup trop sonore à mon goût. Ç'aurait été gênant, sauf que personne ne regardait dans ma direction.

— Comme ça, reprit-elle, vous pourrez m'appeler si Richard ou vous avez besoin d'informations. (Elle sourit directement à Jack.) Bien sûr, en cas de problème, je serai au poste des infirmières, mais franchement, il vaudrait mieux que vous rentriez chez vous. Il y a longtemps que les heures de visites sont passées.

On la regarda s'en aller.

— C'est gentil de sa part de se donner toute cette peine, dis-je ironiquement. Je croyais qu'ils n'offraient ce genre de services qu'aux membres de la famille.

Puis je m'empourprai, pensant qu'ils me croiraient jalouse (Ben alors, Cass. Tu te soucies à nouveau de tes propres problèmes ?)

— Oui, tu as vu comme elle te draguait ? renchérit Ashley.

Jack haussa les épaules, mal à l'aise, mais j'étais sûre qu'Ollie et lui échangèrent un sourire, genre, entre mecs. Apparemment, même les histoires de vie ou de mort ne peuvent rien contre une bonne dose de testostérone.

Après avoir déposé les autres à leurs demeures respectives, j'envoyai un SMS à Donna et Sarah pour les informer que nous étions sortis de l'hôpital – j'avais des appels manqués des deux, mais j'étais trop crevée pour les rappeler le soir même – et je me rendis au pub où Adam avait rendez-vous avec ses amis. Je m'étonnais de ne pas avoir reçu un seul SMS ou coup de fil de sa part. En général, il ne cessait de me harceler pour que je me dépêche. Au moins, ça prouvait qu'à sa façon, il tenait à moi. Il savait que j'étais dans une situation de crise et me laissait gérer à ma façon.

C'était bizarre de retourner au pub après les événements dramatiques de ces deux dernières heures. Tous ces gens qui ignoraient qu'il était arrivé quelque chose à Rich – qui ne le connaissaient même pas – étaient là, à rire et à discuter entre eux. Le monde continuait de tourner, mais au moins, il aurait pu avoir la courtoisie de tressauter sur son axe ? Rien de grave, juste un sursaut, histoire de faire réfléchir un brin.

Je repérai le grand groupe joyeux d'Adam dans un coin, assis autour d'une table bien trop petite pour eux. Les filles étaient assises sur les genoux de leurs copains et des bouteilles et des verres se battaient pour avoir une place sur la table. Adam me tournait le dos. Il discutait avec une fille. Je ne la connaissais pas, et pourtant, elle avait un je-ne-sais-quoi d'étrangement familier. Elle était jeune et minuscule avec des bras minces comme des allumettes sortant d'un haut moulant. Adam lui dit quelque chose qui la fit éclater de rire, le regardant avec ce que je ne peux décrire que comme de l'adoration. C'est alors que, tout à coup, je la reconnus. Oui, voilà, c'était la petite sœur d'une des autres filles du groupe, mais ç'aurait tout aussi bien pu être moi deux ans plus tôt. La ressemblance était étonnante, jusqu'au fait qu'elle évitait de baisser la tête suffisamment pour croiser le regard de son interlocuteur, si bien que ses grands yeux aguicheurs se cachaient derrière ses cils de gamine.

Je me dirigeai vers eux, me sentant bizarrement indifférente.

— Salut, bébé.

Je décochai un bref sourire à la fille – sans croiser son regard, ce qui était grossier, mais tant pis – et me penchai pour embrasser mon mec.

Il me rendit mon baiser.

— Oh, Cass, je ne t'avais pas vue. (Il eut un sourire nerveux, l'air paniqué. Il m'entoura de son bras et désigna la fille.) Cass, je te présente, heu...

— Lucy, dit elle en souriant aux anges. Enchantée, Cass.

Je l'ignorai, ce qui était encore plus impoli, surtout qu'elle ne savait probablement même pas qu'Adam sortait avec moi. Plus tard, je regretterais mon attitude.

— Je suis en voiture, on y va ?

Je passai ma paume sur le bras d'Adam et adoptai ma propre version, largement mieux réussie, de l'air innocent de Lucy. Un sourire étira lentement ses lèvres. Il me suivit sans même dire au revoir à cette fille.

Une fois dans la voiture, je lui fis un résumé de ce qui s'était passé, auquel il répondit par de simples interjections : « Merde ! », « Non ! », « Putain ! », etc. Je ne lui demandai pas ce qu'il avait fait *lui*. C'était inutile. De toute évidence, il ne m'avait pas appelée pour me demander comment allait Rich, non pas par considération, mais parce que ça ne lui avait même pas traversé l'esprit. Pff. Mais je ne pouvais pas m'en occuper maintenant. Je ne pensais qu'à Rich.

— Chéri, dis-je en me garant devant son appartement, je crois que je vais rentrer chez moi. La soirée a été longue.

Je ne pouvais m'empêcher d'être à l'écoute du terrible silence de mes muscles utérins. Pas même l'ombre d'une crampe menstruelle.

— Oh.

Je pouvais voir tourner ses méninges alors qu'il mettait en balance le fait que je l'aie chopé à draguer une autre fille et son droit à une bonne baise. La culpabilité l'emporta. Comme je m'en doutais.

— D'accord, chérie.

Il se pencha vers moi, et je ne pus résister à l'appel d'un authentique baiser passionné. Il eut l'air légèrement surpris lorsque je me retirai avant l'inévitable conclusion. (Adam aimait bien faire l'amour dans une voiture, surtout garée devant son appart. L'idée que quelqu'un puisse nous surprendre l'excitait. On l'avait fait une fois, et cela avait effectivement été assez torride, mais je ne voulais pas que cela devienne une habitude, non merci.)

Après qu'il fut rentré chez lui à contrecœur, je fis de même.

Je mis mon pyjama et me brossai les dents dans un brouillard de fatigue, mais à peine m'étais-je couchée que mon esprit se mit à tourner à toute allure, m'empêchant de dormir. Je ne cessais de songer à Lucy. Voulais-je toujours être la petite fille effrayée qui regardait Adam avec des yeux de biche comme s'il était un dieu ? Le mettre sur un piédestal, comme on dit. Il aurait aussi bien pu être coulé dans le bronze. Et pourquoi ne pouvais-je me résoudre à lui parler de mes règles, ou plutôt de leur absence ? J'avais bien remarqué que, si je l'avais pris en pleine discussion avec une autre fille, je n'en faisais pas toute une histoire. Ils étaient si éloignés qu'ils auraient aussi pu bien être sur deux planètes différentes et la lueur d'espoir qui brillait dans leurs yeux me disait qu'il ne s'était rien passé entre eux. Mais elle était jolie et, de toute évidence, l'adorait. Pourtant, je n'étais pas inquiète. Était-ce normal ?

Je retournai mon oreiller et me mis sur le ventre pour voir si un changement de position m'aiderait à trouver le sommeil. Je pensai à la lettre de Cambridge posée sur ma table de chevet. « Nous avons le plaisir de vous annoncer... » Et ce fameux AAA. AAA. Comme un code qu'il me fallait briser. Ma clé pour échapper à Maman et sa panique étouffante concernant mon avenir, et à Jack et à toutes ces complications, pour enfin rencontrer des gens qui me comprendraient. *Et Tom*, chuchota mon cerveau. Aïe. Ignore-le. Sarah me comprenait, mais c'était bien la seule. Adam, inutile d'y penser. Il n'arrivait même pas à piger pourquoi je voulais quitter Brighton.

Et Rich, oh, mon Dieu, ce pauvre Rich, qui avalait des médicaments pour ne plus être triste, pendant que ses amis ne se doutaient de rien. Je l'imaginai prenant la décision d'aller voir le médecin, d'obtenir une ordonnance, d'aller à la pharmacie... Tout seul. Ça me brisait le cœur. Donna avait vu juste. Je n'étais pas la bonne personne que j'avais toujours cru être. Je méritais tout ce qu'elle m'avait balancé, et plus encore. Si j'étais si parfaite, j'aurais remis Jack à sa place sans lui laisser couvrir le moindre espoir. Pourquoi ne l'avais-je pas fait ? Parce que c'était *gratifiant* pour mon ego ? C'est cela, oui. Si j'étais si formidable, je ne considérerais pas Tom comme un béguin de gamine. Je n'y penserais plus du tout. Et d'abord, il ne s'était rien passé, alors pourquoi en faisais-je tout un fromage ? Et *mes règles, alors ?* J'avais déjà été en retard, mais toute une semaine ? C'était terrifiant.

Je me levai, mis ma robe de chambre et allumai mon ordinateur. J'ouvris Google Calendar et me reportai au mois de décembre. Je ne m'étais pas trompée de date. Bien sûr. Je remarquai une croix après Noël, un rendez-vous chez le dentiste que j'avais raté, et me relevai d'un bond. Le soir d'avant, j'avais eu une intoxication alimentaire ! C'est pour ça que j'avais annulé le rendez-vous. Rien de grave, mais j'avais passé deux heures à vomir tripes et boyaux. Comme je prenais toujours ma pilule avant d'aller me coucher, j'avais certainement rendu celle de ce jour ! Je me frottai le visage de mes mains moites de sueur. Est-ce qu'une seule erreur pouvait tout changer ? Je ne pourrais jamais me résoudre à acheter un test de grossesse. C'est ce que font les idiots qui prennent des risques inconsidérés. Des pétasses qui font semblant de paniquer dans les toilettes de l'école en regardant un bout de plastique sans prendre le temps de réfléchir à l'effet qu'un résultat positif pourrait avoir sur leur avenir.

Un trou béant s'ouvrit soudain sur une vision de ce que seraient les années à venir. Si j'avais un bébé, rien ne se passerait comme je le voulais. Cambridge ? Pas question. Je pourrais toujours opter pour le Sussex, mais comment me concentrer sur mes cours en sachant qu'en enfant m'attendait à la maison ? J'avais toujours supposé sans vraiment y réfléchir que j'aurais des enfants, mais pas avant des années. Ce petit « r » sur mon calendrier semblait se moquer de moi. Je martelai mon bureau. Non, mais quelle conne, quelle conne, quelle *conne* ! D'abord ce C, et maintenant, cette histoire de pilule. Je n'avais rien à envier à cette Hazel de Cambridge. J'étais trop *conne*.

Sans prendre la peine d'éteindre mon ordinateur, je me recouchai et serrai ma couette autour de mes épaules. Je pouvais toujours me faire avorter. Possible. Je croyais dur comme fer que chaque femme pouvait disposer librement de son propre corps, mais ça ne voulait pas dire que j'aurais le courage de mettre un terme à ma propre grossesse. Je fixai les ténèbres – quelques étoiles de mon système solaire autocollant luisaient encore faiblement –, la respiration irrégulière.

On ne pouvait pas vraiment appeler ça une grossesse, en admettant que c'en soit une. Un mélange accidentel de cellules n'était pas un bébé, et n'en serait un que bien après qu'on aurait excisé lesdites cellules. Je repliai mon oreiller sur mes joues pour essuyer mes larmes. Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu,

oh, mon Dieu. Je serrai les paupières et inspirai de grandes goulées d'air, mais une vague de panique m'envahit. Je me retournai et hurlai à la mort, fourrant des poignées de couette dans ma bouche pour étouffer le bruit. Comment en était-on arrivés là ? Il ne voulait pas d'un bébé. Moi non plus. Oh bon sang, Adam ! Est-ce qu'il me soutiendrait ? Parfois, on parlait en plaisantant de nos futurs enfants, mais jamais sérieusement, et cet avenir semblait toujours très, très éloigné.

Je cherchai mon téléphone posé sur ma table de chevet pour regarder l'heure. Presque deux heures du matin. Je mis mes écouteurs et consultai ma liste de chansons à la recherche de quelque chose de soporifique, mais rien ne me tentait. À la place, je fis défiler ma liste de contacts, mais on était au beau milieu de la nuit et, de toute façon, à qui pourrais-je parler ? Mes amis rejetteraient la faute sur Adam. Maman péterait un câble. Charlie ? C'est cela, oui. Papa ? Il en ferait une dépression nerveuse. Jack ? Dans le temps, peut-être, mais plus maintenant. Tom ? Ha ha. Il ne restait donc plus qu'Adam. Ouais. « *Salut, bébé, désolée de te réveiller, mais je veux me casser pour aller à l'université, je me demande si c'est sérieux entre nous, je ne cesse de penser à un autre garçon... Oh, j'oubliais, je suis peut-être en cloque.* » Non.

Il fallait que je dorme. Je ne décrocherais jamais ces trois A si je manquais de sommeil. Je roulai sur le dos, fermai les yeux et effectuai un exercice de relaxation que ma mère m'avait appris : crisper et détendre tour à tour chaque partie de mon corps en partant des orteils. Respirer lentement et régulièrement. De la merde. *Je ne peux pas être enceinte je ne peux pas être enceinte je ne peux pas être enceinte.* Je repoussai ma couette et retournai à mon ordinateur pour faire une recherche Google « oublier une pilule ». Mais ces mots semblaient dépourvus de sens : des hiéroglyphes digitaux. Une semaine de retard, c'était une semaine de retard. Je baissai les yeux : je caressai machinalement mon ventre. Beurk. Je retirai mes doigts comme si j'avais touché quelque chose de pourri. Je surfai sur quelques sites d'actualité (*je ne veux pas d'un bébé ne veux pas d'un bébé ne veux pas d'un bébé*), mais comme je n'arrivais pas à me concentrer, je retournai me coucher. J'avais du mal à garder les yeux ouverts, mais mon cerveau avait d'autres idées. Lorsque j'émergeai de sous ma couette quelques heures plus tard, mes paupières s'étaient transformées en papier de verre.

Forme du jour : dans le gaz.

— Qu'est-ce qui se passe ? me cria Sarah alors qu'elle pressait le pas pour rester à mon niveau. Cass, chérie, pourquoi est-ce qu'on court ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je veux juste arriver chez toi le plus vite possible, répondis-je en essuyant mes larmes.

— Dis-moi seulement ce qui se passe ! supplia-t-elle, posant sa main sur mon bras pour la laisser tomber alors que j'accélérais. Où étais-tu passée toute cette journée ?

— On ne peut pas attendre d'être chez toi pour en parler ?

— Bon, d'accord.

Pauvre Sarah. Après avoir passé la journée d'hier dans un état de panique pure, à faire les cent pas dans ma chambre, j'avais évité tout le monde à l'école, pour l'accoster en fin d'après-midi, lui sifflant à l'oreille qu'il fallait qu'on aille chez elle avant de partir à toute allure. J'avais concocté mon plan, si on peut appeler ça comme ça, alors que je fonçais au supermarché du coin chercher un test de grossesse. Sarah avait peut-être deviné ce qui me travaillait. Quoique, c'était peu probable. Elle devait croire que c'était cette histoire de Cambridge. Elle chercha à me prendre la main, et je la laissai faire avec reconnaissance. J'avais du mal à garder les pieds sur terre, et la chaleur sèche de sa paume esquissait cette impression de me regarder moi-même d'une certaine hauteur.

Une fois dans sa chambre, je m'assis sur son lit, et elle fit de même, passant ses bras autour de mes épaules pour m'êtreindre maladroitement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta-t-elle, au bord des larmes.

Je compris alors qu'elle avait peur. Bienvenue au club.

— Tout, répondis-je en sanglotant, et je me laissai aller contre mon amie qui me berça pendant que je braillais : Tout est fichu !

Je hoquetai contre sa poitrine, enserrant ses manches de chemisier comme si je me noyais. J'inclinai le visage pour la regarder. Ses yeux énormes étaient mouillés de larmes. Je me redressai :

— J'ai besoin d'un mouchoir, dis-je d'une voix rauque.

Elle me passa sans un mot la boîte posée sur sa table de nuit.

— J'ai peur, déclarai-je d'une voix plus ferme.

Sarah attendit en me serrant la main. J'inspirai profondément et lui racontai tout. En gros, compris-je, c'était une question de peur. Peur de prendre la décision d'aller à Cambridge. Peur de ne même pas réussir à avoir d'assez bonnes notes. Peur de ce que j'étais réellement, moi qui pouvais laisser croire à Jack qu'il avait une chance avec moi, qui pensais à Tom alors que j'étais avec Adam, qui croyais que Donna serait contente alors que je l'humiliais devant toute la classe d'anglais.

Je m'interrompis. J'inspirai profondément.

— Et puis il y a ça, repris-je en tendant la main vers mon sac pour en tirer une boîte longue et mince.

— Putain, balbutia Sarah.

— Je sais, répondis-je, et les larmes revinrent alors que je succombais à une terreur qui me glaçait le sang.

— Oh, Cass. Tu es en retard de combien ?

— Huit jours, gémis-je.

— Merde.

— Comme tu dis.

— Eh bien, avant de faire le test, il vaut mieux discuter de nos possibilités. Genre, te préparer psychologiquement et tout ça.

Je m'assis et me mouchai un bon coup.

— Non. Il faut que je sache avant de prendre la moindre décision. Pas la peine d'envisager le pire si c'est inutile.

Quelle ironie. Moi qui n'avais cessé d'imaginer le pire, justement.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Sarah lorgnait le test de grossesse comme s'il s'agissait d'une bombe prête à exploser. Une fois de plus : quelle ironie.

Je secouai la tête :

— Je préfère le faire seule. Du moment que je sais que tu es là à m'attendre.

Je me levai et la contemplai un moment. Elle rongea ses ongles et haussa légèrement les épaules, ses yeux irradiant la compassion. Je lui rendis son haussement d'épaules et allai aux toilettes, le cœur battant si fort que mon cerveau en oubliait de dire à mes poumons de fonctionner normalement. Lorsque je refermai la porte, j'étais presque en hyperventilation. Je m'adosai un instant au panneau, histoire de reprendre mes esprits.

— Bon, chuchotai-je, et j'ouvris la boîte.

On frappa doucement à la porte des toilettes.

— Ça va ? demanda Sarah. Ça fait plus de deux minutes.

— Je sais. Laisse-moi encore quelques secondes.

J'étais assise sur le rebord de la baignoire et continuai de lire la notice d'un flacon de shampooing. Je m'étais déjà fait le gel douche, la crème à raser et le dentifrice. N'importe quoi plutôt que regarder le résultat du test. Par acquit de conscience, j'avais mis la fonction réveil de mon téléphone sur trois minutes.

L'alarme se mit à sonner.

Le cœur au bord des lèvres, je tins le test devant mes yeux clos. Inspirer profondément, ouvrir les paupières.

Pas enceinte.

Je fis une autre tentative en guise de précaution. Sarah frappait de plus en plus fort contre le panneau.

Pas enceinte.

Oui ! OUI ! Je fis un bond et ouvris la porte en grand. Sarah cligna les yeux et recula d'un pas.

— J'en conclus... que tout va bien ? dit-elle, hésitante.

— C'EST NÉGATIF !

— AAAH !

Sarah passa ses bras autour de ma taille, me souleva de terre et me fit tourner. En général, je n'aime pas qu'on profite de ma petite taille, mais elle aurait aussi bien pu me mettre en travers de ses épaules et faire un tour d'honneur dans la rue, ça ne m'aurait pas gênée. Incroyable ! Je n'étais pas enceinte ! J'avais l'impression d'avoir la plus grande de toutes les secondes chances. Une pensée jaillit dans ma tête : *Je vais à Cambridge !* Bien sûr que j'irais. J'aurais ces trois A et j'irais à Cambridge, je m'éclaterais comme c'est pas permis et bosserais comme une dingue. Celle du Sussex était une bonne université, mais j'avais besoin de m'éloigner. Je pouvais avoir un million de A, dès qu'il s'agissait de la Vraie vie, je ne connaissais rien à rien, y compris vivre seule. Pas de parents, pas de Sarah... et pas d'Adam ; je n'allais pas cesser de les aimer parce que j'allais à l'université à quelques centaines de kilomètres de là. Et eux non plus ne cesseraient pas de m'aimer, si ?

De retour dans la chambre, nous nous installâmes sur son lit, et je lui dis ce que je comptais faire. Et elle m'applaudit.

— Oui ! s'exclama-t-elle. C'est la meilleure décision que tu puisses prendre. Bien que... (Elle poussa un soupir exagéré et ses épaules s'affaissèrent.) Je te verrai encore moins. Je pourrai même

faire un planning de rotation pour être sûre de te voir aussi longtemps qu'Adam lorsqu'on sera de retour à Brighton.

— Oh, arrête, dis-je en riant, ça ne va pas se passer comme ça !

Sarah me donna un petit coup de pied.

— Déjà maintenant, je te vois à peine, non ? Tu es toujours prise. (Elle tira sa lèvre et dessina une ligne le long de sa joue. Une larme solitaire...)

J'émis un grognement.

— Je sais. C'est juste cette histoire de trois A qui me travaille.

Je serrai les poings en sentant monter une panique qui devenait familière. *Pas maintenant*, pensai-je. *Pour une fois, fiche-moi la paix*. La panique ne fit pas attention à mes conseils, je fis donc de mon mieux pour l'ignorer. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Je dois me persuader que je fais tout mon possible pour avoir les notes qu'il me faut, parce que comme ça, si je me plante, je ne m'en voudrai pas... Même si ce sera impossible, bien sûr.

— Bien sûr.

J'observai mon amie, qui eut un sourire vaguement triste en se mordant les lèvres. Elle avait raison. Elle méritait plus de ma part. C'était la première fois qu'on se retrouvait chez elle depuis des lustres, et uniquement parce que j'avais besoin d'elle dans cette mauvaise passe. Et qu'est-ce que je lui avais donné en retour ? Bon, son dîner d'anniversaire, mais c'était le quotidien qui faisait toute la différence.

— Tu as raison, dis-je. Et je vais faire de mon mieux. (Je frappai la couette.) Et si on sortait entre filles ?

— Super, répondit-elle en souriant. Ce week-end ?

— Oui. (J'attrapai mon téléphone.) Je vais prévenir Donna et Ashley.

Le lendemain, lorsque je rentrai de l'école, je trouvai Maman assise sur l'escalier devant la porte d'entrée. Je sortis ma clé de la porte.

— Ça va ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Je souris, mais il y avait quelque chose qui clochait. Son expression était sombre. Elle me cachait quelque chose. Je fronçai les sourcils. Un instant, je crus que ce qu'elle avait en main était un crayon, mais non, réalisai-je. C'était un test de grossesse. Sarah m'avait demandé de les rapporter tous les deux à la maison pour que sa mère ne risque pas de les trouver. Voilà un rebondissement que je n'avais pas anticipé.

— Tu as fouillé dans ma corbeille à papier ? m'offusquai-je. Bravo. D'abord tu ouvres mon courrier...

— Non, Cass, répondit Maman d'une voix horriblement douce. Cory s'est désistée, si bien que j'ai dû faire le ménage moi-même. Et vider les poubelles.

Cory était notre femme de ménage.

Oh, misère. Je ne savais que dire, alors je tentai :

— Eh bien, ça n'a rien à voir avec toi, alors...

Je ne finis pas ma phrase, mais me retournai pour mettre mon manteau sur sa patère dans l'espoir qu'elle ne voie pas mes mains trembler.

— Ne me parle plus JAMAIS sur ce ton, siffla Maman. Trouver ça... bafouilla-t-elle comme si elle pouvait à peine cracher ces mots. Trouver un *test de grossesse* dans la corbeille de ma fille me

regarde, pas de doute.

— Il est négatif, non ? dis-je d'un ton neutre et vaguement ennuyé.

Mauvaise idée. Maman péta un câble.

— COMMENT OSES-TU ! hurla-t-elle, me faisant sursauter. NON, MAIS C'EST PAS VRAI ? (Elle martela la marche à côté d'elle.) Tu t'es crue enceinte ? Comment peux-tu être si BÊTE ?

Je fis de mon mieux pour garder mon sang-froid.

— J'ai eu une intoxication alimentaire après Noël, non ?

Je la laissai réfléchir.

— Et alors ? (Maman me dévisagea en me donnant la version adulte d'un regard perplexe.) Tu n'as qu'à faire attention pour le reste du mois. Ce n'est pas SI COMPLIQUÉ, NON ?

— Si tu le dis, marmonnai-je.

— PARDON ?

— J'ai dit que, venant de toi, ça ne manque pas de sel.

— Quoi, tu pensais suivre mon exemple ? cracha Maman. J'ai commis des erreurs pour que tu n'aies pas à... à... *espèce d'idiot* !

Elle ferma les yeux et contorsionna son visage, lâchant ces deux derniers mots comme des missiles.

Ce fut mon tour de péter les plombs. Une colère noire explosa en moi.

— ARRÊTE DE VIVRE TA VIE À TRAVERS MOI ! hurlai-je, arrachant mes chaussures pour les jeter par terre. Je me fiche pas mal de ce qui t'est arrivé, tu comprends ? JE M'EN FICHE... C'est MA vie, et je ferai mes propres erreurs. Et pendant qu'on y est, je n'ai pas encore décidé si je voulais aller à Cambridge. Je peux encore choisir le Sussex. Et tu sais quoi ? Tu ne pourras pas m'en empêcher.

Je la dévisageai. Mes yeux devaient jeter des éclairs.

Curieusement, mon éclat de voix parut la calmer, mais lorsqu'elle ouvrit la bouche, je compris qu'elle était juste passée au-delà de la colère. Du jet de flamme à un incendie couvant sous la cendre.

— Si tu fais ça, dit-elle calmement, les lèvres pincées, je ne te le pardonnerai jamais.

Je fondis en larmes.

— Comment peux-tu me dire ça ? fis-je entre deux sanglots. Tu es ma mère ! Tu es censée me soutenir quoi que je fasse !

Maman me toisa froidement :

— Désolée, Cass, mais je ne peux rester sans rien faire pendant que tu fous ta vie en l'air pour un garçon.

— Bien. Si tu as une si piètre opinion de moi.

J'enlevai mon manteau de la patère et l'enfilai à nouveau.

— Arrête de te donner en spectacle, dit ma mère d'un air las.

Elle aurait aussi bien pu être en train de feuilleter un magazine.

— Je ne me donne pas en spectacle, rétorquai-je d'une voix à peine geignarde. Comme il n'y a pas moyen de parler avec toi, je vais chez Sarah.

— Chez Sarah ou chez Adam ?

Elle m'assena un regard plein de morgue en plissant les lèvres, ce qui me donna envie de la gifler.

— Ça ne te regarde pas, rétorquai-je très calmement.

Et, avec toute la dignité que je puisse invoquer, j'ouvris la porte et m'en allai, la refermant silencieusement derrière moi. Puis je courus chez Sarah en pleurant si fort que les larmes dégoulinèrent sous mon menton comme d'un robinet. Ce n'est qu'en arrivant là-bas que je m'aperçus que j'étais pieds nus.

18

— Il y a des jours où je la déteste, dis-je d'une voix morne alors que je pleurnichais sur le lit de Sarah pour la seconde fois en autant de jours. Elle est si... *glaciale*.

— Je sais, ma puce... Enfin, pas que je la trouve si froide, s'empressa-t-elle d'ajouter, horrifiée.

— Tu dis du mal de ma mère ? fis-je avec un vague rire.

— Non ! (Elle posa la main sur son cœur.) Je te soutenais moralement !

— Je sais, repris-je, me penchant jusqu'à ce que nos épaules s'entrechoquent. Je blaguais.

— Sinon, tu veux rester pour la nuit ?

— Non. Je vais rentrer. De toute façon, j'ai laissé toutes mes affaires chez moi. Mais je peux dîner avec vous ?

Elle sourit.

— Prendre le thé de cinq heures, tu veux dire ?

Je levai les yeux au ciel :

— Comme tu préfères, femme du peuple.

Elle se leva d'un bond :

— Je vais prévenir Maman.

Pendant qu'elle était partie, je feuilletai un magazine en m'efforçant de ne pas réfléchir. Plus tard, je rentrerais chez moi, évitant ma mère, mais si j'étais obligée de lui parler, ce serait d'une voix atone. Demain serait un autre jour. Garde ton calme et avance, comme disait cette affiche agaçante.

Les jours suivants furent étranges. Ashley et Jack tentèrent de voir Rich, qui était rentré chez lui, mais ses parents refusèrent de les laisser entrer. C'était de braves gens, et ils pensaient sincèrement qu'il avait besoin d'un peu de calme. Pour moi, il avait surtout besoin d'être entouré de ses amis, même s'ils lui tapaient sur les nerfs. Il fallait qu'il sache qu'on était là et qu'on ne s'en irait pas. Les médecins l'avaient peut-être déconseillé. En tout cas, à l'école, l'absence de Rich ne passa pas inaperçue. Et pourtant, personne ne disait rien. C'était bien ce qu'il y avait de plus bizarre. Je m'attendais à ce que des conseillers sévères viennent nous faire des annonces de service public sur la dépression et Que Faut-il Faire En Cas De, mais non. Même Paul garda le silence. Quelques élèves des classes inférieures demandèrent à Jack si Rich avait vraiment tenté de se tuer en prenant une overdose d'héroïne. Il avait tenté de leur expliquer, mais Ashley s'était interposée bille en tête et leur avait dit de cesser de jouer aux connards qui chassent les ambulances. Je ne l'aurais pas exprimé en ces termes, mais elle n'avait pas tort. Jack leur courut après pour leur raconter la vérité. Ash prétendit qu'il n'aurait pas dû prendre cette peine mais, d'après lui, le seul moyen de tuer la rumeur

dans l'œuf était de faire circuler la vérité, ce qui lui valut pour toute réponse un haussement de sourcils suspicieux.

Puis vint le moment de notre soirée au pub entre filles.

Lorsque j'entrai, je remarquai tout de suite Sarah, qui contemplait son téléphone : la position typique de la première arrivée. Un rôle qu'elle endossait presque chaque fois. Elle leva les yeux, me vit avant que je ne sois à sa hauteur et me sourit.

— Ça va ?

Il y avait déjà une bouteille de vin et quatre verres vides sur la table. Je posai mon manteau sur le dossier d'une chaise avant de m'asseoir :

— Oui, pas trop mal. Un peu fatiguée.

— Toi et ta mère ne vous parlez toujours pas ?

— Pas si je peux l'éviter.

Je me passai la main sur le visage. J'étais lessivée.

— Tu travailles trop. (Elle nous servit deux verres.) Tu n'as pas besoin de trois A+, non ? Juste trois A ?

— Ouais. « Juste » trois A.

Elle me décocha un regard entendu et sourit :

— Mais tu essaies d'avoir des A+, hein ?

— N'est-ce pas évident ? répondis-je en rejetant mes cheveux en arrière.

— Incorrigible, fit Sarah en riant.

— C'est tout moi.

Nous devisâmes joyeusement jusqu'à l'arrivée de Donna et Ashley, qui brisèrent notre petite bulle. Ça ne me gênait pas. J'aimais leur compagnie, mais parfois, dès qu'elles étaient là, j'avais l'impression que quelqu'un avait augmenté la lumière.

— Je vais commander une autre bouteille, non ? demanda Donna, remplissant mon verre et celui de Sarah avant de passer aux deux vides. (Elle leva la première à la lumière.) Il reste moins d'un verre.

— Je m'arrête là, déclara Sarah.

— Pas moi, ajoutai-je.

— Brave petite, commenta Ashley en acquiesçant d'un air approbateur.

— Un Coca ou quelque chose, les filles ? demanda Donna à Sarah. Des chips, des cacahuètes, des capotes ?

Elle inclina la tête sur le côté et battit des paupières.

— Oooh, oui, des chips ! piailla Sarah. Au poulet rôti !

— C'est parti. (Elle tira son porte-monnaie de son sac avant de le poser bruyamment sur la table avec son manteau.) Je reviens tout de suite.

— Alors, demandai-je en déplaçant les affaires de Donna sur la chaise vide, comment va la vie ?

Ashley se laissa tomber sur un siège.

— Franchement, je suis crevée. (Elle pressa son pouce et son index contre ses yeux.) Je me couche trop tard, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'étonnai-je.

Elle ramassa un prospectus publicitaire posé sur la table, le feuilleta sans le lire, puis le reposa.

— Je ne dors pas assez. Trop de soirées chez Dylan.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Sarah et moi échangeâmes des regards enchantés. Ashley avait un sourire radieux qui illuminait son visage.

— Trop cool, dis-je. Alors tout se passe bien ?

Elle tenta d'avoir l'air nonchalant – et échoua.

— Oui, plutôt bien.

— Est-ce que tu l'as présenté à ta famille ? demanda Sarah.

Ash eut l'air horrifiée.

— Oh, non ! Enfin, il a rencontré Frankie. Mais c'est trop tôt pour lui infliger ma maman et Sasha. Ma mère va certainement avoir un orgasme de bonheur en me voyant amener un garçon à la maison, je ne suis vraiment pas pressée de voir ça.

— Beurk, fis-je avec une grimace.

— Tu l'as dit. (Elle but une gorgée de vin.) Et niveau boulot ?

Ashley avait de nombreuses soirées à nous raconter et un nouveau copain. Et moi ? Eh ben, une alerte grossesse. Mais je ne voulais pas que tout le monde le sache. Sarah avait juré de garder le secret et j'avais tiré le rideau sur cet épisode honteux.

— Ça va, répondis-je en haussant les épaules. Mais je serai contente lorsque ce sera terminé.

— Bien. Plus que... (Elle regarda ses poignets) cinq mois à tenir.

Je laissai tomber ma tête sur la table, ce qui fit mal, mais question effet, ça en valait le coup.

— Ne dis pas ça, grognai-je. Tu devrais me remonter le moral avec des pensées positives.

Je m'affalai sur ma chaise.

— D'accord, reprit Sarah, en voilà une. Jack est sorti avec l'infirmière qui lui a donné son numéro à l'hôpital.

— NAN !

Ashley et moi la dévisageâmes, complètement abasourdiées.

— Comment tu le sais ? demandai-je.

— Hier soir, je suis sortie avec Donna, Ollie et Rich, et Rich a dit avoir vu Jack au cinéma avec elle. Elle s'appelle Hannah.

(Je ressentis comme un petit tiraillement qui disparut aussitôt. Jack passait à autre chose. C'était bien. Très bien, même.)

— Qu'est-ce qui se passe ? s'informa Donna en revenant avec le vin.

— Je leur disais que Jack sortait avec son infirmière, répondit Ashley.

— Il *est* sorti, corrigeai-je. Une seule action.

Ash me jeta un regard noir.

— Alors, comme ça, on joue les jalouses, madame ? Comme si tu en avais le droit. Votre petit rendez-vous l'a brisé.

Je me grattai nerveusement le front.

— Oh, arrête. Ça n'a jamais été un rendez-vous, et au risque de te surprendre, je ne suis *pas* jalouse.

Un tel coup d'éclat ne me ressemblait pas, mais franchement, elle m'avait tapé sur les nerfs.

— C'est bon, je posais juste la question.

Ash jeta un regard aux autres, cherchant leur soutien, mais en vain. En tout cas, Sarah n'avait rien à lui offrir. Parfait.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait osé l'appeler, commenta Donna. À quoi elle ressemble ?

Ashley secoua la tête.

— Je me suis ratissé le cerveau pour essayer de m'en souvenir, en vain. Ce soir-là, j'avais la tête ailleurs.

— Je me rappelle qu'elle était jolie, dis-je. Bon, je serais incapable de la reconnaître au milieu d'un groupe d'autres filles, mais je sais qu'elle avait les cheveux blonds et les yeux bleus.

— Hmmm, ça ne vous rappelle pas quelqu'un ? suggéra Donna, en posant un doigt sur ses lèvres tout en se tournant vers moi.

— Très drôle.

Les autres gloussèrent.

— Ça l'est, un peu, fit Sarah.

— Oui, allez, les filles, reprit Donna. On peut en rire, maintenant qu'il est avec cette Hannah.

— Vous croyez que ce qu'on dit est vrai, que les infirmières sont des traînées ? demanda Ashley distraitement tout en faisant tourner le vin dans son verre.

— C'est vraiment ce qu'on raconte ? m'étonnai-je. Je croyais que c'était juste un drôle de fantôme masculin.

— Justement.

Elle leva un sourcil grivois par-dessus son verre.

Les autres éclatèrent de rire, même si ce qu'elle venait de dire ne rimait à rien. L'idée que Jack puisse s'intéresser à une autre était bizarre. Positif, c'était sûr, mais tout de même... bizarre. D'une certaine façon, même si je ne l'aurais jamais avoué à qui que ce soit, savoir que je lui plaisais avait été réconfortant.

— Comment allait Rich, hier soir ? demanda Ashley. Et dire que j'ai dû aller travailler !

Elle se balança sur sa chaise et envoya un coup de pied dans la table. J'étais restée chez moi pour faire mes devoirs, mais au moins, j'avais pris part aux préparatifs.

Sarah observa ses mains tout en rassemblant ses souvenirs.

— Bien, j'imagine. Il était calme, genre, rien à voir avec son état habituel, mais il a pris part à la conversation. Mais on n'en a pas parlé. J'aurais bien aimé, mais j'ai préféré suivre Jack et lui, et ils ont complètement évité le sujet. (Elle regarda Ashley.) Tu en sais probablement plus que moi.

Ash haussa les épaules :

— Je sais qu'il voit un conseiller. Ses parents le soutiennent... Il s'en sortira.

Elle ne semblait guère convaincue.

— Le plus bizarre, reprit Donna, c'est que mon père m'a appelé et que, comme il y avait pas mal de bruit, je suis allée dehors pour l'écouter, et je pourrais jurer avoir vu le père de Rich assis dans sa voiture, à lire le journal.

— Quoi, il l'attendait ? demandai-je.

Elle haussa une seule épaule.

— C'est ce que j'en ai déduit.

— On se disait que c'était le marché qu'ils devaient avoir conclu, pas vrai, Don ? dit Sarah. Genre, il avait l'autorisation d'y aller, mais son père l'attendrait dehors. C'était le seul moyen de le laisser sortir.

Après avoir parlé de Rich, on n'avait plus trop le cœur à s'amuser, et notre soirée s'acheva tôt et en douceur. À dix heures, j'étais de retour chez moi. Ce n'était pas ma faute si notre sortie entre filles se terminait comme ça, mais en me préparant à aller au lit, je ne pouvais m'empêcher de penser que, chaque fois que c'était moi qui organisais quelque chose, ce n'était jamais un de ces événements dont tout le monde parle ensuite. Rien à voir avec les fiestas d'Ollie ou les soirées entre filles de Donna. Mais, me rappelai-je, tout le monde appréciait ma compagnie. J'étais une excellente danseuse. Je n'avais pas fait dix ans de ballet et de claquettes pour rien. Je jetai un regard largement sceptique à mon reflet dans le miroir. Très convaincant. Vive moi ! Je crachai mon dentifrice dans l'évier et passai au bain de bouche, ce qui déclencha une pointe de douleur là où un aphte se cachait depuis plusieurs jours. Alors que je fixais le plafond, la tête en arrière dans la position universelle du gargarisme, mon téléphone bourdonna. Je jetai un coup d'œil à l'appui de la fenêtre où je l'avais déposé. Adam. Je m'empressai de cracher, de rincer et de le ramasser.

« T me mank. Adam
Bzoin sexy... Xxxxxxx »

De toute évidence, il était bourré. Je répondis :

« Pauvre Adam. Je te vois demain bébé. Tiens bon :p xxxx »

Ça faisait quatre jours que je ne l'avais pas vu, ce qui, pour nous, était une éternité. En vérité, je l'avais évité. Pas parce que je ne voulais pas le voir ou parce que je voulais le faire mariner un brin après l'avoir surpris en compagnie de cette fille au pub (bien que ce soit un effet secondaire bien pratique), mais parce qu'après ma dispute avec Maman, j'étais allée chez Sarah et pas chez lui. Pourquoi ? Je n'avais cessé de me poser la question depuis. Parce que c'était ce que Maman attendait de moi ? Ou pour une autre raison ? Parce que, même si j'aimais Adam et qu'il me faisait rire, il n'était bon à rien en période de crise ? Il suffisait de voir comment il avait réagi en apprenant que Rich était à l'hôpital – il ne m'avait pas appelée et n'avait pas cherché à savoir où j'étais. Si ma mère avait le moindre problème, mon père accourait aussitôt pour lui venir en aide. N'était-ce pas ce que je pouvais espérer de mon copain ? Pas sûr. Mais c'est vrai que je ne lui avais pas parlé de Rich, ni de ma dispute avec Donna, pas même de mon alerte grossesse et de la proposition de Cambridge qui, pourtant, le concernaient directement.

Je me couchai dans mon lit et éteignis la lumière. Quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à dormir, je fermais les yeux en serrant les paupières si fort que je voyais des dessins. Je fis de même, cherchant à imposer un brin de clarté à mon cerveau crevé, surmené, déphasé. Puis une pensée me frappa : peut-être que si j'avais parlé à Adam de Donna, ou de Maman, ou même de ma peur d'être enceinte, il aurait fait quelque chose. C'était injuste de lui reprocher de ne pas lire dans mes pensées, puisque c'était bien de cela qu'il s'agissait. S'il ne savait pas ce qui se passait, comment pouvait-il me venir en aide ?

On irait dîner quelque part, décidai-je. Je prendrais une réservation dans un restau où on n'était encore jamais allés, et je l'impliquerais à nouveau dans ma vie en lui révélant tout.

Le restaurant était parfait : petit, avec un éclairage romantique, mais sans prétention, avec du vin dans des carafes de verre et des chandelles dans des pots à confiture sur la table. Je m'assis, dépliai ma serviette, la posai sur mes genoux et souris à Adam. Il était particulièrement beau dans sa chemise à carreaux, son jean et ses chaussures de cuir. Je portais un pantalon bourgogne très moulant et un

chemisier ample crème avec des pois bleus. Ce pantalon était l'un des préférés d'Adam, parce que, quand je le portais, il pouvait – je cite – prendre mon cul à pleines mains. Et il avait de très grandes mains.

— C'est charmant ici, non ? demandai-je.

Il regarda autour de lui, faisant saillir sa lèvre inférieure alors qu'il examinait le décor.

— Oui, c'est chouette. Intime, ajouta-t-il en haussant les sourcils de façon suggestive.

J'eus un petit rire et consultai le menu.

— Dans tes rêves, mon tout beau, répondis-je en parcourant les entrées.

— Rabat-joie, dit-il en souriant à son tour.

Il pouvait toujours proposer plus ou moins subtilement de faire l'amour dans un lieu public, il n'avait que peu de chances de parvenir à ses fins. Je l'observais se tapoter la lèvre inférieure en consultant la carte des vins. Peut-être rentrerait-on chez lui en passant par le parc. Ça faisait longtemps. Ou peut-être pas. Mes règles étaient de retour, puissance mille, comme pour m'assurer que je n'étais pas enceinte du tout.

En mangeant nos entrées (des gambas grillées pour moi, un risotto pour Adam) je parcourus la salle des yeux. À deux tables de nous, un couple se tenait par la main par-dessus des assiettes à dessert. Entre eux, un petit enfant dormait dans une chaise haute. Je donnai un petit coup de pied à Adam. *Regarde-les*, dis-je silencieusement en lui désignant le couple du menton.

— Quoi ? répondit-il en fronçant les sourcils.

— Ils ont un bébé avec eux.

— Oh. Oui, fit-il, l'air perplexe.

— Un jour, ce sera peut-être nous.

Je souris. Il haussa les épaules :

— Peut-être.

— C'est une idée agréable, non ? insistai-je.

Il leva les yeux de son assiette :

— Quoi ?

J'eus un grognement silencieux.

— Dîner au restaurant pendant que notre bébé dort entre nous. (Je lui tapotai le front.) Allô ? Ici la Terre, appelle Adam...

— Oh. Oui, cool.

Il retourna à son risotto, ramassant les derniers grains avec ses doigts avant de les essuyer sur la nappe, puis il prit son téléphone pour envoyer un SMS.

Je tentai de changer mon angle d'attaque :

— Tu sais que la sœur d'Ashley se marie en août ?

— Non, répondit-il en secouant la tête, mais continue.

— Je te l'ai dit, pourtant. Mais bref. Elle n'a que vingt-quatre ans.

— Ashley a vingt-quatre ans ? reprit-il en fronçant les sourcils.

J'aurais pu hurler.

— NON ! Sa sœur ! Celle qui va se marier.

— Oh, oui, pardon. Et alors ?

— Eh bien, ça ne fait que trois ans de plus que toi.

Adam laissa tomber sa fourchette sur son assiette désormais vide et se radossa à sa chaise. Il me décocha un sourire torve :

— Qu'est-ce que tu racontes, ma puce ?

Je réprimai une forte envie de lui abattre ma propre chaise sur le crâne pour lui apprendre à être si obtus.

— Je dis juste que la sœur d'Ashley va se marier et qu'elle n'a que trois ans de plus que toi.

Il fronça à nouveau les sourcils :

— Bon. Et alors ?

— Rien.

Je renonçai. Pendant que j'attendais que ces foutues règles arrivent, j'avais imaginé comment ce serait si Adam et moi avions un bébé ensemble. Je commençais à comprendre qu'il ne pensait pas à l'avenir. Pas seulement à notre avenir, à l'avenir en général. Il n'était pas branché long terme. Je poussai mes gambas autour de mon assiette. Je ne lui avais toujours rien dit. J'ouvris la bouche, même si j'ignorais par où commencer, lorsque ses yeux se figèrent sur un point derrière moi.

— Cool, les voilà, dit-il en agitant la main.

Qui ? Je me retournai. Becky et Ryan souriaient en se frayant un chemin jusqu'à notre table.

— Cass, tu veux bien apporter deux chaises ? dit-il en fronçant les sourcils comme si j'étais impolie.

Je me levai pour obéir, mais grinçai entre mes dents serrées :

— Qu'est-ce qu'ils font là ?

— Je les ai invités, répondit-il en haussant les épaules comme si je lui faisais une scène. Ryan m'a dit qu'ils allaient au pub d'à côté et je leur ai proposé de leur envoyer un SMS lorsqu'on serait arrivés – HÉ, LES GARS !

Il alla accueillir Ryan comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années et non quelques heures à peine. Nous nous embrassâmes, et Ryan et Becky s'assirent à notre petite table.

— Vous aviez faim, hein ? dit Ryan en désignant nos assiettes vides.

— Oui, désolé, j'ai oublié que vous arriviez si tôt. Je vais vous trouver un menu. (Adam tendit le cou pour repérer un serveur, puis claqua des doigts.) S'il vous plaît ?

Un serveur, un autre que celui qui nous avait apporté nos entrées, tapait quelque chose sur son écran tactile et ne l'entendit pas. Adam secoua la tête et répéta plus fort :

— S'IL VOUS PLAÎT ?

Toujours pas de réponse.

— T'en fais pas, dit Beck, on n'est pas pressés. Ooh, ça a l'air trop bon.

Elle louchait sur mes gambas. Je poussai mon assiette vers elle.

— Vas-y. Je n'ai pas très faim, va savoir pourquoi.

— Ça va, chérie ? reprit-elle en commençant à en décortiquer une avec enthousiasme. Tu as l'air bien silencieuse.

— Non, tout va bien, répondis-je aussi gaiement que possible.

Soudain, Becky me dévisagea, laissant tomber ses mains sur la table avec un bruit sec.

— Oh, mon Dieu. Adam ne t'a pas dit qu'on viendrait, c'est ça ? C'était censé être un dîner en amoureux ?

Je haussai les épaules et souris.

— Oui, mais ce n'est pas grave. C'est toujours agréable de vous voir.

Elle secoua la tête et balança à Adam un coup de pied sous la table.

— Hé, toi. Pourquoi n'as-tu pas dit à ta copine qu'on venait ?

Il lui décocha un de ses sourires arrogants patentés, puis se tourna vers moi et fit saillir sa lèvre inférieure en une parodie de contrition.

— Désolé, chérie, j'ai oublié. Je savais que ça ne te gênerait pas.

— Bien sûr que non, répondis-je faiblement.

Tout ce que je voulais dire hurlait pour sortir. Ce que je désirais plus que tout, c'était qu'ils partent. Une fois rentrés, on aurait une discussion digne de ce nom, Adam et moi. Décidant de profiter tout de même de la situation, je croisai le regard du serveur qu'Adam avait apostrophé. Il vint à notre table avec un grand sourire :

— C'est ça, dès qu'une fille te sonne tu rappliques ventre à terre, remarqua Adam en souriant, mais ses yeux étaient durs.

Le serveur eut un vague rire de circonstance même si, de toute évidence, il ne voyait pas de quoi il parlait.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il avec un fort accent d'Europe de l'Est.

— De mieux en mieux ! Un étranger, grogna Adam. (Il jeta sa fourchette sur la table, se pencha en arrière et croisa les bras.) Je suis sûr qu'il va se tromper en prenant votre commande.

Mortifiée, je souris au serveur.

— On peut avoir deux autres menus, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, répondit-il, jetant un regard dédaigneux à Adam avant de s'en aller les chercher.

— Branleur, dit Adam d'une voix pas vraiment basse.

— À quoi tu joues ? demanda sèchement Becky. Tu passes pour un con. Un gros con *raciste*.

— Je ne suis pas raciste, répondit-il, sincèrement surpris. Ce n'est pas une remarque raciste que de dire qu'un serveur étranger risque de ne pas comprendre l'anglais.

— En fait, si, repris-je doucement. Ou peut-être que tu peux lui parler dans une autre langue ?

— Si j'étais dans son pays, c'est ce que je ferais, répondit-il sans la moindre trace d'ironie.

On était allés deux fois à l'étranger et je n'avais jamais entendu Adam parler un seul mot de la langue locale, préférant me laisser faire ou adopter la méthode « en anglais, mais fort ».

Le serveur revint avec deux menus. Becky et moi haussâmes des sourcils vertueux en direction d'Adam, mais il ne remarqua rien. Bref, Becky et Ryan firent leur choix, les plats arrivèrent et pendant un temps, tout se passa bien. Nous dînâmes en bonne entente en papotant de choses et d'autres. Puis Becky évoqua un film qu'ils avaient vu, Ryan et elle, avec en tête d'affiche une actrice dont je n'avais jamais entendu parler. Ils étaient convaincus que je devais la connaître et entreprirent de la décrire. Puis Adam déclara :

— Oh, je la connais. Bon sang, elle est bonne. Je me la taperais bien.

Il y eut un silence stupéfait.

— *Adam !* s'écria Becky. Beurk, t'es dégueu.

Elle se tourna vers moi en levant les yeux au ciel comme pour dire, *les mecs !* et eut la décence d'ignorer que j'avais viré à l'écarlate. Ça ne me gênait pas qu'Adam dise que des célébrités quelconques lui plaisent bien – ce n'était pas comme s'il pourrait un jour se taper Jennifer Metcalfe, sa préférée du moment, alors où était le problème ? Mais il y a un monde entre dire que quelqu'un vous plaît et avouer qu'on voudrait coucher avec. Adam savait que j'avais un faible pour Dougie

Poynter, mais jamais je n'aurais dit ce qu'il avait sorti à propos de cette actrice anonyme. Je me sentais insultée, même si je ne savais pas trop pourquoi – ni si j'avais le droit de me sentir insultée.

Adam se tourna vers Ryan :

— *Toi*, tu sais ce que je veux dire, hein ?

— Ouais, elle est plutôt jolie, je crois, répondit-il en haussant les épaules.

Un sourire étira lentement les lèvres d'Adam.

— Ah, tu ne veux pas en parler devant madame. Je comprends.

Il fit semblant de tirer une fermeture Éclair sur sa bouche. Becky changea de sujet, et l'incident fut clos.

Sauf qu'il ne l'était pas.

On était au milieu d'une conversation sans conséquences à propos de la plage et de la beauté du bord de mer sous sa parure hivernale, même si on avait tous hâte d'être en été.

Ryan se tourna vers Becky :

— Tu y vas chaque Noël, hein, chérie ?

— Oui, chaque fois qu'on est à la maison pour Noël, on descend sur la plage avant le déjeuner, répondit-elle en souriant. Mon père donne deux livres à qui a le courage d'aller patauger. Mais bien sûr, ce n'est pas une question d'argent, mais d'honneur, ajouta-t-elle en se frappant la poitrine.

— Un jour de Noël, j'ai eu droit à une pipe sur la plage, soupira Adam. (Il se tourna vers moi.) C'était avant toi, bébé. (Il assena un petit coup d'épaule à Ryan.) Ma Cass n'aime pas faire ça en plein air... et en fait, elle n'est pas trop branchée pipe. (Il rugit de rire en frappant la table si fort que les couverts tressautèrent.) Mais bon, elle n'a que dix-sept ans. (Il me serra contre lui.) J'ai encore tout le temps de faire ton éducation, hein ?

J'étais mortifiée. Non seulement, c'était faux, mais comment osait-il balancer de telles horreurs devant nos amis ? Je fixai mon assiette :

— Adam, déclarai-je d'une voix tremblante, ne dis pas des choses pareilles, s'il te plaît.

Becky le regarda comme s'il puait la mort.

— Oui, tu passes pour un con. Tu nous humilies tous, toi le premier. Et oui, tu as raison. Cass n'a que dix-sept ans. Raison de plus pour ne pas parler d'elle de cette façon.

Super. Humiliée et infantilisée en quelques phrases. Je ne savais que faire. J'étais si gênée que j'en étais paralysée. Devais-je changer de sujet ? Me lever et partir ? Rentrer dans le lard d'Adam ? L'éducation sociale de ma mère ne m'avait pas préparée à cette éventualité. Au final, ce fut le serveur qui nous sauva en apportant l'addition. Ignorant ce qu'il avait provoqué, Adam posa quelques billets sur la table, et il partit au pub voisin avec Ryan pour regarder Sky Sports.

— Ça va ? s'inquiéta Becky alors qu'on restait seules avec les assiettes sales et les serviettes froissées.

J'acquiesçai lentement, incapable de croiser son regard.

— Oui, oui. Ça va. Je suis d'une drôle d'humeur, ce soir.

Elle émit un petit rire.

— Oui. Complètement.

— Adam s'est comporté comme le dernier des connards.

— C'est ça, les mecs, acquiesça-t-elle.

Sauf qu'elle se trompait. Ryan ne parlerait jamais d'elle comme ça.

— Enfin, continua-t-elle, tout compte fait, je crois que je vais les rejoindre au pub. Tu viens ?

Elle devait penser que ce genre de choses arrivait tout le temps, sinon, elle ne m'aurait jamais proposé de faire comme si de rien n'était.

— Non, je suis crevée, répondis-je en étirant mes jambes et mes bras. Je vais demander au serveur de m'appeler un taxi.

— Comme tu veux, ma puce. (Elle se leva et se pencha pour m'embrasser.) Je t'appelle demain, d'accord ?

Je souris et elle quitta le restaurant sur un petit geste de la main, me laissant payer l'addition en retenant mes larmes.

Chez nous, Papa et Maman étaient dans la cuisine pour leur thé et biscuits d'avant le coucher. J'avais toujours trouvé que c'était une drôle d'habitude, mais je n'allais pas bousculer leurs traditions. Mon père était très à cheval là-dessus. Comme j'étais épuisée, malheureuse et encore en rogne contre ma mère, je fis comme s'ils n'étaient pas là et me versai un verre d'eau. Maman avait l'honneur de faire le service.

— Une tasse de thé ? me proposait-elle sans me regarder.

Elle était rancunière niveau dix, mais – scoop – moi aussi. Le pardon pourrait attendre. Quoique je n'avais pas à m'excuser pour quoi que ce soit. Elle déposa soigneusement deux tasses et soucoupes sur la table, suivies par le pot à lait et le sucrier. Je savais très bien ce qui allait suivre : elle disposerait six biscuits sur une assiette – trois au chocolat, trois à l'avoine – pour compléter le tableau.

— Non, merci.

— Ça va, chérie ? s'inquiéta Papa. Tu rentres bien tôt.

Je bâillai :

— Je suis fatiguée, c'est tout.

— Tu as hérité de l'éthique de travail familiale. Mais ne te surmène pas non plus, Cassie.

— Eh bien, si c'est ce qu'il faut pour obtenir ces trois A+, ajouta vivement Maman.

— Trois A, corrigeai-je.

— Oui, bien sûr, mais il vaut mieux viser la Lune, n'est-ce pas ? Vise la Lune et tu atterriras parmi les étoiles, comme le veut le dicton ?

Elle agita la main comme pour souligner ses propos. Je ne savais pas de quel dicton elle parlait et je n'allais pas le lui demander. Je levai les yeux en l'air et ne répondis pas.

Elle décocha un clin d'œil à mon père.

— Je trouve ça plutôt chouette.

Puisqu'elle le disait. Je pris mon verre d'eau et quittai la pièce sur un « Bonne nuit » monotone par-dessus mon épaule.

19

Le coup de fil tomba en plein cours d'anglais, mais comme mon téléphone était en silencieux, je ne l'entendis pas ; ce ne fut que plus tard que je remarquai que j'avais cinq appels en absence. Je ne m'en rendis compte que quand Fiona, une des secrétaires de l'école, entra dans la salle pour aller se poster devant le bureau de Mlle Ayles en tournant le dos à la classe. Il y avait toujours comme un frisson lorsqu'il se passait quelque chose comme ça. Lorsque la routine était rompue. Fiona murmura quelques mots à Mlle Ayles, puis fit un pas sur le côté et dit :

— Cass, peux-tu venir avec moi, s'il te plaît ? Prends tes affaires.

Elle sourit, et je sus aussitôt qu'il s'était passé quelque chose de grave. Ses lèvres étaient pincées et ses yeux avaient quelque chose de suppliant, comme si elle me demandait de la pardonner d'être la première à m'annoncer la nouvelle, quelle qu'elle soit. Je ramassai mon sac et mon manteau et la suivis, comme en transe, des noms défilant dans mon esprit. Était-ce Charlie ? Avait-il eu un accident ? Ou Maman ? Et alors je sus, avec la même certitude que deux plus deux égale quatre, qu'il était arrivé quelque chose à Papa.

Glacée de terreur, je suivis Fiona comme dans un épais brouillard. Elle me dit de ne pas m'inquiéter. Pourquoi me disait-elle de ne pas m'inquiéter ?

— Tu as reçu un coup de fil.

C'est tout ce qu'elle m'expliqua, toujours avec le même sourire triste. Dieu sait comment, je réussis à lui demander de quoi il s'agissait, mais elle évita la question. Je pouvais sentir ma respiration s'emballer alors que la panique montait. Je ne voulais pas de ce coup de fil. Il ne pouvait en ressortir rien de bon. Fiona me fit entrer dans le bureau de la direction, qui était désert, me tendit le téléphone et quitta la pièce en refermant la porte derrière elle. Je restai plantée là, combiné en main, me sentant toute petite et toute seule dans le bureau de Mme Bremner. Je fermai les yeux et posai le combiné contre mon oreille.

— Allô ?

Tout ce que j'entendis, c'est quelqu'un qui pleurait. À mon tour, je fondis en larmes.

— Maman ? C'est toi ?

— Oh, Cass...

— Maman, tu me fais peur ! Qu'est-ce qui se passe ? Où est Papa ?

La pièce se mit à tourner. Je fis le tour du bureau sur des jambes mal assurées pour me laisser tomber sur le fauteuil de Mme Bremner. Mon cerveau me signala que je m'étais cogné la hanche contre le coin de la table, mais ce n'était qu'une information, nullement accompagnée de la moindre pointe de douleur.

— Il a eu une crise cardiaque, dit-elle avant d'écarter en sanglots sonores.

— Maman... MAMAN ! (Elle cessa de pleurer.) Il... il est mort ?

Je fermai les paupières de toutes mes forces, ma bouche formant des mots silencieux. *Oh non, je vous en prie, non...*

— Non ! Non, mais il est inconscient. (Elle s'interrompt, et je compris alors qu'elle faisait un effort gigantesque pour ne pas se remettre à pleurer.) Je suis à l'hôpital. Les médecins s'occupent de lui.

Une image jaillit dans ma tête : mon père, la bouche béante, dans les vapes pendant que des gens en blouses blanches fourraient des tubes dans sa gorge et posaient des palettes électriques sur sa poitrine, le faisant tressauter comme une marionnette.

— J'ai envoyé un taxi te chercher à l'école – il doit probablement être arrivé. Tes profs savent ce qui se passe.

— Bien. (Je pouvais à peine respirer. Ma tête était trop remplie.) Que disent les médecins ?

— Je ne sais pas. Ils ne se sont pas encore prononcés. (Elle se remit à pleurer.) Dépêche-toi, je t'en prie !

— T'en fais pas, Maman. J'arrive tout de suite.

Je reposai le téléphone au moment où Fiona passait la tête dans l'embrasement de la porte :

— Le taxi est là. (Encore ce sourire.) Est-ce que je peux faire quelque chose ? (Je secouai la tête.) Bon. Nous pensons à toi.

Le chauffeur fut un amour. Il me laissa pleurer tout mon saoul sur sa banquette et conduisit comme un furieux. Le trajet prit dix minutes, montre en main. J'imagine qu'il trouvait évident que, lorsqu'on vient prendre quelqu'un à l'école pour l'amener à l'hôpital, c'est qu'il s'est passé quelque chose de moche.

— La course est déjà réglée, poupée, dit-il en me déposant. Bonne chance.

Je le remerciai et fonçai aux urgences avec un sentiment de déjà-vu. J'avais suivi le même chemin il y avait moins de deux semaines lorsque Rich avait été hospitalisé, mais la peur que j'avais ressentie ce jour-là n'était rien comparée à celle qui m'étreignait aujourd'hui. La terreur m'enserrait comme des anneaux de serpent. Comme je ne voyais pas ma mère, j'allai m'adresser au guichet.

— Je viens voir mon père, Mick Henderson...

— Cass !

Je me retournai et découvris Maman qui se précipitait vers moi, la bouche tordue en une grimace de détresse.

— Désolée, chérie, j'étais aux toilettes.

Ce qui semblait étrangement prosaïque, genre, la vie continue. Une vessie prête à exploser n'attend personne, pas même mon pauvre père. Nous nous jaugâmes un instant – après tout, nous étions toujours fâchées –, puis Maman passa ses bras autour de mes épaules et se mit à sangloter contre mon cou. Je l'étreignis en m'efforçant de ne penser à rien : avec elle dans cet état et Papa Dieu sait où, qui allait s'occuper de moi ?

— Où est Charlie ? m'enquis-je.

— En route.

Je la compris à peine. Soudain consciente qu'on se donnait en spectacle – des gens nous regardaient d'un air presque réjoui et je n'avais aucune envie d'être l'attraction du jour –, je menai

Maman jusqu'à une rangée de chaises. Elle enfouit son visage entre ses mains :

— Oh, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Comment ça ? (Je posai les mains sur ses épaules et la secouai.) Maman, tu ne m'as même pas expliqué ce qui s'était passé.

Sans retirer ses mains, elle dit :

— Lorsqu'il est rentré du travail, il a dit qu'il se sentait bizarre. Je lui préparais une tasse de thé lorsqu'il s'est effondré devant moi, au beau milieu de la cuisine... Il est tombé comme une masse... C'était *horrible* ! gémit-elle.

— Est-ce que les médecins ont dit quelque chose ?

J'allai la secouer à nouveau, mais mes mots semblèrent la pousser à agir. Elle se leva d'un bond :

— Non. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? (Son visage vira au rouge sous l'effet de la colère.)

Cette attente est *intolérable* !

— Assieds-toi, Maman, fis-je en tirant sur le bord de son pull. Ils viendront nous voir dès qu'ils auront quelque chose à nous dire.

Elle se laissa retomber sur sa chaise et tourna vers moi des yeux rouges et bouffis.

— Tu veux bien leur demander, chérie ? S'il te plaît ?

Je la contemplai un instant.

— D'accord. Reste là.

Mais où était passé Charlie ? Je retournai au guichet, d'où la réceptionniste me lorgnait d'un regard las. On devait lui faire le coup sans arrêt.

— Je suis désolée. Ma mère veut savoir quand les docteurs nous diront comment va mon père.

La réceptionniste eut un sourire pincé.

— Je vous assure qu'ils viendront dès qu'ils auront du nouveau, n'ayez crainte.

— C'est bien ce que je pensais. Merci. (J'allais tourner les talons, puis hésitai.) En général, dans des cas comme celui-ci, est-ce que pas de nouvelles signifie que les nouvelles sont mauvaises ?

Son expression se fit compatissante :

— C'est juste qu'il n'y a rien à dire. (Je devais avoir l'air sceptique, parce qu'elle jugea bon d'ajouter.) Je vous assure.

— Bien.

Je pianotai contre le comptoir. Elle ramassa une liasse de feuilles.

— Je ne peux quitter mon poste, sinon, j'irais aux renseignements.

— Non, c'est bon, je...

Je désignai Maman qui regardait dans le vide sans chercher à retenir ses larmes.

— C'est ce que vous pouvez faire de mieux pour le moment.

Elle me regarda partir, puis se retourna et ouvrit une armoire pour classer ses notes. Je le sus, parce que je m'étais retournée pour voir si elle avait eu pitié de moi et avait changé d'avis.

Maman leva des yeux ternes, puis se remit à fixer le vide. J'allais lui répéter ce que la réceptionniste m'avait dit lorsqu'elle m'interrompit :

— Je ne suis même pas foutue de changer une roue.

— Pardon ?

— Je ne sais pas changer une roue. Ni brancher un fil. (Elle tourna vers moi des yeux vides.)

Sans lui, je serais perdue. Je n'ai jamais travaillé. Pas même livré des journaux.

Je posai une main sur son bras :

— Maman, ne dis pas ça. Il va peut-être s'en sortir.

Je ne pouvais me résoudre à lui sortir l'habituel, *oh, ne t'en fais pas, tout va bien se terminer.*

— S'ils ne sont pas venus nous voir, ce doit être qu'ils peuvent encore faire quelque chose pour lui.

Elle m'ignora :

— Sans lui, je ne suis plus rien.

— Ne dis pas ça, répondis-je fermement. Tu es notre Maman.

Elle agrippa ma main :

— Oui, c'est vrai. (Elle m'attira contre elle et me serra de toutes ses forces.) Je t'aime tellement,

Cass.

Mes yeux s'emplirent à nouveau de larmes.

— Moi aussi, je t'aime.

Et c'est dans cette position que la doctoresse nous trouva une minute plus tard.

— Mme Henderson ?

Maman se sépara de moi et s'assit droit comme un I.

— Oui ? fit-elle, les yeux écarquillés par la terreur.

La femme sourit :

— Votre mari est réveillé. Il est tiré d'affaire.

Un gémissement s'éleva et se dissipa comme un nuage de fumée. Il me fallut une seconde ou deux pour comprendre qu'il n'émanait pas de Maman, mais de moi. Elle m'entoura de ses bras, et je me mis à pleurer sans retenue. Au bout d'environ une minute, elle serra mes épaules et dit doucement :

— Chérie, cette dame attend pour nous parler.

Avec un immense effort de volonté, j'arrêtai le flot de mes larmes. J'aurais pu continuer à l'infini.

Le Dr Williams, puisque ce fut ainsi qu'elle se présenta, s'assit entre nous deux :

— Votre mari (elle me regarda), votre père a fait une crise cardiaque grave. Il va bientôt entrer en salle d'opération pour une angioplastie. C'est une procédure visant à ouvrir les vaisseaux sanguins qui alimentent le cœur. Puis on lui posera un stent – un tube grillagé – pour garder l'artère ouverte.

— Pourquoi est-ce arrivé ? demanda Maman, désormais calme.

Le Dr Williams sourit :

— Je sais que vous devez avoir bien des questions à poser. Le conseiller va venir vous parler après l'opération et vous dira tout ce que vous voulez savoir. Peut-être voudrez-vous noter vos interrogations par écrit afin d'être sûre de ne rien oublier.

— Bonne idée, répondit-elle. Merci.

Le Dr Williams se leva.

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous emmener le voir.

Je regardai Maman. Serait-il couvert de tubes ? Elle me prit la main et la serra. Pour la première fois depuis mes dix ans, nous marchâmes main dans la main.

— Où est Charlie ? sifflai-je.

Maman secoua la tête.

— Je ne sais pas. J'ai cherché à l'appeler, mais il ne répond pas. Tu sais comment il est.

— Même lorsque notre père est à l'hôpital ?

J'étais furieuse. Il y avait être cool et il y avait être détaché émotionnellement jusqu'à en être cruel.

Maman serra à nouveau ma main. On était arrivés. Papa se trouvait dans une section séparée des urgences réservée aux patients les plus atteints. Découvrir quelqu'un d'aussi fort et plus grand que nature comme mon père gisant dans un lit d'hôpital, les yeux clos, un masque à oxygène couvrant la moitié de son visage, me déchirait le cœur. Il n'était pas beau à voir.

— Chéri ?

Maman posa ses mains sur les siennes. Papa battit des paupières et tenta de sourire.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle.

— Ai connu 'ieux, coassa-t-il d'une voix rauque.

Maman l'embrassa et posa son front contre le sien.

— J'ai eu si peur, murmura-t-elle.

Une larme perla sous l'œil de Papa et dégouлина le long de sa joue. Maman l'écrasa du pouce. Je regardai le sol, me sentant comme une intruse espionnant ce moment d'intimité.

— Cassie.

En entendant mon nom, je levai les yeux. Papa me sourit et ouvrit la main. Je m'y agrippai en essayant vraiment très, très fort de ne pas fondre en larmes, mais en vain. J'étais trop soulagée. Tenir sa main chaude dans la mienne et le voir sourire... C'en était trop. Je compris que, malgré toutes mes prières dans la salle d'attente, j'étais sûre qu'il allait mourir. Papa évita de me dire de ne pas pleurer. Peut-être n'avait-il pas assez de forces pour prononcer ces mots. Nous restâmes ainsi pendant plusieurs minutes, Maman caressant le front de Papa et moi lui tenant la main. Personne ne dit rien. Je me contentai de contempler les doigts de Papa en les caressant du pouce, mais chaque fois que je levais les yeux, c'était pour le voir sourire, et son regard resta braqué sur moi tout ce temps.

Puis les médecins vinrent pour l'angioplastie, nous intimant l'ordre de les laisser. Tout en partant, Maman garda la pointe de ses doigts sur lui jusqu'à ce qu'il soit physiquement hors de portée. Je me contentai de tourner les talons et de prendre la porte. Je n'étais pas assez sûre de moi. J'étais bien fichue de me cramponner à son bras et de refuser de lâcher.

Une fois dans la salle d'attente, je me tournai vers Maman :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

J'avais l'impression d'être attirée par Papa comme par un aimant. Je croisai les bras.

Maman consulta sa montre :

— Mon Dieu, il est cinq heures passées ! (Elle y réfléchit un moment.) Allons prendre le thé.

Ce dernier mot fut presque inaudible, parce que soudain, le fracas de halètements et de chaussures martelant le sol de vinyle couvrit tout autre son.

C'était Charlie. Il s'arrêta dans un grand dérapage. Il n'était probablement jamais allé si vite de toute sa vie.

— Comment va-t-il ? demanda-t-il, cassé en deux, dégoulinant de sueur.

— Où étais-tu passé ? braillai-je

Maman posa une main sur mon bras pour me calmer. Maintenant, tout le monde nous regardait. Et je m'en foutais éperdument.

Charlie s'essuya le visage du plat de la main :

— Je me suis fait arrêter pour excès de vitesse. (Il fondit en larmes.) Je leur ai dit où j'allais. Je les ai *suppliés* de me laisser partir, mais ils n'ont pas voulu me croire.

Maman l'enlaça. Elle avait l'air bien frêle.

— Pas grave, chéri, Papa va bien.

Charlie la repoussa doucement :

— Il est... vivant ?

Maman acquiesça.

— Où est-il ?

Elle lui caressa la main :

— Il est en salle d'opération, mais ne t'inquiète pas, dit-elle en lui prenant le bras. On l'a vu, il nous a parlé, et les docteurs n'ont pas l'air inquiets.

— C'était une crise cardiaque ? (Maman acquiesça à nouveau. Charlie enfouit sa tête entre ses mains.) Oh, mon Dieu, Papa ! sanglota-t-il.

C'était affreux de le voir comme ça.

— Quand pourrai-je lui rendre visite ? reprit-il.

— Après son opération, répondit Maman. On allait justement prendre le thé. Viens, ajouta-t-elle en passant un bras sous le sien.

Il la laissa l'entraîner vers la cantine de l'hôpital.

Lorsqu'on eut trouvé une table, Maman alla au comptoir commander un pot de thé et quelques trucs à manger.

— Désolée de t'avoir crié dessus, Charlie, m'empressai-je de dire alors qu'elle s'éloignait.

— Te bile pas. J'aurais fait pareil.

— Comment t'es-tu débarrassé des policiers ?

Il eut un petit rire sarcastique.

— Lorsque je me suis mis à pleurer, ils m'ont enfin cru.

— Oh... Ils t'ont collé une prune ou quelque chose comme ça ?

Il secoua la tête :

— Non, ils m'ont dit que ça irait pour cette fois. (Il s'essuya à nouveau le visage.) Je n'arrive pas à croire que je l'ai raté... Comment était-il ? ?

Je frissonnai :

— Terrible. La peau toute grise. Mais il nous a parlé, nous a souri et tout ça.

Charlie regarda Maman. Elle se trouvait au distributeur de boissons chaudes, à remplir d'eau bouillante une théière en métal.

— Je l'ai cru mort, dit-il à voix basse. C'est mal ?

— Non, j'y ai pensé, moi aussi. Dès qu'ils m'ont fait sortir de cours.

Il me regarda :

— Eh bien. Ça a dû être horrible.

— Le pire moment de toute ma vie.

Ma gorge se serra. Je vis Maman revenir vers notre table et fronçai les sourcils à l'intention de Charlie pour lui intimer l'ordre de se taire. Je ne savais pas pourquoi je ne voulais pas que Maman écoute ce qu'on avait à se dire, mais j'étais sûre que Charlie pensait comme moi.

— J'ai commandé des patates avec du fromage, dit-elle en posant un plateau avec un nécessaire à thé sur la table. Je crois qu'on a tous besoin de reprendre un peu d'énergie.

— Je doute de pouvoir avaler quoi que ce soit, répondis-je. Mon estomac est encore noué.

— Oui, ben, je ne suis pas affamée non plus, répondit vivement Maman, mais ça nous fera du bien.

Les pommes de terre arrivèrent, et je réussis à manger une bonne partie de ma part. Nous discutâmes surtout de la façon dont nous pourrions aider Papa lorsqu'il rentrerait à la maison et des efforts drastiques qu'il devrait consentir. Pour commencer, il faudrait diminuer notre ration de viande et il devrait renoncer à ses cigares. Il n'en fumait pas tous les jours, mais il ne fallait pas grand-chose pour qu'il déclare que c'était jour de fête. Maman tira un calepin et nota tout ce qu'on demanderait au conseiller. À mi-repas, je m'aperçus que je n'avais pas consulté mon téléphone depuis mon départ de l'école. J'avais reçu plusieurs SMS de gens qui, en une tentative mal dissimulée d'apprendre ce qui se passait, me demandaient si j'allais bien. (Bon, d'accord, c'est méchant. Ils se faisaient du mouron, c'est tout. Lorsqu'on m'avait arrachée à mon cours d'anglais, j'étais assise à côté de Donna, et elle devait avoir mis les autres au courant.) J'envoyai une réponse commune à tous, Adam compris :

« Papa a fait 1 crise cardiaque mais va mieux. J'appelle bientôt. xxxxx »

Comme je savais que j'aurais des milliers d'autres SMS en réponse, j'éteignis mon portable. La seule personne à qui j'avais envie de parler se trouvait actuellement en salle d'opération, à subir une intervention qui lui sauverait la vie. Je me dis soudain que, lorsque Papa était parti de la maison ce matin, Adam devait être à son travail, mais il ne m'avait pas contactée pour savoir ce qui se passait. Pour autant qu'il sache, Papa pouvait juste souffrir de migraine. Peu probable, puisque je ne pouvais même pas me rappeler la dernière fois où Papa avait raté une seule journée pour cause de maladie, même si je ne voyais pas pourquoi Adam s'en rappellerait.

Je n'ai pas vraiment envie de m'étaler sur ce qui s'est passé ensuite. Il n'y eut pas de rebondissement de dernière minute – Papa allait bien et l'opération se déroula sans problèmes –, mais toute cette journée avait été trop horrible. D'abord, le conseiller ne voulut pas nous recevoir, prétendant qu'il n'avait pas le temps, et nous trouverait un créneau le lendemain matin. Maman ne voulut rien entendre, Charlie et moi non plus. À nous trois, nous devons avoir un certain poids, parce qu'il finit par accepter de répondre à nos questions. En fait, il se montra plutôt sympa, ce qui me fit ressentir une pointe de culpabilité : peut-être l'empêchait-on de voir un autre patient. Mais bon, pas plus que ça. Pour être franche, je me fichais pas mal de ce qui pouvait arriver aux autres. Ils pouvaient tous crever du moment que Papa s'en sortait.

Puis nous allâmes tous voir Papa, mais son angioplastie l'avait laissé KO et tout endormi, et il ne put guère nous parler. Il avait l'air si faible ! Charlie en particulier encaissa le coup et fondit en larmes dès qu'on sortit de la chambre, ce qui me mit en rogne. Maman me siffla que ça n'était pas d'un grand secours. Je me retins de lui faire remarquer dans quel état je l'avais retrouvée tout à l'heure.

Au final, Maman voulut rester à l'hôpital, mais les médecins lui dirent que ce serait mieux pour Papa qu'elle rentre chez elle. Ce qui fit ressortir son côté J'en-ai-marre-de-Brighton, et elle se mit dans une colère noire. Lorsqu'elle était furieuse, elle parlait beaucoup plus fort qu'à l'habitude et avec un accent plus guindé. On pouvait littéralement démasquer ceux qui commençaient à la détester. Nous finîmes tout de même par partir, mais il était près de minuit lorsqu'on déposa Charlie à son travail (s'il ne s'y présentait pas, il n'était pas payé) avant de rentrer à la maison. Elle était

exactement telle que je l'avais laissée ce matin. Et pourtant, elle était différente. L'absence de Papa se faisait sentir à chaque instant.

— Je vais faire du thé, déclara Maman en suspendant son manteau avant d'enfiler ses horribles chaussons de velours. Camomille ? proposa-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Merci.

Je la suivis. J'avais surtout envie d'aller me coucher, mais j'étais trop crevée pour monter les marches et me déshabiller. Vous savez ce que c'est, lorsqu'on rêve de pouvoir appuyer sur un bouton magique et se retrouver en pyjama et sous la couette, le visage lavé et les dents brossées.

Maman sortit le thé et posa des biscuits sur une assiette. Mais au bout de deux Oreo, elle s'interrompit et se pencha sur la table, la tête basse. Je la vis griffer légèrement le plateau alors qu'elle s'efforçait de ne pas pleurer. Elle se racla la gorge :

— Tu veux un biscuit ?

Je me tus sans trop savoir ce que je devais répondre, puis :

— Pas vraiment. Mais vas-y, toi.

Maman les remit dans la boîte.

— Si je les ai sortis, c'est parce que Papa les aime. (Elle eut un petit sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux et se rassit.) Alors... (Elle versa le thé, le remua avec une lenteur insupportable et but une gorgée avant de reprendre :) On est à nouveau amies ?

Quelle question gênante.

— Je ne sais pas, répondis-je, exaspérée. Il reste juste un petit détail : tu as affirmé que tu me renierais si je n'allais pas à Cambridge.

— Ne sois pas si mélo, Cass. Je n'ai pas dit... et d'ailleurs, est-ce que tu y as réfléchi ?

Elle posa sa tasse sur la soucoupe avec à peine un tintement.

— Non. J'avais autre chose à penser.

Je laissai tomber bruyamment ma propre cuillère et la vis frémir.

Elle eut un soupir.

— N'essaie pas de tourner à ton avantage les événements du jour, Cass. Ce serait de mauvais goût.

Par miracle, je réussis à garder mon calme :

— Ce n'était pas dans mes intentions. J'avais effectivement d'autres préoccupations.

Elle inclina la tête sur le côté :

— Adam ?

— Non.

— Oh ? insista-t-elle en haussant les sourcils.

Je grognai en silence.

— *Quoi ?*

— Eh bien, chérie, ce garçon est tout ce qui t'empêche de partir à Cambridge. Je pensais que tu finirais par comprendre. Tu dois savoir que Papa sera consterné si tu n'y vas pas.

Je la dévisageai d'un regard noir.

— N'essaie pas de tourner à ton avantage les événements du jour, *Maman*. Ce serait de mauvais goût.

Elle contempla le plafond comme si mon commentaire était si vil qu'elle préférerait encore l'ignorer. Comme c'était pratique. Je fondis en larmes, de fatigue et d'exaspération, et tout à coup,

plus moyen de m'arrêter. J'avais envie de me rouler en boule sur le parquet et de hurler à la mort.

— Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? me tança froidement Maman. Et si tu arrêtais de t'apitoyer sur ton sort et pensais un peu à ce qui importe vraiment ?

— TU NE SAIS RIEN DE RIEN ! rugis-je, effrayant Maman au point que sa chaise recula de quelques centimètres.

Je pleurais si fort que ma gorge me faisait mal. Comme une folle, j'empoignai mes cheveux par poignées des deux côtés de mon visage.

— Je ne peux plus supporter toute cette pression. JE N'EN PEUX PLUS !

Des postillons s'envolaient de ma bouche, sans doute pour éclabousser ma mère. Mes épaules s'affaissèrent et je sanglotai sans retenue comme une gamine, le genre de sanglots qui, ensuite, vous coupent le souffle pendant un moment.

— Dis-moi ce qui te met dans cet état, dit tranquillement Maman après que j'eus fermé les vannes pour me contenter de fixer le vide.

Rien, me semblait-il. Je ne savais même pas quel genre de « rien ». Tout ce que j'éprouvais, c'était un grand vide. Il existe un test psychologique où, afin d'évaluer votre attitude face à la mort, on vous demande comment vous vous sentiriez si on vous enfermait dans une chambre vide et sans lumière. C'était ce que je vivais à cet instant, et je voulais vraiment, sincèrement m'en sortir, sauf que je ne parvenais pas à trouver la clé. J'ignorais même s'il y en avait une.

Mais je pouvais toujours essayer.

— Bien, dis-je d'une voix blanche. Je n'ai pas eu un A à mon devoir de politique, mais un C. Je ne sais même pas pourquoi. (Je m'interrompis et la regardai par les interstices entre mes doigts, mais elle ne bougea pas, ne cilla même pas.) Du coup, maintenant, je commence à croire que je n'ai pas l'ombre d'une chance d'aller à Cambridge, parce que ceux qui ont cet honneur n'ont pas de C. Et je ne suis même pas entièrement sûre de vouloir y aller, bien que ce soit peut-être parce que je doute d'y être admise. Et au moment de l'entretien, j'ai rencontré un garçon, Tom, qui s'est montré vraiment sympa, et il ne s'est rien passé, mais je ne peux cesser de penser à lui et je me sens si *coupable*. (Je m'arrêtai le temps d'essuyer d'autres larmes. Mes yeux ne cessaient de dégouliner.) Et Jack m'aime vraiment beaucoup et je ne sais pas comment, mais on dirait que je lui ai laissé croire qu'il avait ses chances avec moi, et j'ai dû le remettre à sa place et ça l'a vraiment blessé, alors que c'est l'un de mes meilleurs amis... Et j'ai cru un moment que j'étais, hum, enceinte. (Quelle humiliation que de confier ça à ma mère !) Mais je n'ai pas pu en parler à Adam, je ne sais pas pourquoi. Et mes amis le détestent, et j'ai horreur de ça, parce que je l'aime, ça devrait suffire à les convaincre qu'il n'est pas si terrible, non ? Et ils font des choses sans moi. Mes amis, je veux dire. (Je m'interrompis et grattai la table d'un ongle.) Et Donna croit que je n'ai pas de cœur et que je n'ai pas la moindre empathie, et elle a raison. Avant que Rich finisse à l'hôpital, je n'avais même pas vu qu'il était déprimé. Comment ai-je pu rater ça ?

Je regardai à nouveau Maman, qui se contentait de me scruter sans rien dire, mais son expression était inquiète, pas moralisatrice. Je me tournai à nouveau vers la table.

— Je crois que c'est tout, finis-je doucement.

Maman se leva, fit le tour de la table et me prit dans ses bras, posant sa tête contre la mienne.

— Pauvre Cass.

Ce qui, bien sûr, me fit fondre en larmes à nouveau, mais cette fois, ce n'était pas de désespoir. Au contraire.

— Pardon, reprit-elle, je n'avais pas compris que tu étais angoissée à ce point. Si Donna veut un exemple de manque d'empathie, elle n'a qu'à venir voir ta mère.

J'eus un rire qui se transforma en hoquet et elle me serra une fois de plus avant de s'asseoir à côté de moi. Elle me prit la main pour la poser sur ses genoux.

— Si j'étais toi, je ne m'en ferais pas tant pour ce C. (Je relevai la tête d'un coup sec, surprise, et elle me sourit.) On a tous droit à l'erreur, et je sais que tu n'es pas du genre à avoir des C. Et je pense que tu le sais aussi.

— Mais je croyais que mon devoir était bon ! Et de toute évidence, je *suis* du genre à avoir des C, puisque j'en ai eu un.

— Tu crois vraiment que ton devoir était bon ? demanda gentiment Maman. As-tu vraiment donné le meilleur de toi-même ?

J'y réfléchis un instant. En fait, elle devait avoir raison. Je l'avais rédigé en quelques heures la semaine d'avant la reprise, et peut-être le croyais-je bon parce que, eh bien, tous mes devoirs l'étaient. Mais je n'avais travaillé ni plus, ni moins que sur mes autres dissert' – peut-être moins, à vrai dire, puisque c'était les vacances et je n'avais pas la tête à ça. Je haussai les épaules.

— Peut-être pas.

— Qu'est-ce que Diane en a dit ?

— Rien, admis-je. Je n'ai cessé de l'éviter.

— Eh bien, à mon avis, tu peux rayer cette inquiétude de ta liste jusqu'à ce que tu en aies parlé avec elle. Ensuite, je suis sûre que tu n'auras plus la moindre raison de t'en faire.

— Tu n'es pas en colère ? demandai-je.

— Non. Enfin... J'imagine que je suis un peu déçue, mais seulement parce que j'aime l'idée que ma fille soit première de la classe. Donc, en fait, c'est mon problème, pas le tien.

Je clignai les yeux.

— Eh bien.

Maman eut un petit rire.

— Je sais : j'admets avoir au moins un défaut. On en apprend tous les jours, non ? (Son sourire chancela.) Tu as raison. Je devrais le faire plus souvent. Ce n'est qu'une forme d'insécurité née d'ambitions contrariées, et il faut que ça cesse. C'est extrêmement déplaisant.

— Eh bien, deux fois. (Les épaules de Maman s'affaissèrent et elle se mordit les lèvres : *mea culpa*.) Mais, et tout le reste ? Rich, mes amis, Adam et Cambridge ?

Rien que d'en parler, je sentis la tension revenir. Je pouvais entendre ma voix devenir plus aiguë, reflétant ma panique. La main de Maman se resserra sur la mienne.

— Cass, chérie, calme-toi, je t'en prie. Tout ira bien.

— Comment tu le sais ? gémis-je en me remettant à pleurer.

— Parce que je suis vieille et expérimentée. (Elle se frotta le front.) Écoute, je sais que tu te sens coupable. C'est un truc de femmes. Mais tu ne devrais pas, ou du moins pas tant que ça. Avoir un garçon pour ami n'est pas un crime, se sentir attirée par un autre non plus, alors tu n'as pas le droit de te ronger les sangs pour ce Tom. D'accord ?

Je haussai les épaules.

— Ouais, faut croire.

— Est-ce que les autres ont remarqué que Rich était dépressif ? continua-t-elle. Ashley, ou Jack ?

— Non. Pas un seul d'entre nous.

— Alors pourquoi cela voudrait-il dire que tu manques d'empathie ? C'est plutôt qu'il était résolu à le cacher, et qu'il y est bien arrivé.

J'acquiesçai lentement.

— Quant au fait que tes amis font des choses sans toi... Eh bien, je ne sais pas que te conseiller, sinon qu'il y a toujours des hauts et des bas, comme on dit. Si j'osais, je dirais que Sarah ou même Ashley et Donna ont dû se sentir exclues à un moment ou à un autre – ce qui ne diminue en rien tes sentiments, s'empressa-t-elle d'ajouter en levant sa main libre. Je veux juste dire que tu n'es peut-être pas la seule. Quant à cette histoire de Cambridge... (Elle se tut et me considéra un instant, puis leva nos mains enchevêtrées pour les laisser volontairement retomber sur ses genoux.) Je ne veux pas vivre ta vie à ta place, je te le jure. Tu t'en sors très bien toute seule. Mais veux-tu bien me laisser te raconter un petit conte moral ? (Je reniflai et acquiesçai.) Jamais je ne regretterai d'avoir épousé ton père ni de vous avoir eus, Charlie et toi. Vous êtes ce qui m'est arrivé de mieux. Mais imagine un peu, *et si...* (Elle se mit à tripoter les feuilles de thé sur le bord de sa tasse.) Ça ne change rien, mais dans une autre vie, je me serais servie de mon diplôme – de première classe, tout de même – pour gravir les échelons et devenir juge. C'est ce que j'ai toujours voulu faire.

Je la regardai fixement.

— Je ne savais pas.

— Oui, bon, soupira-t-elle, inutile de pleurer sur le lait versé, comme on dit. Écoute, j'aime bien Adam. (C'était un mensonge, mais je laissai couler.) Et je sais que tu penses qu'il ressemble à Papa.

Elle se tut et inspira profondément. Soudain, l'horreur de tout ce qui était arrivé pesa sur nous comme une chape. Je fermai les yeux et reléguai tout ça au fond de mon esprit. Je supposai que Maman faisait pareil.

— Mais il y a une différence de taille, reprit-elle. Papa a toujours eu beaucoup d'ambition. Et à moins que je ne me trompe, Adam n'en a pas du tout. (Je ne la détrompai pas, parce que je ne voyais pas que dire.) Entendons-nous bien : il n'y a pas de mal à ça, mais *toi*, tu es ambitieuse. Être avec quelqu'un qui ne partage pas tes buts risque de devenir vite exaspérant. Il faut tracer son chemin dans la vie, et même si tu ignores tout ce que je t'ai dit hier soir – ce qui est ton droit le plus strict –, je t'en prie, crois-moi si je te dis que tu ne *peux pas* trouver ce que tu cherches ici, à Brighton, avec moi, Papa, Charlie et tes amis, et Adam. Il faut que tu t'éloignes, ne serait-ce que pour quelques années.

— En fait, répondis-je automatiquement, Adam n'est *pas* totalement dénué d'ambition. Il veut devenir millionnaire avant ses vingt-cinq ans.

— Alors c'est très bien, dit Maman. J'aimerais bien savoir comment il a l'intention de s'y prendre.

Je lui décochai un regard noir – était-elle sarcastique ? Mais elle me rendit mon regard, totalement bienveillant.

— Bien sûr que j'adorerais te voir aller à Cambridge, continua-t-elle. Mais si ça ne te convient pas et que tu décides d'aller ailleurs, ça m'ira aussi. MAIS... (Elle dit ce mot d'une voix forte, comme si j'allais la contredire, ce qui n'était pas dans mes intentions.) Je t'en prie, promets-moi que tu n'iras pas dans le Sussex.

— Je vais y réfléchir sérieusement.

C'est tout ce que je pus répondre. Maman acquiesça, apparemment satisfaite.

— Et... Et Adam, alors ? demandai-je.

— À ce sujet, je crois que tu dois te décider toute seule. Je suis trop proche de toi pour être impartiale. Mais ça, on le sait toutes les deux.

Je croisai son regard et, dans ses yeux, je vis son passé, notre présent et mon avenir. Et pour une fois, je vis ma maman. Rien d'autre. Celle qui m'avait donné la vie, qui m'aimait et ferait tout pour me protéger. J'acquiesçai :

— D'accord.

Les secondes s'égrenèrent, et l'air parut se stabiliser tout autour de nous.

— Je me demande comment va Papa, dis-je en grattant à nouveau la table.

— Il doit dormir profondément, j'imagine. (Maman serra ma main, et je me forçai à la regarder. Sa bouche trembla et elle se mordit la lèvre. Inspira profondément.) Tu as été formidable aujourd'hui, et moi, en dessous de tout. Merci.

Je haussai les épaules.

— Et maintenant, c'est *moi* qui te remercie.

— Quand tu voudras, Cassie. (Elle eut un sourire triste.) Tu vois, tu es comme moi. C'est pour ça que je suis si dure avec toi. Mais je vais essayer de faire mieux, je te le promets.

— Tu sais, dis-je, je veux que tu sois fière de moi. Être avec Adam, faire des oh et des ah à propos de Cambridge... Je ne fais pas ça pour t'irriter. C'est juste moi. Ce que je suis. Et si je travaille dur, c'est parce que je le veux. Tu n'as pas à me mettre la pression là-dessus. Franchement.

— Je sais, répondit-elle. Et je suis extrêmement fière de toi. Tu peux demander autour de toi. Je sais que tous ceux à qui tu poseras la question lèveront les yeux en l'air en entendant ton nom, s'attendant à m'entendre frimer en expliquant les nombreuses qualités de ma fille.

Je souris :

— Oui, et pour cette histoire de pression...

Elle leva les mains en l'air.

— Je sais, je sais. Je te fichera la paix.

Un autre silence. Nous relevâmes la tête en même temps.

— Encore du thé ? proposa Maman.

20

L'état de santé de Papa continua de s'améliorer. On l'installa dans une chambre individuelle, et Maman, Charlie et moi passâmes presque tout le week-end à l'hôpital, bien qu'avec le flot continu de visiteurs il s'avéra difficile de lui parler. Une bonne partie de ses employés vinrent le voir, et même quelques clients. J'étais très fière de constater à quel point on tenait à lui. Adam, lui, brilla par son absence. Il était allé à Lewes rendre visite à son frère aîné. Maman tint parole et ne mentionna pas une seule fois mes notes, ce qui était reposant, même si je fus incapable d'oublier ce fameux C qui ne cessait de s'écouler comme un robinet qui fuit.

Dimanche, en début de soirée, j'eus l'occasion de m'entretenir seule à seul avec Papa. Maman rentra mettre ses pyjamas sales à la machine et lui en apporter d'autres, et Charlie, démontrant un tact inattendu, disparut en direction du café.

Je fermai la porte, m'assis à côté du lit, me débarrassai de mes chaussures et posai mes pieds sur le matelas. Papa prit mon pied gauche dans sa main, comme il le faisait lorsqu'on regardait la télévision ensemble sur le canapé.

— Sacrée semaine, hein ? fit-il.

Il avait toujours l'air frêle et sa peau était toujours grise, mais c'était mille fois mieux qu'au moment de l'attaque.

— Je ne te le fais pas dire.

Je ramassai ses cartes de prompt rétablissement. Toutes celles de ses employés étaient du genre : « Remets-toi, Mick. Dave. »

— Quel témoignage émouvant ! dis-je en lui en montrant une. Chaque fois que tu les lis, ton cœur doit se gonfler !

Papa éclata de rire :

— Dans le bâtiment, on n'est pas vraiment portés sur les sentiments.

Il prononça ce dernier mot comme s'il lui laissait un goût amer dans la bouche. Je haussai des sourcils sceptiques. Papa était un des pires cœurs d'artichaut que je connaisse, toujours prompt à verser sa larme lors des pubs du fonds pour la stérilisation des chiens errants.

— Oui, c'est vrai, répondit-il. Bien que j'aie assez pleuré dans cet hôpital pour un bon moment.

— Oh, non, Papa... gémis-je.

L'imaginer seul en pleine nuit dans cette chambre, cloué au lit, à sangloter, était trop horrible.

— J'ai bien failli y rester, Cassie, dit-il d'un ton neutre. Je ne pouvais supporter l'idée de vous laisser seuls, Maman, Charlie et toi. Tu m'as... tellement manqué. (Il fourra son poing dans sa bouche et subit une nouvelle crise de larmes.) Désolé, chérie.

Pleurant également, je lui tendis un mouchoir en papier.

— Moi aussi, j'ai eu peur, Papa. On a besoin de toi.

Il se moucha bruyamment.

— Eh bien, je présume que maintenant, il est inutile d'y penser.

— Il va falloir changer pas mal de choses, déclarai-je. Moins de viande rouge. Et fini les cigares.

— Je sais. J'y ai pas mal réfléchi. Je ferai tout ce qu'il faut pour rester un peu plus longtemps avec vous. Je ne suis pas encore prêt à tirer le rideau.

Au milieu des paperasses posées sur sa table, je ramassai une brochure expliquant comment s'adapter après une crise cardiaque.

— Heu, oui. Là-dedans, on dit que tu dois porter des jeans stretch moulants ?

C'était une des modes que Papa détestait le plus, avec les Birkenstocks et les pantacourts.

— C'est noté, dit-il en écartant les mains. J'en mettrai !

J'éclatai de rire. Papa était bâti comme un bouledogue.

— Oh, non ! couinai-je. Bonjour l'image mentale !

— Merci bien, répondit-il en souriant. (Il me tendit son gobelet à eau.) Tu veux bien me le remplir ? (Je m'exécutai de bon cœur.) Alors, comment va l'école ? Et Rich ?

— L'école se porte bien. Jeudi soir, on a eu une petite discussion, Maman et moi. J'imagine qu'on est parvenues à un compromis.

— Ah, oui, elle m'en a vaguement parlé. Ce n'est pas trop tôt. Vous vous ressemblez, toutes les deux. Il est grand temps que vous vous en rendiez compte.

— En fait, on en est conscientes, affirmai-je. C'est à peu près la conclusion qu'on en a tiré.

Papa leva les yeux au ciel :

— Alors tout va bien... Et Rich ?

— Je ne sais pas.

Cette histoire m'avait tellement accaparée que je ne l'avais même pas appelé. Je me sentais mal mais, en même temps, j'étais sûre qu'il comprendrait.

— Les autres l'ont vu, repris-je. Il va s'en sortir, enfin je crois.

— Pauvre gosse. (Il se pencha pour changer de position avec des gestes douloureusement lents, et je tapotai les oreillers derrière lui.) Pourquoi est-ce que chaque femme qui vient me voir tient absolument à tripoter mes coussins ? grogna-t-il. Si je le voulais, je n'aurais qu'à le demander.

— Pardon, dis-je en levant les mains. Je voulais juste que tu sois bien.

— Je suis très bien comme ça, merci. (Il tira les draps sur sa poitrine.) Heureusement, après son séjour à l'hôpital, Rich aura compris à quel point chaque vie est précieuse... On pourra comparer nos notes, lui et moi.

— Peut-être, dis-je, bien que je ne sois pas sûre que la dépression marche comme ça.

— Tu devrais lui expliquer, insista Papa. Va le voir et dis-lui que, même si maintenant, il est dans une mauvaise passe, ça ira mieux. La vie, c'est comme des montagnes russes, non ?

J'éclatai de rire :

— Voilà que tu me cites des chansons pop à deux balles ?

Il fronça les sourcils :

— Pas à ma connaissance. Mais... (Il me serra le pied.) Tu veux bien faire ça pour moi ? Dis-lui de profiter de chaque jour tant qu'il en a l'occasion... Ça peut te sembler ringard (non, pas du tout),

mais... j'y ai pas mal réfléchi. Ce que j'ai vécu est sans doute ce qu'il y a de plus proche d'une expérience religieuse. Toute vie est précieuse, Cass.

— Je sais, répondis-je doucement.

Pourtant, une telle déclaration venant de quelqu'un d'aussi terre à terre que mon père était dérangement. De plus, je n'étais pas sûre que Rich me remercierait si je me mettais à débiter des platitudes sur la vie et la mort. Néanmoins, j'irais le voir. J'avais trop tardé.

— Bien, Papa. J'y penserai.

Ainsi, le lendemain matin après les cours, j'allai rendre visite à Rich. Il ouvrit la porte en pantalon de jogging et tee-shirt. Je ne l'avais sans doute jamais vu dans une telle tenue.

Il suivit mon regard :

— C'est confortable, OK ? (Il baissa la voix.) Et Maman les a achetés pour moi hier, alors je dois bien les porter au moins aujourd'hui.

J'éclatai de rire et le suivis dans la cuisine.

— Puisqu'on en parle, où est ta mère ?

— Ils sont tous les deux dans le salon. Ils ne veulent pas me laisser seul. Mais ils ne viendront pas nous embêter.

— Ne t'en fais pas pour ça. J'aime bien tes parents.

Rich se mit à préparer le thé et tira un gâteau entamé du réfrigérateur.

— Tu veux un beignet à la banane ? Maman l'a fait hier.

— Parfait. (Je pianotai sur la table.) Bon. Comment ça va ?

— Bien, merci... répondit-il sans se retourner. (La bouilloire siffla et, par-dessus le bruit, il se racla la gorge et dit :) Tu sais, c'était un accident. Je ne voulais pas en finir.

— Je sais. Ou du moins, c'est ce que j'ai toujours pensé.

— Ma vie a beau être merdique, reprit-il, je n'aurais jamais fait une chose pareille. Je ne peux pas infliger ça à mes parents.

— Heureuse de l'entendre.

Rich remit le couvercle sur les sachets de thé et se pencha en avant, les mains jointes, fixant un point situé entre le plan de travail et les placards.

— Mais je ne me suis pas senti soulagé, reprit-il.

— Pardon ?

— Lorsque je me suis réveillé à l'hôpital. Je n'étais pas content d'être en vie.

— Oh, répondis-je bêtement.

— Genre, je n'étais pas malheureux, mais je n'étais pas content non plus.

— C'est symptomatique de la dépression, non ?

Rich se gratta la paupière.

— Oui, je crois. Mais maintenant, je suis content. D'être en vie, je veux dire.

— Eh bien, on est tous heureux que tu le sois. Tu aurais dû voir Ashley et Jack à l'hôpital. Ils étaient morts de trouille.

— Je sais. Je m'en veux.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, m'empressai-je d'ajouter. Juste qu'on tient tous beaucoup à toi. On a besoin de toi. Si tu t'étais tué, on ne t'aurait jamais plus adressé la parole. (Il eut un petit rire, et je répondis par un sourire enchanté. Mais je repris tout de suite mon sérieux :) Je suis

désolée, j'ignorais que tu te sentais si mal. J'aurais dû m'en rendre compte. J'ai l'impression d'être une amie horrible.

— Eh bien, tu te trompes, s'empressa-t-il de répondre. Et tu n'as pas à t'excuser. C'est moi qui suis resté dans mon coin sans rien dire à personne, alors tu ne pouvais pas deviner.

— Bien, dis-je en frottant mon doigt contre la table d'un air tout naturel, alors qu'en réalité je me sentais vraiment plus légère. Tu sais que mon père est à l'hôpital ? dis-je pour changer de sujet.

Il se claqua le front.

— Oh, merde, oui, c'est vrai ! Comment va-t-il ?

— Bien. Il va devoir faire quelques sacrifices, mais il s'en sortira.

— Tant mieux !

— En fait, c'est plutôt marrant. Il n'a pas cessé de parler de toi.

Rich me dévisagea.

— De moi ? Qu'est-ce qu'il disait ?

— Il voulait que je t'explique que la vie est comme des montagnes russes.

Je me tus, mordant mes joues. Il eut un sourire hésitant.

— Il a cité des paroles de Ronan Keating ?

— C'est ce que je lui ai dit ! Sauf que j'ignorais de qui ça venait !

— Ooookay.

Rich haussa les sourcils. On s'attabla devant des tranches de gâteau à la banane et des tasses de thé.

— En fait, il a insisté, repris-je. Il veut que tu saches que toute vie est précieuse et que tu devrais profiter de chaque jour comme si c'était le dernier. (Je haussai les épaules.) J'imagine que c'est ce qui te passe par la tête lorsque tu es à l'article de la mort.

— Faut croire, répondit Rich.

Il but une gorgée de thé, et je commençais à penser que j'avais tort d'avoir abordé le sujet, même si Papa avait insisté. Puis il ajouta :

— Je sais tout ça. Comme quoi la vie n'est pas une répétition et tout ça. (Il se tut avant de reprendre.) J'y crois aussi. C'est juste que cette fichue dépression m'empêche de m'en souvenir.

— Je comprends, répondis-je, et c'était vrai.

— J'ai arrêté de fumer comme un pompier, pour commencer, dit-il. Je dois aller mieux, parce que j'en ai marre de me sentir si mal. Avant, je m'en fichais. Je suivais le mouvement, c'est tout, tu comprends ?

— Je crois.

— Donc, tu peux dire à ton père que je sais, que je suis d'accord avec lui et que je fais de mon mieux. (Il leva les yeux en l'air.) Fichus bouffeurs de viande. Une p'tite crise cardiaque, et ils croient tout savoir des expériences de mort clinique. (Il me lorgna par-dessus le rebord de sa tasse.) Ils devraient essayer un cocktail d'antidépresseurs, d'alcool et de « drogues récréatives ».

Il ponctua ses mots de faux guillemets faits avec les doigts. Je souris :

— D'une certaine façon, je ne peux pas imaginer mon père ingérer tout ça, à part quelques whiskies.

— Ça commence comme ça, affirma-t-il. Tu es sur une mauvaise pente, ma fille. Une bien mauvaise pente.

21

Mon réveil me tira instantanément du sommeil. Émotion du jour : déterminée. Avec un supplément d'appréhension. Après les deux heures bien agréables que j'avais passées en compagnie de Rich pas plus tard que la veille, il me restait encore quelques petits trucs à rayer de ma liste de Choses Qui Me Stressent (une liste virtuelle, je le précise, tellement gravée dans mon esprit qu'il serait fastidieux de la coucher sur le papier, même pour moi), et l'une d'entre elles était ce fichu C à mon fichu devoir de politique. Il était six heures et demie. Le bus qui nous emmènerait à Londres pour l'enregistrement de *Question Time* et la visite de la Maison du Parlement partait de l'école à huit heures. Toute une journée en compagnie de ma classe de politique. Je m'entendais bien avec presque tout le monde, mais ce n'était qu'une amitié superficielle et, depuis mon C, j'avais évité de leur adresser la parole. Notre relation de circonstance s'étendait jusqu'au commentaire de nos notes respectives. En fait, elle commençait et s'arrêtait là. Je me dis que c'était sans doute bon pour moi de devoir me montrer humble et admettre que j'avais eu une sale note, mais ça ne m'emballait vraiment pas. Je serrai les dents, me glissai hors du lit et passai à la salle de bains. La porte était fermée. Je tambourinai sur le panneau :

— C'est toi, Charlie ?

Pourquoi était-il levé si tôt ?

— J'en ai pour une minute, répondit-il. Mais cramponne-toi. J'ai bouffé un kebab douteux hier soir.

Joie et bonheur. Je m'adosai à la porte en tentant d'ignorer les effets sonores répugnants qui me parvenaient. Finalement, il tira la chasse d'eau et sortit.

— C'était rapide, dis-je en fronçant les sourcils d'un air soupçonneux. Tu t'es bien lavé les mains, au moins ?

Il les flaira et fit la grimace.

— Beurk, c'est dégueu, râlai-je.

Il sourit, s'excusa pour l'odeur et retourna se coucher. En entrant dans la salle de bains, je crus m'étouffer. Vous parlez d'une façon de commencer la journée, en prenant ma douche dans une salle de bains puant la mort. Mais je réussis à m'habiller et à prendre mon petit déjeuner sans encombre, et j'arrivai à l'école trois minutes avant le départ du bus. C'était risqué, mais aussi la seule façon d'éviter de devoir bavarder avec les autres.

Diane se tenait près de la portière, à cocher des noms sur sa liste. Elle sourit et dit « Ça va ? », ce que je pris pour une question de pure rhétorique, à laquelle je répondis par un bref salut. Je m'empressai de scruter le bus des yeux – il y avait un siège libre à quelques rangées de là, à côté de

Poppy Amey, une fille si timide que je me demandais où elle trouvait le courage de se tirer du lit chaque matin. Je m'y installai avec satisfaction. Nous échangeâmes un sourire et un bonjour, et notre conversation s'arrêta là. Parfait. Les écouteurs aux oreilles, les yeux clos, j'étais disposée à passer les deux prochaines heures sans parler à qui que ce soit.

— Si vous voulez bien m'écouter une minute ?

Je rouvris les paupières à contrecœur. Diane se tenait à l'avant du bus, les jambes écartées pour ne pas tomber. Le car n'était pas de première classe et avait des suspensions bas de gamme. Sans bouger un muscle qui ne soit pas directement nécessaire à cette action, je retirai mes écouteurs.

— Lorsqu'on arrivera au Parlement, on nous emmènera en faire la visite. Vous pourrez poser des questions quand vous voudrez. En fait, vous y êtes même encouragés. (Elle parcourut le bus des yeux pour s'assurer que personne ne se sentait exclu de cette « suggestion ». Elle consulta à nouveau son emploi du temps.) Ensuite, nous suivrons un atelier « trouver sa voix » où vous explorerez les meilleures façons d'acter les questions qui vous tiennent à cœur. Une fois de plus, nous espérons un maximum d'interaction et de participation de votre part. Nous devons finir par une session de questions mais, ironiquement, le parlementaire qui devait être des nôtres va visiter une école à Brighton, si bien que ça ne sera pas possible. À la place, nous nous préparons à l'enregistrement de *Question Time* de ce soir... Des questions ? Non. Bon, alors... (elle sourit)... amusez-vous bien.

J'entendis Poppy inspirer comme si elle allait dire quelque chose, aussi je m'empressai de remettre mes écouteurs et fermai les yeux. Quelques minutes plus tard, je dormais profondément et n'émergeai que lorsqu'on traversa la Tamise pour entrer dans le centre de Londres. J'entrouvris les paupières et me redressai. Poppy se tortilla à côté de moi. Je risquai un bref coup d'œil, mais elle regardait par la vitre. Pourvu que je n'aie pas fait quelque chose de gênant, genre laisser tomber la tête sur son épaule ou ronfler. Argh, je me sentais toute molle et j'avais la bouche sèche. Je vidai une bouteille d'eau et pris deux tablettes de chewing-gum. Aussitôt, j'espérai qu'il y aurait des toilettes pas loin. Et le plus rapidement possible.

— Bien, nous y sommes, dit Diane depuis l'avant. Veuillez attendre l'arrêt complet avant de vous lever, je vous prie. Comme nous ne retournerons pas au bus avant un bon bout de temps, assurez-vous d'avoir bien pris tout ce qu'il vous faut.

Elle resta debout, oscillant sur ses jambes alors que ce tas de ferraille virait dans un grincement d'outre-tombe pour entrer sur le parking et s'arrêter dans un grand soubresaut. Elle nous fit alors signe de nous mettre en mouvement.

— Rassemblez-vous par là, cria-t-elle par-dessus les voix et les bruits de pas, désignant une zone pavée.

Derrière moi, on poussa quelques bêlements, mais j'étais contente de jouer les moutons. Comme ça, si on savait tous ce qu'on devait faire, il y avait moins de chances que quelqu'un cherche à me parler.

— Diane, peut-on d'abord aller aux toilettes ? demanda Niamh, qui redoublait son année après avoir eu un bébé. Ma vessie ne supporte plus les longs trajets.

Deux autres filles se regardèrent en faisant semblant de bâiller. Niamh avait la réputation de dire à qui voulait l'entendre qu'elle était sage et mûre, elle qui était une (très) jeune mère et tout ça. Pour moi, elle manquait juste de confiance en elle. J'eus un frisson en me rappelant que j'avais bien failli devenir comme elle. Elle faisait de son mieux, mais rendait souvent ses devoirs en retard, voire pas du tout. Elle ne comblerait jamais le retard qu'elle avait accumulé en mettant Freddy au monde ...

— Oui, ne vous en faites pas, c'est notre premier arrêt, répondit Diane avec empressement. Suivez-moi.

Je franchis avec le groupe une porte menant dans le bâtiment central, l'esprit sur Pause jusqu'à ce qu'on atteigne le Grand Hall. Une vision qui me coupa le souffle. Je l'avais vu si souvent au journal télévisé, avec ses statues, ses maçonneries évoquant une cathédrale, ses vitraux et son dallage magnifique, et chaque fois, je m'imaginai le traverser d'un pas pressé, des classeurs reliés de cuir remplis de choses importantes sous le bras... Et maintenant, j'y étais pour de vrai. C'était déconcertant, comme de se réveiller d'un songe pour se retrouver dans le lieu même dont vous rêviez l'instant d'avant. Mon C revint alors me hanter, mais cette fois, il semblait distant, comme s'il arrivait derrière moi, dans le brouillard. Lorsqu'on est dans un endroit aussi magnifique, il est facile de perdre les pédales – j'imagine qu'on les a construits pour ça. Pour inspirer et impressionner. Mais un seul devoir n'était rien devant le fait que je me retrouvais là, au Parlement. Je sais, c'est bête. Ce n'est pas parce qu'on aime un lieu qu'il faut lui attribuer une sorte de pureté cosmique. Je ne crois pas au côté *c'était écrit*. Mais c'était pourtant comme ça que je le ressentais.

— Impressionnant, non ? fit une voix juste derrière moi.

Poppy. On aurait presque dit qu'elle parlait toute seule.

— Oui, carrément.

Nous échangeâmes un sourire. Notre guide, un homme plutôt jeune, plein d'enthousiasme, vêtu d'un uniforme gris foncé et doré, commença à nous raconter l'histoire de ce lieu. Qui l'avait conçu, quand en commença la construction, ce genre de choses... C'était intéressant, mais il désigna alors les fenêtres entourant le hall, protégées par des entrelacs de fer forgé.

— Ce sont ces mêmes grilles qui séparaient la Galerie des Dames des Membres du Parlement – autrement dit des hommes – dans la Chambre des Communes. On les a retirées en 1918, lorsque, après des années de campagnes et de manifestations incessantes, les femmes ont obtenu le droit de vote.

Maman m'avait raconté l'histoire des Suffragettes – des dames comme Mme Pankhurst, leur fondatrice, et Emily Davison, qui fut piétinée à mort par les chevaux du roi au Derby, et des couleurs emblématique du mouvement : violet, vert et blanc, symbolisant la dignité, la pureté et l'espoir. La pureté, si l'on veut (je pouvais presque entendre Ashley se moquer de moi), mais la dignité et l'espoir étaient des valeurs sur lesquelles on pouvait toujours se reposer. Ashley et Rich affirmaient qu'ils ne voteraient pas aux prochaines élections, bien que ce soit la première année où ils y seraient autorisés. À les entendre, c'était inutile, puisque de toute façon les politiciens étaient tous des menteurs et des escrocs. Je n'étais pas d'accord. Des gens étaient *morts* pour qu'on ait le droit de vote. Il me semblait criminel de traiter ça comme un bien acquis.

Le guide s'était éloigné du hall et nous avançait dans un couloir menant à la Chambre des Communes. Je ne cessai de penser à ces grilles de fer et à ce qu'elles représentaient. Qu'avaient dû ressentir ces Suffragettes de 1918 en les voyant tomber ? Sachant que des années de luttes portaient enfin leurs fruits ? Qu'elles avaient *réussi* ? Qu'elles avaient changé à tout jamais la condition féminine ? C'était incroyable ! Et moi, qu'avais-je donc fait ? Rien. Toutes les nouvelles que je regardais à la télé n'avaient aucun impact. Une terrible famine en Afrique : pauvres gens, comme c'est horrible. Puis j'éteignais le poste et allais boire une tasse de thé. Un génocide : *certaines images peuvent heurter votre sensibilité*. Mon Dieu, quelle horreur, je ne veux pas voir ça. Alors

j'éteignais le poste et allais retrouver mes amis. Même sur le pas de ma porte, les riches continuaient de s'enrichir, les pauvres de s'appauvrir : Tss, c'est pas bien. On ne devrait pas laisser faire ça. Et j'éteignais le poste et allais faire les magasins. En guise d'activisme, je me contentais d'envoyer des cartes de Noël d'œuvres de charité, et encore, c'est Maman qui les achetait. Et d'ailleurs, pourquoi voulais-je tant devenir avocate ou politicienne ? Sans doute à cause du statut social qui allait avec. Parce que ça payait bien et que je deviendrais célèbre, enfin, un peu. Quelle honte.

— Cass ? Debout là-dedans ! me lança Diane depuis les premiers rangs.

— Oh, pardon ! répondis-je en piquant un fard.

Avec une brève grimace d'excuse, je m'empressai de passer devant elle pour m'arrêter à l'avant du groupe. Ce n'est pas maintenant qu'elle risquait de me parler de ma dissert', pas tant qu'on écoutait notre guide, mais je préférais ne pas courir de risques.

À midi, je réussis à l'éviter en m'asseyant à côté de Poppy. Je restai un moment devant elle, à attendre qu'elle lève la tête, mais comme elle ne bougeait pas, je montrai la chaise en face d'elle et lui demandai :

— C'est pris ?

Elle leva les yeux de son sac, où elle cherchait quelque chose.

— Non.

Elle n'avait pas l'air de déborder d'enthousiasme, mais ne protesta pas. Je doutais fort qu'elle se soit jamais disputée avec qui que ce soit de toute sa vie. Elle se remit à farfouiller dans son sac et en tira un livre et une boîte en plastique.

— Qu'est-ce que tu lis ? demandai-je par politesse, mais aussi parce que je ne voulais pas passer une demi-heure avec le bruit de nos mâchoires pour seul accompagnement.

Elle retourna le bouquin pour me montrer la couverture. Le nom de l'auteur ne me disait rien.

— C'est bien ?

— Excellent, acquiesça-t-elle. J'adore ses livres.

Elle ouvrit son Tupperware et en sortit une fourchette sous cellophane qui reposait sur une salade de nouilles qui avait l'air délicieuse.

— Oh, super, le déjeuner ! C'est toi qui l'as fait ?

Elle acquiesça en plongeant la fourchette dans le plat. Poppy Amey adorait lire et faisait des salades à se damner. Ce devait être les deux choses que personne d'autre à l'école ne savait d'elle.

— J'ai juste droit à de bêtes sandwiches, dis-je sur le ton de la conversation tandis que je déballais mon poulet-salade (sans mayonnaise) au pain complet de son emballage sulfurisé.

Elle contempla mon déjeuner et fit *hmmmmmm*.

Je tentai un autre angle d'approche :

— Cette visite était intéressante.

Poppy me regarda droit dans les yeux en plissant légèrement le front :

— Cass, pourquoi est-ce que tu me parles ?

Pan. Dans les dents.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Je fais la conversation, c'est tout.

J'espérai ne pas virer à l'écarlate.

— Oui, mais jusqu'à présent, tu ne m'avais jamais adressé la parole.

Elle n'avait pas l'air en colère, juste curieuse.

— Eh bien, maintenant si, dis-je sans grande imagination.

— Tu cherches à éviter quelqu'un ? reprit-elle, l'air vaguement amusé.

— Non ! affirmai-je un peu trop vite. Et d'abord, toi non plus, tu ne m'as jamais rien dit, alors pourquoi serais-je venue te trouver ?

Poppy se tut une seconde, sa fourchette arrêtée entre la table et sa bouche.

— Tu as raison, dit-elle simplement. J'imagine que je me demande pourquoi tu as attendu aujourd'hui.

Je mâchai et avalai de la façon la plus dramatique possible avant de dire :

— Je ne sais pas.

— Oh. D'accord.

Et elle reprit son repas.

— Pourquoi est-ce que tu ne parles jamais à personne ?

— Sans doute parce que je ne sais pas quoi dire, répondit-elle lentement. Individuellement, ça ne me gêne pas, mais en groupe... J'ai horreur de ça. Toi, par contre, tu es douée pour ça.

— Merci, déclarai-je, parce qu'elle avait raison : j'étais douée. Pourquoi est-ce que ça te déplaît tant que ça ?

Elle haussa les épaules :

— Parce que je ne suis vraiment pas faite pour ça ?

— Mais Diane dit toujours qu'il n'y a pas de questions idiotes. (J'eus un sourire encourageant.) Personne ne se moquerait de toi.

Elle me jeta un regard sévère.

— Je sais. C'est que... Je suis bonne pour rédiger des dissert', mais dès que je veux intervenir dans un débat de groupe, je bafouille et j'ai l'air d'une courge. Alors je préfère ne rien dire.

— Oh. (J'avalai ma salive.) Simple curiosité : tu as eu quelle note au devoir sur la démocratie représentative ?

— Un A, répondit-elle avec un naturel déprimant.

Je gardai le silence, le temps de digérer cette information. Poppy Amey, qui n'avait pas un poil de personnalité (du moins le croyais-je) et rien à dire, avait eu une meilleure note que moi.

— Ah, OK. (Je me raclai la gorge et changeai de sujet avant qu'elle puisse me demander la mienne.) Alors, tu vas aller à quelle université ? Tu vas tenter Oxford ou Cambridge ?

Elle secoua la tête.

— Les conseillers n'arrêtent pas de me le demander, mais je ne sais pas, je me vois mal y aller. J'ai plutôt envie d'étudier les langues à l'université de Londres.

Oh. Si je n'étais pas avec Adam, ç'aurait été mon second choix plutôt que le Sussex.

J'étudiai en cachette Poppy, qui mangeait sa salade, impassible, ses cheveux noirs ramenés en queue de cheval. Un vrai mystère – en dehors de cette conversation, je ne savais absolument rien d'elle. Je l'enviais. *Moi*, je n'avais rien de mystérieux. Et je n'aurais jamais seulement pensé à examiner Cambridge en détail pour en conclure que je n'avais pas envie d'y aller. Cambridge ! *Tout le monde* voulait y aller. Et comme Maman y avait fait ses études, je n'avais pas eu à comparer avec Oxford. Je m'étais contentée de faire une demande. Au bout d'une minute, voyant que je gardais le silence, Poppy prit son livre et se mit à lire, me laissant examiner mon ego après ce sursaut d'humilité engendré par les Suffragettes. Et maintenant, je découvrais que quelqu'un qui, dans mon monde, existait à peine, avait plus d'ouverture d'esprit que moi. Mon petit doigt me disait que si Poppy avait effectivement voulu aller à Cambridge, l'entretien n'aurait été qu'une formalité.

Nous passâmes deux heures à nous préparer pour l'enregistrement de *Question Time*, puis ce fut le moment de retourner au bus pour aller sur les lieux, à savoir, ironiquement, l'université de Londres.

Diane reprit son poste à l'avant :

— Tout le monde m'entend ? Bien. N'oubliez pas que, vu notre nombre, nous avons eu beaucoup de chance d'être acceptés, alors je veux pouvoir être fière de vous. Si quelqu'un n'est pas content des questions que vous avez préparées, qu'il me le dise et je ne la soumettrai pas.

» Bien qu'il soit bien improbable qu'on sélectionne l'une de vos questions, vous devez néanmoins vous tenir prêts au cas où ça arriverait, et je préférerais que vous soyez détendus. (Elle sourit et arqua un sourcil.) Je préférerais également que vous ne disiez rien plutôt que vous voir vous figer sous l'œil de la caméra.

J'inspirai profondément et tripotai la liste des questions que j'avais rédigées. Diane nous en avait demandé une par personne, et j'avais mis un point d'honneur à me considérer comme égale aux autres, mais en fait, je savais précisément ce que je voulais demander. Et je voulais tellement être choisie pour faire partie du plateau, ne serait-ce que pour me prouver que *j'avais* l'esprit ouvert. C'était là que j'avais décidé d'être moins passive, si toutefois David Dimbleby, le présentateur, le voulait bien.

Nous dûmes traverser une route très passante pour accéder à l'université depuis l'endroit où le bus nous avait lâchés. Comme une idiote, j'avais toujours cru qu'Oxford et Cambridge avaient le monopole des plus beaux bâtiments, mais ceux-ci étaient assez impressionnants : vastes, blancs et élégants, avec une entrée bordée de colonnes donnant sur un bâtiment couronné par un dôme digne de la cathédrale St. Paul. J'étais allée plus d'une fois à Londres, mais j'ignorais jusqu'à l'existence d'un tel lieu. On nous a fait traverser une vaste pelouse pour entrer dans le bâtiment par une porte de service. Celle-ci donnait sur un grand hall de pierre, où une femme avec un microcasque Bluetooth et un bloc-notes à clip nous accueillit.

— Woodside High ? demanda-t-elle.

Diane acquiesça et elles échangèrent quelques mots. Nous restâmes là, humbles élèves, en attendant qu'on daigne nous indiquer quoi faire.

La femme fourra son écritoire sous son bras et claqua des mains deux fois, ce qui n'était pas vraiment nécessaire, puisque nous n'étions pas si nombreux et parfaitement silencieux.

— Bienvenue à l'université de Londres, dit-elle. On tourne à huit heures et demie. Comme vous l'avez vu à la télévision, David Dimbleby va présenter le plateau. (Elle se mit à nous distribuer des feuilles format A4.) Voilà une liste de qui sera présent avec quelques informations sur chaque intervenant. Si David vous demande de poser votre question, parlez lentement et clairement. Ensuite, le plateau y répondra ; David peut vous demander de réagir, alors tenez-vous prêts. Si vous voulez rebondir sur la question de quelqu'un d'autre, levez la main, mais n'oubliez pas de la baisser si David vous choisit. Et n'oubliez pas que votre grand-mère et deux millions de spectateurs vous regardent, alors ne dites rien que vous puissiez regretter. (Elle sourit, et nous eûmes un rire nerveux.) Votre professeur va rassembler vos questions pour me les soumettre plus tard, ensuite, vous pourrez vous détendre jusqu'à huit heures et quart, lorsque je vous emmènerai sur les lieux de l'enregistrement, où on filmera le programme de ce soir.

Et elle s'en alla à pas pressés, les talons de ses bottes cliquetant sur le sol. Diane se tourna à nouveau vers nous :

— Bien, voyons un peu vos questions. (Elle tint son stylo au-dessus de son bloc, prêt à écrire.) Alice, à toi l'honneur.

Personne ne se dégonfla, même si Poppy vira à l'écarlate et parla d'une voix à peine audible. Toutes les questions étaient plutôt bonnes. Je ne voyais pas pourquoi la mienne ne serait pas choisie entre toutes les autres.

— D'accord, acquiesça Diane en rentrant la pointe de son stylo. Vous avez quartier libre jusqu'à sept heures quarante-cinq. Si vous n'êtes pas là à cette heure, vous raterez l'enregistrement... Et je serai très en colère. (Elle s'interrompit pour nous toiser d'un regard indiquant qu'elle ne plaisantait pas.) J'ai vu la devanture d'une boutique par là (elle tendit le bras) et je présume que vous devriez trouver une cafétéria dans le coin. Si vous devez sortir du bâtiment, ne vous éloignez pas et ne vous perdez pas, et *soyez à l'heure*. Sept heures quarante-cinq.

Elle se pencha pour ramasser son sac, ce qu'on prit comme un signal de dispersion.

Je m'attendais presque à ce que Poppy me suive, mais elle partit de son côté d'un pas vif. Elle voulait sans doute se trouver un coin tranquille pour bouquiner, pensai-je avec l'autorité de quelqu'un qui avait eu un quart d'heure en tout et pour tout pour se faire une idée de sa personnalité. Tout le monde s'éloigna par petits groupes de deux ou trois, si bien que je décidai de partir en exploration et de consulter les sites d'actualité sur mon téléphone au cas où il se serait passé un événement majeur et pour que je puisse changer ma question *in extremis*. Je m'en allai donc au hasard, faisant semblant de m'intéresser à ce qui m'entourait, mais j'étais trop nerveuse. J'avais des papillons dans l'estomac à la simple idée de passer à la télé, même si la caméra se contentait de me survoler sans me laisser l'occasion de poser ma question. Passant devant des toilettes, je m'y précipitai pour me repoudrer le nez. Littéralement. Tout le monde sait que les projecteurs de studio font luire votre peau.

À huit heures pétantes, nous étions tous assis. Nous aurions tout aussi bien pu être ailleurs, puisque c'était exactement le décor de *Question Time* tel qu'on le voyait à la télé : le logo sur de grands placards devant la table incurvée où se tenaient les invités. Devant eux, le mot « Londres » était écrit sur le sol. Puis il y avait les gradins où nous nous trouvions. Le tout était bien plus petit qu'il n'y paraissait à la télé et les projecteurs dégageaient une chaleur de fournaise. Le décor grouillait d'activité, peuplé de gens en jean et baskets portant des blocs-notes et d'autres avec des oreillettes qui s'affairaient dans toutes les directions.

Vous savez comment ça se passe : qu'on attende une soirée, un examen ou une manifestation quelconque, elle semble être à des années-lumière jusqu'à ce que, tout à coup, on se retrouve en plein dedans. Eh bien c'est exactement ce qui se produisit. J'étais là, à regarder toute cette activité avec de grands yeux, et soudain, David Dimbleby se tenait là, devant moi, et disait :

— Bonjour et bienvenue à l'université de Londres...

Il nous présenta les invités avant de passer à la première question. Mon estomac se crispa légèrement, puis se remit en place lorsqu'un vieil homme assis de l'autre côté des gradins prit la parole. Il posa une question sur l'immigration qui lui valut des applaudissements de l'assistance, mais que les invités traitèrent rapidement. Les deux questions suivantes vinrent d'une « jeune mère » (du moins c'est comme ça qu'elle se présenta) et d'un universitaire. L'enthousiasme originel commençait à se dissiper et je fis de moins en moins attention à ce qui se racontait, surtout au fur et à mesure que mes chances de pouvoir poser ma question s'amenuisaient. Puis je revins en sursaut à l'instant présent en entendant :

— Et maintenant, une question posée par une certaine Cassandra Henderson.

Merde ! Merde ! Merde ! Je sentis comme une vague autour de moi alors que mes camarades de classe réagissaient. Pendant une seconde, mon cerveau bugua, puis je repris mes esprits et posai ma question. Ma voix fut un peu rauque sur le premier mot, mais le reste passa tout seul.

— Je vais bientôt avoir dix-huit ans, et j'ai hâte de pouvoir voter à la prochaine élection, mais plusieurs de mes amis pensent que ça n'en vaut pas la peine. Pouvez-vous me dire ce qui peut motiver les jeunes à voter pour l'un ou l'autre des partis institutionnels ?

Derrière moi, quelqu'un se mit à applaudir bruyamment. Une fois sûre que je n'étais plus sous l'œil des caméras, je me retournai pour voir de qui il s'agissait. Poppy haussa discrètement les sourcils et me sourit. Était-ce elle qui m'avait applaudie ? Il faut croire. Je jetai un coup d'œil à Diane, qui leva les deux pouces d'un air enchanté. J'avais posé ma question !

Soudain, je pris conscience que je n'avais pas la moindre idée de ce que disaient les invités et revins à l'instant présent. Le ministre de l'Éducation et une femme qui rédigeait une rubrique pour le journal *The Observer* débattaient... de ma question ! David Dimbleby appela les autres un par un, puis leva les yeux sur moi :

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle Henderson ? Quelles sont vos raisons de vouloir voter ?

Je ne me sentis même pas nerveuse.

— Eh bien... (Je marquai une courte pause.) Je crois que je le dois à Mme Pankhurst.

Ce qui fit rire le public comme les invités, même si ce commentaire ne se voulait pas drôle. Je m'empressai d'enchaîner :

— Si je ne vote pas, je n'ai pas le droit de me plaindre du gouvernement.

J'allais ajouter « ou de l'action des partis politiques », mais la rédactrice de rubrique lança :

— Alors que tel qu'il est, vous avez toutes les raisons de vous plaindre.

La moitié du public et le député présent explosèrent de rire. Même David Dimbleby se fendit d'un sourire.

— Merci de votre intervention, mademoiselle (il consulta ses notes) Cassandra Henderson.

Et il passa à la question suivante.

Mais je ne l'écoutai pas. Je n'arrivais pas à y croire ! Soudain, je pris conscience que tout cela allait passer à la télé. Tous les membres de ma famille le verraient. Et il y avait de fortes chances que ceux qui m'avaient reçue à Cambridge en fassent autant, même si j'ignorais si c'était une bonne chose ou s'ils se souviendraient de moi. Rob, un ado vaguement prétentieux qui venait parfois à l'école en costard, me donna un petit coup de coude dans les côtes et murmura « Bien joué, Cass ». Je lui répondis d'un sourire reconnaissant, et quelques autres de ma classe me glissèrent des mots d'encouragement. Je fourrai mes mains entre mes cuisses et tentai de prendre l'expression de quelqu'un pour qui poser une question en léger différé à la télévision arrive tous les jours. Pas de lézard.

De retour dans notre bus, Diane vint nous faire son discours depuis l'avant :

— Eh bien... (Elle me sourit.) Cass Henderson !

Ce qui déclencha une salve d'applaudissements qui me gênèrent et, en même temps, il faut le dire, m'enchantèrent.

— Oui, continua-t-elle, félicitations. Tu as été formidable. Je suis fière de toi.

Et elle m'adressa un sourire si franc, si sincère que je sus aussitôt ce qu'il me restait à faire. Mais il me fallut encore une demi-heure avant que je rassemble assez de courage pour me lever et aller la trouver à l'avant du car.

Elle leva les yeux :

— Tu es censée rester sur ton siège tant que le bus est en mouvement, dit-elle.

Elle n'avait pas l'air très convaincue. Je m'assis à côté d'elle :

— Je sais, pardon, Diane. Je voulais juste savoir...

— ... Pourquoi je t'ai donné un C ? finit-elle pour moi.

— Oui.

Elle me regarda droit dans les yeux :

— Ne te ronge pas les sangs, Cass. Tu es une excellente élève, peut-être la meilleure. (*Meilleure que Poppy ?*) Je t'ai notée plus durement que les autres parce que tu as le potentiel pour briller à tes examens. Mais tu dois te forcer. Ne te fie pas trop à tes facilités. (Elle sourit.) Sans vouloir jouer les donneuses de leçon, crois-tu que Mme Pankhurst se reposait sur ses lauriers ? Elle a dû se battre à chaque étape pour parvenir à ses fins. Tu as de la chance de ne pas en arriver à de telles extrémités. Mais peut-être le devrais-tu. Imagine ce que tu pourrais accomplir.

J'avalai le nœud qui s'était formé dans ma gorge.

— Oh, merci. (Je marquai une pause.) Ce fut une drôle de journée.

Diane éclata de rire.

— Dans un sens positif, j'espère.

— Oh, certainement.

J'eus un sourire de démente. Diane leva un sourcil inquisiteur : *Ya-t-il autre chose ?*

Je compris qu'il était temps de regagner ma place et remontai l'allée en me mordant les joues pour m'empêcher d'éclater de rire. En m'asseyant, je sentis mon téléphone vibrer dans ma poche, annonçant un SMS. J'avais oublié de remettre le son après l'enregistrement de l'émission. Je me levai pour le prendre, puis me laissai retomber sur mon siège, faisant sursauter Poppy.

— Oh, pardon.

Elle eut un léger sourire et continua de regarder par la fenêtre.

J'appuyai sur le bouton pour allumer l'écran. Quatre SMS ! J'entrai mon code et appuyai sur l'icône des messages. Ils venaient de Maman, de Sarah, de Jack et d'Ollie. Le dernier était de Sarah :

« MON DIEU, T UNE STAR JE SUIS FIÈRE DE TOI, TU ÉTAIS FORMIDABLE AAAAHH !!!!! »

Je gloussai et regardai celui de Maman :

« Quelle super surprise ! Chérie tu as été merveilleuse. Ta mère est TRÈS fière de toi ! Xxx »

Depuis quand Maman disait-elle « super » ? Ollie et Jack écrivaient à peu près la même chose. Rien d'Adam, mais il n'était pas du genre à regarder *Question Time*. J'entamai un SMS pour lui dire de chercher l'émission sur iPlayer, mais m'arrêtai à mi-chemin. Ça pouvait attendre. Je fermai les yeux et passai en revue cette journée. Déjà, elle semblait s'être déroulée des années plus tôt, et je détaillai tout ce qui s'était passé comme si je révisais pour un examen. Je voulais garder tout ça en mémoire, pour toujours.

Pour quelqu'un qui prétendait détester la Saint-Valentin, Ashley semblait bien satisfaite. Elle fit irruption dans la salle commune en s'efforçant en vain d'avoir l'air normale. Elle aspirait ses joues pour réprimer un sourire digne du chat de Cheshire, ce qui ne marchait guère : elle avait complètement l'air de réprimer un sourire digne du chat de Cheshire. Sarah et moi échangeâmes un rictus railleur, tandis que Donna leva à peine les yeux de son magazine. Elle feuilleta paresseusement les pages et dit d'une voix traînante :

— Ainsi, on a changé d'avis à propos de la Saint-Valentin ?

Ashley rejeta ses cheveux en arrière et se laissa tomber sur une chaise :

— J'sais pas. Et vous, les filles ?

— Eh bien, pas moi, dit Donna en faisant la grimace avant de se replonger dans son magazine.

— Moi non plus, ajouta Ash. En fait, Dylan et moi, on s'est donné des cadeaux *ironiques*.

Elle n'eut même pas l'air furibarde lorsqu'on éclata toutes de rire. Apparemment, rien ne pourrait assombrir son humeur joyeuse. Je me mordis la lèvre et observai ses yeux brillants, cette humeur radieuse que – oh, bon sang – je ne connaissais que trop.

— Qu'est-ce qu'il t'a offert, ma puce ?

Elle haussa nonchalamment les épaules et répondit :

— Juste un collier.

— Allez, s'enthousiasma Sarah, montre-le-nous !

Ashley tira alors la jolie chaînette d'argent qu'elle cachait sous son pull. Au bout, il y avait un pendant en forme de crâne et d'os entrecroisés étrangement beau.

— Oh, mon Dieu, ça te correspond parfaitement ! fit Sarah, soufflée. (Elle leva les yeux pour croiser ceux d'Ashley.) Il tient vraiment à toi, hein ?

Ash haussa à nouveau les épaules, sans parvenir à réprimer sa joie.

— En fait, je crois que oui. (Elle s'étrangla de rire et tourna ses paumes vers le ciel.) Qui l'eût cru ?

Je jetai un coup d'œil à Donna, qui fixait Ashley avec une expression dans laquelle se mêlaient la tristesse et, je présume, de la joie pour sa meilleure amie. Elle surprit mon regard et leva un sourcil à la façon d'Ashley. J'écarquillai les yeux et lui souris. Elle m'imita.

— Qu'est-ce qu'Adam t'a offert ? demanda-t-elle.

Tout le monde se tourna vers moi. Hmmm. Qu'est-ce qu'Adam m'avait offert ? Genre, un jour ? Je secouai la tête :

— Je dois le retrouver plus tard.

Et j'en restai là. Je savais qu'elles penseraient que je me faisais du souci à cause de Papa, ce qui était vrai.

Nous levâmes toutes la tête à l'arrivée des garçons.

— Bon, les filles, joyeuse Saint-Valentin, dit Ollie. (Il alla vers Sarah.) Pousse-toi, beauté.

Elle obéit et il se laissa tomber à côté d'elle pendant que Jack prenait la chaise restante. Ashley nous considéra, Donna et moi, en arquant un sourcil, et nous partageâmes un moment délicieux où, toutes les trois, nous SAVIONS qu'elle plaisait à Ollie ! Je pris le temps de voir ce que je ressentais à propos de ce nouveau développement et ne trouvai rien. Pas d'envie, juste la joie de partager un petit ragot sans conséquences. Peut-être que mon plan ne serait pas si difficile à mettre en œuvre, tout compte fait.

— Alors, Ols, tu as réussi à te libérer du poids des cartes de Saint-Valentin ? déclara Sarah en souriant.

Ollie expira bruyamment en étirant les mains derrière sa tête.

— C'est dur d'être adoré.

— Sûr, tu devrais essayer, fit une voix sardonique en provenance du côté jardin.

Rich ! Nous pivotâmes tous la tête vers lui, adossé à la table de billard (l'ancienne table toute cabossée qu'un ancien élève devenu pété de thunes avait achetée pour en faire cadeau à l'école il y avait, oh, un million d'années). Il eut un rictus railleur en examinant ses ongles.

— Hé, Rich, je rêve ou tu viens de faire une vanne ? s'exclama Ashley, une main sur la bouche.

— Ça se pourrait, répondit-il, comme dans un film.

Il croisa nos regards et sourit.

À ma grande surprise, mes yeux s'emplirent de larmes. Sans réfléchir, je me levai et allai le serrer dans mes bras.

— Oh, *Rich*, c'est si bon de te voir de retour !

Ashley et Donna suivirent, puis Sarah.

— Ces nanas et leurs câlins, grogna Ollie, mais Jack et lui nous imitèrent.

— Merci, déclara Rich en souriant. Excellente démonstration d'affection ostentatoire.

Il lissa ses cheveux et regarda furtivement les grappes de gens qui nous observaient. Tout le monde savait ce qui lui était arrivé – ou du moins, la version qui avait circulé par le téléphone arabe.

— Oh, pff, fit Sarah en agitant la main. Les autres peuvent bien aller se faire voir. Nous, on sait ce qui s'est vraiment passé.

— Oui, reprit-il, et... (Il s'éclaircit la voix.) Eh bien... Merci de vous être occupés de moi.

Son cou était rouge, comme s'il souffrait d'une infection quelconque. Le pauvre.

Ashley haussa un sourcil :

— Oui, eh bien, que cela ne se reproduise pas.

Elle plaisantait mais, en même temps, était sincère.

— Non, je l'espère, répondit Rich, très sérieux. Je me suis remis la tête à l'endroit... Je peux toujours redoubler... Oui, en fait, c'est une certitude. (Il se passa la main dans les cheveux, puis les lissa à nouveau.) Ce serait si humiliant si je n'avais pas encore un ou deux A.

— Certainement, mec, fit Donna en levant les yeux au ciel. Hé, peut-être que je te rejoindrai.

Et elle lui tendit paresseusement sa paume pour qu'il la claque.

— Oh, oui, je t'en prie, insista Rich en frissonnant. Sinon, je vais me retrouver au milieu de troisièmes.

— On verra, répondit-elle avec un sourire peu convaincant.

— Bref, reprit-il, changeant de sujet. Jack a quelque chose à te dire, n'est-ce pas, mon frère ?

Jack rosit légèrement et dévisagea son ami.

— Vraiment ?

— Ouaip.

Rich ignora son regard et, d'un grand geste de la main, laissa la place à Jack. Sarah se tourna vers moi, les yeux écarquillés, comme si je pouvais être à l'origine de ce nouveau développement. Je lui retournai son regard avec une expression éloquente : *Non, tu crois ?*

Elle leva les yeux au ciel, traduction : *pardon*, et se tourna vers Jack :

— Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, répondit-il, se tordant presque les mains tant il était mal à l'aise. Je ne vois pas du tout de quoi il veut parler.

Rich leva les yeux au ciel.

— Ce que veut dire Jack, c'est... (Il marqua une pause pour ménager ses effets) Jack a une copi-i-i-ine !

— OoooOOOooh ! chantonna Donna. C'est l'infirmière ?

— Oui, Hannah, répondit Jack, qui avait pris la couleur d'un camion de pompiers.

— Contente pour toi, dis-je en lui adressant un petit coup de coude. Elle a beaucoup de chance.

Alors il était vraiment passé à autre chose. Je sentis un petit tiraillement, que je repoussai aussitôt. Trop bête.

— Oui, bravo, reprit Ashley. Il était temps (elle épousseta sa manche). Alors, est-ce qu'elle a fait de toi un homme ?

— Ashley !

Je ne savais même pas pourquoi je m'offusquais ainsi.

— Ben, quoi ? Je pose la question, c'est tout !

Jack sourit :

— Je dois aller chez elle plus tard.

— Ce qui veut dire... ? demanda Donna.

— Que je vais aller chez elle plus tard.

Ashley soupira :

— C'est incroyable comme les gens peuvent être timides !

— Non, corrigeai-je, ils tiennent à leur vie privée.

— Ça craint, fit-elle avec une grimace éloquente.

Jack se contenta d'éclater de rire.

J'arrivai au restaurant où Adam et moi devions passer notre dîner de Saint-Valentin à sept heures précises. Bien sûr, il n'était pas encore là. Je m'installai au bar pour l'attendre et commandai une vodka et un Coca Light histoire de me donner du courage. D'une certaine façon, c'était bien qu'il ne se montre pas avant sept heures et demie. Mieux encore, il ne s'excusa pas de son retard, mais se contenta d'un bref baiser et de me peloter en douce avant de s'asseoir sur le tabouret d'à côté – les jambes largement écartées, bien sûr – et de claquer des doigts pour faire venir le barman. Malgré tout, à ce stade, je me demandais encore si je pouvais suivre ce que j'avais prévu, ou même si je le devais.

— Bonne Saint-Valentin, chérie, dit-il. Je ne t'ai pas encore acheté de cadeau. La prochaine fois que tu vas faire les magasins, tu n'auras qu'à prendre quelque chose qui te plaît, et je te rembourserai plus tard ?

Je bus une gorgée et, sans le regarder, répondit :

— Comme c'est romantique !

Il éclata de rire :

— Ça fait partie de mon charme.

— Pas vraiment.

Son expression crâneuse chancela un instant. Juste un instant.

— Qu'y a-t-il, Cassie ? Mon lapin ? (Il ricana tout en arrêtant un serveur en vadrouille.) Notre table est prête, mec ?

L'interpellé parut surpris.

— Oh, oui, quand vous voulez.

— Super. (Adam bondit de son tabouret et me tapota le genou.) Viens, bébé. (Il se tourna vers le serveur.) Ce soir, on veut rentrer à la maison le plus vite possible. Je n'ai pas encore eu mon cadeau de Saint-Valentin, non ?

Il éclata de rire en faisant tourner sa langue. Classe.

Le serveur eut un sourire poli :

— Veuillez me suivre.

Il nous mena jusqu'à notre table. Adam commanda une bouteille de rouge, lui dit de revenir cinq minutes plus tard pour prendre notre commande, puis entreprit de l'ignorer. Je lui décochai un sourire de remerciement, et le serveur s'en alla en marmonnant quelque chose d'indistinct.

Adam regarda le menu :

— Je vais prendre un steak. D'après Ryan, ils sont excellents. Et toi, ma puce ?

— Je ne sais pas. Peut-être la *salade niçoise* ¹ ?

Adam leva les yeux au ciel.

— *Salade niçoise*, répéta-t-il en se moquant de ma prononciation à la française. (Il secoua la tête et éclata de rire.) N'en rajoute pas.

Comme la fille de la table voisine nous dévisageait, je fis semblant d'étudier le menu en rougissant d'humiliation.

— Ça s'appelle comme ça, Adam, répondis-je entre mes dents serrées.

— Quoi ? demanda-t-il avant de reprendre sans attendre de réponse : Ouais, le steak, c'est sûr.

Il referma le menu et agrippa un serveur au passage.

— Un instant, dis-je, je n'ai pas encore fait mon choix.

— Mais si, cette salade, là.

Et il commanda pour nous deux.

— Ce n'était pas mon choix définitif, marmonnai-je après le départ du serveur.

Adam haussa les sourcils et fit saillir son menton.

— Tensions prémenstruelles ?

J'inclinai la tête sur le côté :

— Est-ce que tu as une idée de ce qu'est un cycle menstruel, Adam ?

— Non, répondit-il comme si je lui avais demandé de porter une robe.

Je soupirai et lui dis d'un ton las :

— Je ne peux en avoir. Mes règles sont à peine terminées, d'accord ?

Il sourit et haussa les épaules.

— Comme tu voudras.

Bien. Je le toisai encore quelques secondes. Il regardait son téléphone sous la table en se curant le nez. Soudain, sa belle gueule me donnait envie de vomir.

— En fait, repris-je, je voulais te parler de quelque chose.

Il leva à peine les yeux.

— Ah, ouais. Tu es enceinte, c'est ça ?

Oh, quel humour. En plus de l'ironie.

— Non... énonçai-je lentement, comme si je parlais à un gamin particulièrement attardé. Toi et moi, c'est fini.

Il fronça les sourcils sans cesser de tripoter son téléphone.

— Quoi ?

— Toi et moi, c'est fini. Je romps.

Je bus calmement une gorgée pendant qu'il digérait la nouvelle.

Il secoua la tête comme s'il cherchait un meilleur signal radio de ma bouche à ses oreilles, puisque celui-ci subissait quelques interférences.

— Quoi ? répéta-t-il avec un rire faux. Ne dis pas de bêtises, bébé.

— En fait, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je dis rarement des bêtises. (Je me redressai sur ma chaise et étirai mes épaules vers l'arrière.) Donc (je m'éclaircis la gorge), tu es manipulateur, agressif, peu fiable et, pour être franche, pas très malin. Je n'aime pas celle que je suis avec toi. Je ne suis *pas* une gamine soumise. Je suis... une jeune femme indépendante avec un grand avenir – un avenir *brillant*. Je vais aller à Cambridge, je vais bien m'amuser et apprendre plein de choses, obtenir un bon diplôme, puis entamer une longue carrière satisfaisante.

J'eus un sourire béat pendant que, dans ma poitrine, un duo de marteaux battait la chamade.

— Tu as dit que tu irais dans le Sussex, gémit-il comme si c'était vraiment le sujet.

Je fis saillir ma lèvre inférieure :

— J'ai changé d'avis.

Il me jeta un regard vide, puis tenta un rire insouciant.

— Oh, bébé, tu me tues. Genre, tu vas me jeter comme ça.

Il s'esclaffa dans son verre en secouant la tête comme s'il venait de dire la blague de l'année.

— Oui, genre, gloussai-je. Mais – oooh ! – je *te* jette.

Maintenant que c'était parti, je m'amusais bien. Il était tellement obtus.

Son sourire se fana, remplacé par une expression perplexe.

— Mais tu es amoureuse de moi.

Je secouai la tête.

— Plus maintenant. Désolée.

Vous remarquerez qu'il n'avait pas dit que *lui* était amoureux de moi. Est-ce que ça faisait mal ? Un peu, c'est vrai. Mais juste un peu, pas assez pour que ça compte.

— Eh bieeeeeen, repris-je, me levant et jetant ma serviette froissée sur la table, j'y vais.

Il me contempla, toujours aussi troublé.

— Et ta commande ?

— Quoi, ma « *salade niçoise* » ? dis-je avec l'accent français le plus outré, le plus ridicule que je puisse concevoir. Fais-toi plaiz'. Ce sera mon cadeau de Saint-Valentin.

Un instant, ma détermination vacilla, ébranlée par une pointe de compassion, mais alors, je me rappelai la façon dont il m'avait humiliée, plus d'une fois, et ce sentiment disparut.

— Bref, repris-je en tapotant le dossier de ma chaise, salut !

Et, sans un coup d'œil en arrière, je tournai les talons et me dirigeai vers la porte. Mon cœur battait follement dans ma poitrine, mais je dus serrer les poings pour m'empêcher de frapper le vide. Je l'avais fait ! Je me sentais exaltée. J'aurais sans doute une réaction de panique tardive plus tard, mais pour l'instant, je me sentais invincible.

— Bon, si tu veux ! me lança Adam. Mais tu reviendras. Tu ne peux pas vivre sans moi.

Je pouffai et lui adressai un petit signe de la main par-dessus mon épaule. J'entonnai silencieusement cette chanson qui parlait de venir dire que l'on s'en va. Adam était dans la nuit. Et mon avenir était brillant, brillant comme le soleil !

[1.](#) En français dans le texte. (N.d.T.)

23

Une fois dehors, je sortis de ma poche la liste de contacts de ma classe de politique et m'empressai de composer un SMS :

« Slt Poppy c'est Cass du cours de politique. Tu peux venir avec 5 min d'avance demain ? J'ai une idée. Je me demandais si tu voudrais travailler sur un projet avec moi. »

À partir de maintenant, je me concentrerais sur ce qu'il y avait de positif. Fini de jouer les touristes. Tout d'abord, j'allais voir si Poppy voulait former un club de débats avec moi. Cette idée allait probablement la terrifier, mais ça pourrait l'aider à surmonter sa timidité. Je rangeai mon téléphone dans ma poche. Et maintenant ? J'étais trop énervée pour rentrer chez moi et n'étais pas prête à voir Maman exploser de joie. Je savais que Sarah et Donna étaient au bowling pour une soirée d'anti-Saint-Valentin. Voilà une destination qui me convenait. Je partis dans la bonne direction (métaphoriquement !), me sentant tout émoustillée à l'idée de leur réaction lorsque je leur annoncerais la nouvelle.

Lorsque j'arrivai au bowling, les lumières criardes, le bruit des boules fracassant les quilles et l'odeur des frites assaillirent mes sens après ma petite marche et, pendant un moment, je restai plantée dans l'entrée comme une idiote, à cligner les yeux. En général, j'avais horreur de devoir chercher des gens dans une foule – je me sentais vulnérable –, mais ce soir-là, je m'en moquais. J'imagine qu'il est difficile de se sentir vulnérable lorsqu'on vient de jeter le blaireau qui vous servait de copain. J'allai jusqu'à la dernière piste et revins en arrière jusqu'à ce que je finisse par repérer les filles. Ollie les accompagnait. Personne ne me remarqua. Je crois que Sarah venait de faire un... comment dit-on lorsqu'on a renversé toutes les quilles d'un seul coup ? Un strike. Ce qui expliquerait qu'ils s'étreignent en poussant des cris de joie. Elle et moi, on partageait un certain désamour pathologique pour le bowling, parce qu'on était toutes les deux aussi nulles, faire un strike relevait donc de l'événement. Je me dirigeai vers eux et m'immobilisai en attendant que quelqu'un m'aperçoive. De surprise, Donna ouvrit de grands yeux caricaturaux en me voyant et hurla :

— PUTAIN ! *Cass* ? Qu'est-ce que tu fous ici, ma fille ? (Elle fronça les sourcils.) Et d'abord, pourquoi es-tu là ?

— Oui, reprit Sarah d'un air soucieux, qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? (Elle ouvrit elle aussi de grands yeux.) Oh, mon Dieu, ton papa...

— Non, non, il va bien, répondis-je en souriant comme une dingue. Et moi aussi. (Les autres froncèrent les sourcils d'un air suspicieux.) Quoi ? demandai-je innocemment.

J'allai ramasser une boule de bowling. Je gâchai légèrement l'effet désiré lorsque je faillis la laisser tomber, mais je me rattrapai. Les autres restaient comme figés, l'air perplexe, alors je décidai d'abrégier leurs souffrances en déclarant d'un ton tout naturel :

— J'ai rompu avec Adam.

À ce stade, j'aurais bien voulu prendre mon élan et faire un strike, mais la boule aurait probablement fini dans une des gouttières. Et pourtant non. Néanmoins, Sarah, Ollie et Donna se précipitèrent vers moi, ce qui restreignit ma liberté de mouvement.

— Sans blague ? demanda Sarah, un sourire étirant lentement ses traits.

— Sans blague, répondis-je en souriant à mon tour. Il y a moins d'une demi-heure.

Donna ouvrit des yeux comme des soucoupes :

— Oh, mon Dieu. Est-ce qu'il a fait une scène ?

— Pas vraiment, il avait l'air complètement abasourdi. Il m'a crié que je ne pouvais pas vivre sans lui, mais c'est tout.

Ollie me claqua la paume avec une telle force qu'elle me cuisit.

— Tu as bien fait ! Bravo, ma puce !

Sarah me serra contre son cœur.

— Comme je suis contente ! Félicitations, ma chérie !

Donna dit à peu près la même chose, et une petite partie de moi se demanda si un tel niveau d'enthousiasme à célébrer la fin d'une liaison de quatre ans n'était pas vaguement gênant, mais juste un brin. Globalement, je profitais à fond du moment.

Donna regarda les scores.

— Et si on laissait tomber la partie ?

— Excellente idée, répondit Sarah. (Elle me prit par le bras.) Venez, les filles, allons bouffer une pizza merdique pendant que tu nous racontes *tout* !

Ollie se frotta les mains pour signifier son accord. Je les suivis comme un petit toutou avec l'impression d'avoir quitté mon enveloppe charnelle.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je à Ols alors qu'on se dirigeait vers le restaurant. Je croyais que c'était un truc de filles ?

— Ça l'était, répondit-il. J'ai tapé l'incruste. Comme, apparemment, le cratère principal était d'être célibataire...

Il étendit les mains.

Critère, pas cratère, pensai-je.

Nous nous installâmes et je leur racontai toute l'histoire. Ce fut aussi marrant que je me l'imaginai. Ensuite, nous nous regardâmes tous avant d'éclater de rire.

— C'est bizarre que tu sois là pendant qu'Ash et Jack font ce qu'on fait généralement à la Saint-Valentin, dit Sarah, exprimant ce qu'on pensait tous.

— Je me demande s'ils ont déjà baisé, commenta Donna, rêveuse.

Ollie fronça les sourcils :

— Qui, Ashley et Dylan ? Je crois ne pas courir de grand risque en presumant qu'ils s'envoient en l'air comme des lapins.

Donna leva les yeux au ciel.

— Très drôle.

— Mais c'est tout de même bizarre, dit Sarah. Il y a deux mois, je n'aurais jamais cru que tu te retrouverais célibataire... (Elle me regarda droit dans les yeux) Et qu'Ashley et Jack vivraient une relation durable... Ça doit faire drôle...

Son regard était compatissant, mais il n'avait pas de raison de l'être. Demain, peut-être, je me réveillerais en me sentant seule et déprimée, mais j'en doutais fort.

— Oui, tu as raison, dis-je. Mais en fait, c'est bien. Ça fait un certain temps qu'on s'éloignait, Adam et moi, et, franchement, c'est un connard de première.

Les autres sourirent. Pas de « je te l'avais dit » ou de « tu as enfin fini par comprendre » ou quoi que ce soit. Pas même de la part de Donna. Je leur en serais éternellement reconnaissante. Je souris tour à tour à Sarah, Donna et Ollie.

— Je vais profiter à fond de ma vie de célibataire. (Je donnai un grand coup sur la table.) Je vais avoir mes notes et filer à Cambridge, où j'ai bien l'intention de connaître plusieurs relations dûment romantiques.

Donna poussa un cri de joie et tous m'applaudirent. Je me levai, posai une main sur mon cœur et mon regard se perdit dans le lointain.

— Et si Dieu le veut, j'entends bien revenir ici pour les vacances, on se retrouvera, on fera des câlins de groupe et on ira picoler, rire et danser sur S Club et Shania.

— Waoouh ! Ouais ! Ca-ass, Ca-ass ! braillèrent les autres.

Je levai la main.

— Pas maintenant, messieurs-dames ! Pas maintenant. Il est encore tôt et j'ai envie de DANSER ! C'est une bonne soirée pour DANSER !

Je me mis à me tortiller sur place, y ajoutant quelques mouvements à la Travolta et des coups de poing triomphants dans l'air.

— Comment, en semaine, alors qu'on a cours le lendemain ? hoqueta Donna. Je suis plus que partante !

— Moi aussi, ajouta Ollie. Où va-t-on ?

— Charlie pourrait nous faire entrer au *Courtney's* à l'œil ? suggérai-je en me frottant les mains. Sarah se leva et retira son manteau du dos de la chaise.

— Parfait. Allons-y...

— Ashley et Jack vont regretter d'avoir raté ça, remarqua Donna en me suivant vers la sortie.

Je souris.

— Oui, n'est-ce pas ?